Digitaliseret af | Digitised by

DET KGL. BIBLIOTEK
Royal Danish Library

Forfatter(e) | Author(s):
Titel | Title: Théatre royal de Dannemarc ou Recueil des meilleures pièces dramatiques françoises, représentées sur le Théâtre de la Cour, depuis 1766 ... : Opéra-Comédies.
Bindbetegnelse | Volume Statement: Vol. 3
Udgivet år og sted | Publication time and place: Copenhague : Cl. Philibert, 1770-73
Fysiske størrelse | Physical extent: 5 bd.

DK

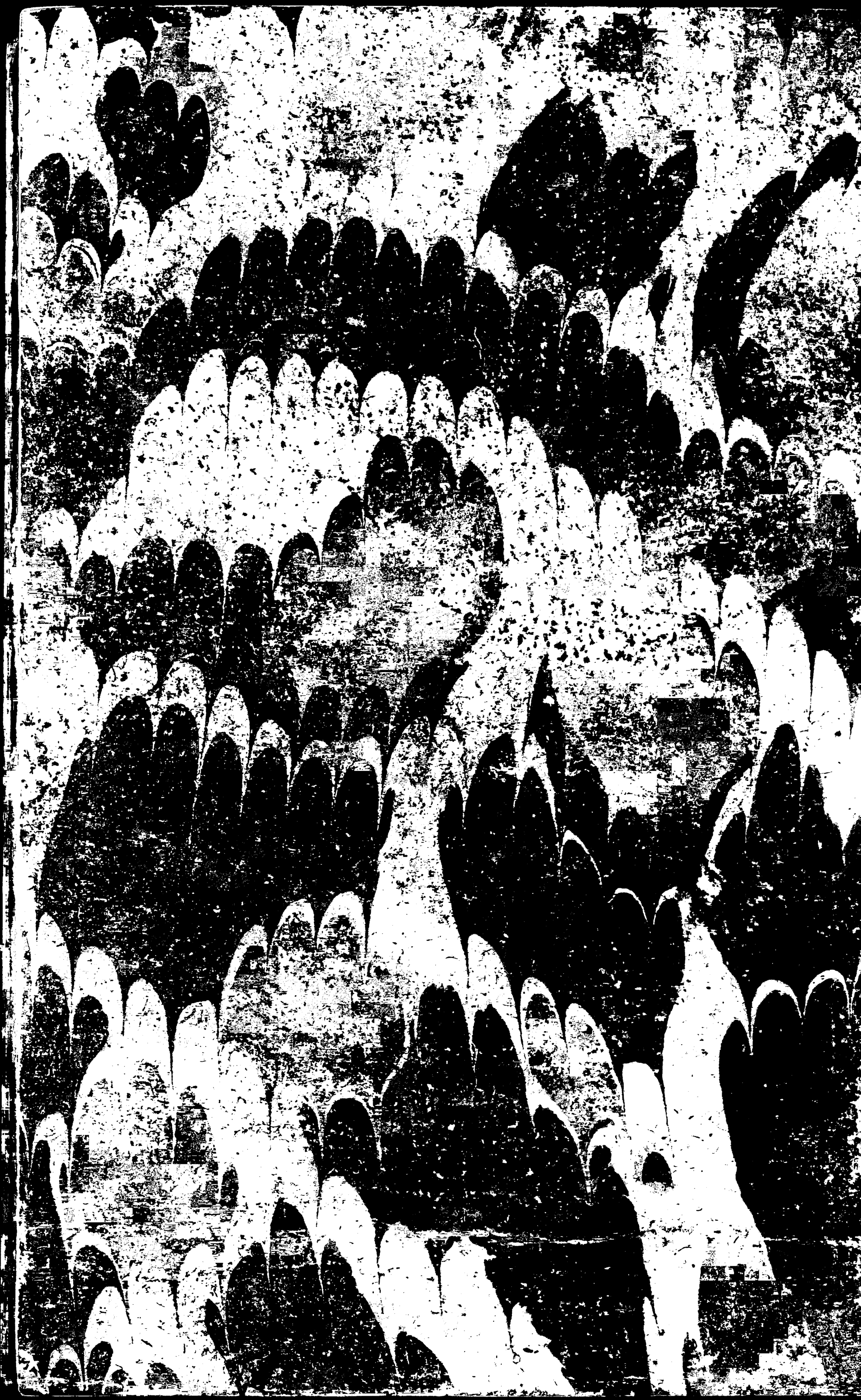
Materialet er fri af ophavsret. Du kan kopiere, ændre, distribuere eller fremføre værket, også til kommercielle formål, uden at bede om tilladelse. Husk altid at krediterе ophavsmanden.

UK

The work is free of copyright. You can copy, change, distribute or present the work, even for commercial purposes, without asking for permission. Always remember to credit the author.

PUBLIC DOMAIN

DET KONGELIGE BIBLIOTEK
DA 1.-2.S 56 8°
1 1 56 0 8 01279 X



56 - 103 - 80

THEATRE ROYAL

DE DANNEMARC,

OU

RECUEIL

DES MEILLEURES PIECES

DRAMATIQUES FRANÇOISES,

Repréſentées ſur le Théâtre de la Cour, depuis 1766 à 1769.

OPERA-COMIQUES.

TOME III.

A COPENHAGUE,

Chez CL. PHILIBERT,

Imprimeur-Libraire.

MDCCLXX.

Avec Permiſſion du Roi.

56,-163,-8°

Pieces contenues dans ce Volume.

OPERA-COMIQUES.

Les Sabots, - *f.* 2.

L'Asile de l'Amour & Carlile & Fanni, 5¼.

La Soirée de Village, - 3.

Lucile, - - 3.

Le Serrurier, - - 2¼.

Le Huron, - - 3½.

La Fée Urgele, ou ce qui plaît aux Dames, 4¼.

f. 23¼. *à* 2 *sols* - *Rixd.* 1.

BIBLIOTHECA REGIA HAFNIENSIS

LES SABOTS,

OPERA COMIQUE,

EN UN ACTE,

MÊLÉ D'ARIETTES.

Par Mrs. C*** & SEDAINE.

La Musique par Mr. DUNY.

Représentée sur le Théâtre de la Cour, par les Comédiens François ordinaires du Roi, le 1769.

A COPENHAGUE,

Chez CL. PHILIBERT,

Imprimeur-Libraire.

M DCC LXIX.

Avec Permission du Roi.

BIBLIOTHECA · HAFNIENSIS

AVERTISSEMENT.

UN Homme de Lettres avoit jetté rapidement ſur le papier quelques Scènes, pour diſpoſer en Opera Comique une Chanſon aſſez connue, dont le refrain eſt que *Colin donne à propos & ſon pain & ſes ſabots*. L'Auteur, forcé de reſter en province, ne put mettre la derniére main à cet Ouvrage, & travailler de concert avec le Muſicien. Il le remit entre les mains de M. Duni, pour en faire ce qu'il lui plairoit. Invité par quelques circonſtances à finir cet Ouvrage, il me pria de m'en charger, il me dit ſes motifs: ils m'encouragérent, & j'y travaillai avec plaiſir. Mais chacun a ſa façon de voir; & je n'ai conſervé que la prémiére Ariette, quelques parties du plan, & quelques phraſes dans les détails. Peut-être cela étoit-il mieux, avant qu'il paſſat ſous ma plume; mais le Muſicien a approuvé mes changemens, & il s'en eſt ſervi.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LUCAS, *Fermier*,	Mr. Monbrun.
MATHURINE, *mere de Babet*,	Mme. Dartimon.
BABET, *fille de Mathurine*,	Mme. Mercier.
COLIN, *Berger du canton*,	Mr. De la Tour.

La Scène ſe paſſe dans la campagne, près d'un ceriſier.

Repréſenté pour la premiere fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, (à Paris) le Mercredi 26 Octobre 1768.

DIVERTISSEMENT.

Le Théâtre change & repréſente une avenue & la façade du château de Sir Charles. Au-deſſus de la porte on voit le Chiffre de SA MAJESTE' LA REINE REGNANTE. Tout eſt illuminé & orné de guirlandes de fleurs. On a dreſſé de diſtance en diſtance des tables chargées de raffraîchiſſemens. Les perſonnages du divertiſſement ſont diſperſés dans l'avenue: Les uns prennent du punch, d'autres mangent ou ſe promenent, tous ſont ſuppoſés attendre l'arrivée de Sir Charles pour commencer la Fête. La porte du château s'ouvre. Sir Charles & Sir Arthur ſortent les premiers. Enſuite Milord donnant la main aux deux jeunes Miſſ.: Sara, James, Jones & quatre domeſtiques ſuivent leurs maîtres & vont ſe mêler à la Fête. Auſſi-tôt que Sir Charles paroît, tout le monde court en foule au devant de lui; on le ſalue; enſuite les jeunes filles conduiſent Milord, & les jeunes garçons Miſſ Fanny ſur un ſiege de gazon qui leur eſt deſtiné: on a mis pluſieurs chaiſes. Sir Arthur ſe place à côté de Miſſ Fanny, Miſſ Lucie à côté de Milord. Sir

Charles

Charles parcourt l'assemblée & n'a point de place fixe jusqu'au commencement de la fête, qu'il revient se placer entre Milord & Fanny. Les payſans & payſannes ſe rangent ſur deux colonnes. Les hommes viennent mettre une corbeille de fleurs aux pieds de Miſſ Fanny ; les femmes en préſentent une autre à Milord. Milord offre un bouquet de roſes à Fanny & un à Lucie. Fanny en recevant le bouquet de Milord lui en rend un autre. Pendant cette pantomime les danſeurs prennent leur place & le divertiſſement commence.

LES SABOTS,

OPERA COMIQUE,

EN UN ACTE.

SCENE PREMIERE.

LUCAS.

ARIETTE.

ETre amoureux à mon âge !
A mon âge être amoureux !
Je peſte, j'étouffe, j'enrage ;
Si j'en croyois mon courage,
Je m'arracherois les cheveux,
Oh l'imbécille ! oh la bête !
Se mettre l'amour en tête.
Pour qui ? pour une fillette ;
Il faut que je me ſoufflette ;
Pin, pan, pin pan, pan, oh la bête !
Vas, cours aux pieds de ta fillette,
Pleurer, gémir, faire le langoureux.

Etre amoureux à mon âge, &c.

SCENE II.

LUCAS, MATHURINE.

MATHURINE *entre ſur la Scène, en riant.*

AH, ah, ah, Lucas qui s'aſſomme de coups. Comment, Lucas, vous vous battez? je ne voudrois pas être votre femme. Si vous vous battez vous-même, que lui feriez-vous donc?

LUCAS.

Cependant, Mathurine, j'ai à vous propoſer.

MATHURINE.

A me propoſer! Non, je ne veux pas de vous.

LUCAS.

C'eſt que je ſuis amoureux.

MATHURINE.

Et vous aimez à battre, quand vous êtes amoureux?

LUCAS.

Tenez, Mathurine, il n'y a qu'un mot qui ſerve. Voulez-vous de moi?...

MATHURINE.

De vous! de vous! de vous! Mais, mais, il y a à y penſer.

LUCAS.

LUCAS.

Voulez-vous de moi pour votre gendre ?

MATHURINE.

Ah, c'eſt de ma fille.

LUCAS.

Oui, commere, c'eſt de votre fille; c'eſt de Babet, c'eſt de cette belle enfant.

MATHURINE.

Eh ! vous diſiez tant que le mariage étoit une chaîne, & qu'il ne falloit jamais s'enchaîner.

LUCAS.

Ah ! je n'avois pas regardé Babet.

MATHURINE.

Lucas, Lucas.

ARIETTE.

Il faut s'aimer pour s'épouſer.
Vous l'aimez : mais vous aime-t-elle ?
Lucas, la chaîne n'eſt pas telle,
Qu'il ſoit aiſé de la briſer.
Je ne contrains pas ma fille,
Elle eſt douce, elle eſt gentille ;
Mais celui qu'elle aimera,
Eſt celui-là qu'elle aura.
Alors ſi dans ſon ménage
Il arrive du tapage ;
S'il arrive du tapage,
Je compte lui dire ainſi :
Tu l'as voulu, reſtes-y.

Il faut s'aimer, &c.

SCENE III.

MATHURINE, LUCAS, COLIN.

LUCAS.

AH, voilà ce grand nigaud de Colin.

MATHURINE.

C'eſt un garçon bien ſerviable.

LUCAS.

Oui, à ſes dépens. Eh bien, Colin, es-tu conſolé de tes dix écus?

COLIN.

Je n'y ai jamais penſé.

LUCAS.

Il faut que tu ſois bien ſot d'aller prêter dix écus à un Milicien.

COLIN.

Il en avoit beſoin.

LUCAS.

Oui, & s'il te les emporte...

COLIN.

Il ne m'a pas emporté le plaiſir que j'ai eu à lui rendre ſervice.

LUCAS.

Penſe toujours comme ça, & tu deviendras riche.

COLIN.

Hé mais riche de ça.

LUCAS.

Et hier que tu as penſé te noyer pour rattraper le linge à Marie-Jeanne.

COLIN.

Eſt-ce que je ne le lui ai pas rendu ?

LUCAS.

Et ſi tu avois rendu l'ame.

COLIN.

Eh bien, ça auroit été pour obliger quelqu'un.

LUCAS.

Tais-toi avec tes raiſons.

MATHURINE.

Il n'a pas tort, il n'a pas tort.

LUCAS.

Allons, venez chez moi, Mathurine ; auſſi-bien il va faire un orage.

MATHURINE.

Un orage? Ah ! cet orage-là reſſemble à votre amour ; il ne faudra pas ſonner long-tems pour le faire paſſer.

LUCAS.

Venez, venez, je vais vous faire voir le nouveau quartier de terre que je viens d'acheter.

SCENE IV.

COLIN.

ARIETTE.

EH pourquoi ne puis-je donc pas
Tout bonnement, ſans ſtratagême,
Lui dire, Oui Babet, je t'aime,
Je t'aimerai juſqu'au trépas?

Parlons-lui... je lui parlerai :
Diſons-lui... oui... je lui dirai ;
Mais ſi-tôt que je la verrai
Tout droit me regarder en face,
Je me connois... je me tairai :
Comment faut-il donc que je faſſe ?

Eh pourquoi, &c.

Ah ! que n'ai-je autant de courage,
Pour lui parler de mon amour,
Que pour m'occuper chaque jour
De ſes beaux yeux, de ſon corſage,
Et de ſa taille faite au tour ?

Eh pourquoi, &c.

SCENE V.

LUCAS, COLIN.

LUCAS.

Comment, te voilà encore-là ? Au reſte j'en ſuis bien-aiſe; car je te prierai de me rendre un ſervice... Tu es ſi ſerviable.

CO-

COLIN.

Tant que tu voudras.

LUCAS.

Cours vîte chez mon beau-frere; tu lui diras, & à ma fœur, qu'ils viennent ce ſoir ſouper chez moi, qu'ils apportent leur ſouper, je payerai le vin. Et puis tu paſſeras chez l'oncle de Babet, chez le frere de Mathurine, & puis chez Monſieur le Baillif: je les attends tous.

COLIN.

Pour ce ſoir.

LUCAS.

Pour ce ſoir.

COLIN.

A ſouper.

LUCAS.

Oui, à ſouper. Je payerai le vin.

SCENE VI.

LUCAS.

Ah que j'ai bien fait de l'éloigner; elle va ſûrement paſſer par ici. Mais cette Mathurine, oui, elle a raiſon, elle n'eſt pas ſotte, Mathurine: elle eſt encore fraîche cette femme-là: elle vous a un œil éveillé, c'eſt qu'elle ſe porte bien. Mais ſa fille, ſa fille, ah mon petit nez, ah mon petit cœur, baiſe-moi, embraſſe-moi; oui, bon,

bon, comme cela; cette pauvre petite, qu'elle eſt gentille! Mais chut, paix, ah la voici, la voici qui vient. Comme elle a de la grace! Comme elle vous tricotte bien ſes jolis petits pieds! Il me ſemble à chaque pas qu'elle fait, que je ramaſſe un écu. Je crois qu'elle cherche un endroit pour s'aſſeoir. Si elle pouvoit venir juſqu'ici. La voilà qu'elle chante. Comme elle chante bien! Si on payoit pour l'entendre chanter... Cachons nous pour la contempler tout à mon aiſe.

SCENE VII.

BABET, LUCAS *dans le fond du théâtre qui l'admire, qui la contemple, qui fait toutes les folies d'un vieillard amoureux: il va chercher une paille, & lui chatouille le col aux repriſes de l'air.*

BABET.

CHANSON.

L'un de ces jours dans un vallon
Qui termine la plaine,
J'entendois dire à Magdelon
Au bord de la fontaine :
Ah! ah! ah!
Ce n'eſt pas cela,
Cela qui me met en peine.

***

Hé Magdelon, qu'avez-vous donc?
Qu'avez-vous qui vous gêne?

N'a-

N'avez-vous pas un beau jupon,
Un jupon de futaine ?
Ah ! ah ! ah ! &c.

***

Voulez-vous ce joli ciseau,
Le ruban & la gaîne ?
Ou bien voulez-vous ce couteau,
Le manche en est d'ébêne.
Ah ! ah ! ah ! &c.

***

Magdeleine, que voulez-vous !
Vous l'aurez pour étrenne.
Est-ce de l'or ou des bijoux ?
Voulez-vous être reine ?
Ah ! ah ! ah !
Ce n'est pas cela,
Cela qui me met en peine.

LUCAS *dit aux refrains.*

Ce n'est pas cela,
Cela qui me met en peine.

BABET.

Ah comme je vais goûter ! mais voilà de belles cerises, il faut que j'en cueille : c'est dommage qu'elles appartiennent à Mᵉ. Lucas ; s'il me voyoit, il me les reprocheroit. O ciel ! je ne peux pas en avoir.

LUCAS, *à part.*

Bon, bon.

BABET.

Si Colin étoit ici, je le prierois de monter sur l'arbre. Si j'y monte, je vais toute m'arracher. (*Elle ôte son sur-corset, son chapeau, son tablier.*)

LUCAS, *à part.*

Oh, je te tiens.

BABET.

Que voilà une belle branche !

LUCAS *à part.*

Monte, monte.

BABET.

Quelles ſont bonnes ! c'eſt du ſucre.

LUCAS.

Ah c'eſt du ſucre ! Ah, ah, je vous y attrape ; vous trouvez cela doux, Babet, je vous y prends, vous mangez mes ceriſes.

BABET.

Pour celui-là non, Monſieur Lucas.

LUCAS.

Eſt-ce pour moi que vous les cueillez ? Je veux bien les manger de votre main, de votre blanche main, une à une ; je trouverai cela doux à mon tour.

BABET.

Je ne donne à manger qu'à Robin mon mouton.

LUCAS.

Qu'à Robin votre mouton ? j'en ſuis bien-aiſe. Voilà de jolis ſabots bien tournés : cela vaut bien mes ceriſes.

BABET.

Rendez-moi mes ſabots, Me. Lucas.

LUCAS.

LUCAS.

Oh non, chere Babet, je veux les garder pour l'amour de vous; ou dites-moi bien tendrement, Mon cher ami, rendez-les moi.

BABET.

Je vous dirai d'autres mots, ſi vous voulez; mais ceux-là, je ne ſçaurois les dire.

LUCAS.

Hé bien, dites-moi d'aller trouver votre mere de votre part, pour lui apprendre que vous conſentez à m'épouſer.

BABET.

Hé bien, allez trouver ma mere, allez trouver ma mere... dites-lui, dites-lui... qu'elle vous paye vos ceriſes.

LUCAS.

Quoi? je n'aurai pas une bonne parole de vous.

BABET.

Je n'en ſçais pas dire.

LUCAS.

Mais voyez la petite mauvaiſe: hé bien vous n'aurez pas vos ſabots; je vais vous prendre un baiſer en dépit de vous. Embraſſez-moi tout-à-l'heure; voulez-vous bien me baiſer, mauvaiſe. Ah, la mauvaiſe, mauvaiſe que vous êtes; fi, la mauvaiſe.

BABET.

Tenez, tenez, voilà vos beſtiaux qui vont dans les prés du Procureur Fiſcal.

LUCAS.

LUCAS.

Oh ! ciel.

BABET.

Courez-vîte.

LUCAS.

J'y cours ; mais je vous retrouverai-là, car j'emporte vos ſabots, j'emporte votre panier, j'emporte votre pain, & je voudrois vous emporter vous-même.

BABET.

Mes ſabots... mes ſabots.

SCENE VIII.

BABET.

ARIETTE.

Voyez donc ce vieillard malin,
Il me dit que je le baiſe :
Baiſez-moi, me dit-il, mauvaiſe ;
J'aimerois mieux baiſer ma main.
Eſt-ce qu'une honnête bergere
Doit baiſer d'autres que ſa mere,
Ou ſa ſœur, ou ſon petit frere ?
Je ne baiſerois pas Colin.

Voyez donc ce vieillard, &c.

Ah le voilà, ah, voilà Colin.

SCENE

SCENE IX.

COLIN, BABET. *Elle s'assied si-tôt qu'elle voit Colin.*

COLIN.

Ah! c'est vous Babet, ah! que je suis aise de vous voir. Il y a plus de deux heures que je ne vous ai vue. Que faites-vous-là toute seule?

BABET, *montrant ses pieds.*

Vois, Colin, je n'ai pas de sabots.

COLIN.

Voilà les miens, prenez, prenez.

BABET.

Et toi.

COLIN.

Ah, c'est bien mieux que si je les avois. Et qu'avez-vous fait de vos sabots?

BABET.

On me les a pris.

COLIN.

Qui?

BABET.

Lucas.

COLIN.

A vos pieds?

BABET.

Non, je les avois ôtés, je les avois mis là.

COLIN.

Il eſt bien hardi de prendre vos ſabots.

BABET.

Parce que je lui ai mangé quelques ceriſes.

COLIN.

Pour cela?

BABET.

Oui; & pour les rendre, il vouloit que je lui diſe que je l'aime.

COLIN.

Ah! Babet, ce n'eſt pas aiſé à dire.

BABET.

Et puis il vouloit que je lui donne un baiſer.

COLIN.

Un baiſer! ah! Babet.

BABET.

Qu'eſt-ce que tu as là dans ta pannetiére?

COLIN.

Du pain & des ceriſes pour ma journée; mais depuis quelque temps je ne puis pas manger. Le cœur vous en dit-il, Babet? tenez, tenez.

BABET.

Et toi.

COLIN.

Ce n'eſt pas m'en priver que de te les donner.

BABET.

Comme ton pain eſt bon ! Il eſt comme de la brioche. Mange donc, Colin.

COLIN.

J'ai encore moins faim, quand je te regarde.

BABET.

Hé mais je prends ton pain, je prends tes ceriſes. Vois donc ces petits oiſeaux qui viennent tout près, jette-leur cela.

COLIN.

ARIETTE.

Qu'ils ſont heureux ces oiſeaux !
C'eſt le mâle & la femelle :
Vois comme il vole après elle.
Les vois-tu ſur ces ormeaux ?
Ils agitent les rameaux.
Qu'ils ſont heureux ces oiſeaux !
Ah ! Babet, je les envie :
C'eſt d'aimer qu'ils ſont heureux.
Le ciel a tout fait pour eux :
Ils s'aiment, c'eſt pour la vie.

Qu'ils ſont heureux ces oiſeaux !
C'eſt le mâle & la femelle :
Vois comme il vole après elle.
Les vois-tu ſur ces ormeaux ?
Ils agitent les rameaux.
Qu'ils ſont heureux ces oiſeaux !

BABET.

Mais mange donc, Colin. Tiens, partageons tout par moitié, une à une, en commençant par la premiére; la derniére payera un ruban à la fête du village.

COLIN.

Un ruban?

BABET.

Un ruban.

COLIN.

J'y cours.

BABET.

Où?

COLIN.

T'en chercher un.

BABET.

Non, j'aime mieux te le gagner.

COLIN.

Et moi te le donner.

BABET.

Mais si tu gagnes, eſt-ce que tu ne voudrois pas en recevoir un de ma main?

COLIN.

Allons donc, un ruban.

BABET.

Un ruban, un ruban.

COLIN.

Comme je voudrois avoir la derniére.

DUO

BABET.

Tu me donneras la mienne,
Tu ne me tricheras pas :
Colin, le charmant repas!

Une & deux : qu'elles ſont belles !
Tiens, Colin, prends ces jumelles.
Colin, le charmant repas !

En voici deux bien pareilles.

Ah ! Colin, ne triche pas.

BABET.

J'en donne trois à la fois:
Tu viens d'en jetter par terre.
Tu triches, non, non, attends.

Tu viens d'en jetter par terre !
Je ne veux pas du ruban.

BABET *à la fin de la ritournelle étend ſa main, comme s'il pleuvoit.*

Ah, Colin! voilà qu'il pleut. Il pleut, il pleut. Je vais chercher les ſabots de ma mere, & te rap-

COLIN.

Je te donnerai la tienne,
Je ne te tricherai pas :
Babet, le charmant repas !

Une & deux ; qu'elles ſont belles !
Babet, le joli repas.

Tes levres ſont plus vermeilles.
Babet, le charmant repas !

COLIN.

Babet, comme ces ceriſes,
Si-tôt que tu les a priſes,
S'embelliſſent ſous tes doigts !

Ah ! Babet, j'ai la derniére :
Je veux payer le ruban.

Je veux payer le ruban.

porter les tiens. Si la pluie augmente, prends tout cela, enveloppe-toi bien, garde-moi tout ça. Je ne tarderai pas.

COLIN.

Si j'allois avec toi.

BABET.

Non, non; ils ont fait le chemin neuf avec de gros cailloux qui coupent.

COLIN.

Hé bien, faifons une choſe, je remettrai mes ſabots, & je te porterai. Babet, que le fardeau ſeroit leger!

BABET.

Non, non, cela ne feroit pas bien, & cela effrayeroit ma mere, elle croiroit que je me ſerois bleſſée: attends, reſte, je ſerois déja revenue.

COLIN.

Je t'attends, je t'attends.

SCENE X.

COLIN *s'affuble des habits de Babet.*

ARIETTE.

Le joli chapeau que voilà!
Ma bergére a mis tout cela
Sur ſon corſage & ſur ſa tête.
Pour mon cœur c'eſt une fête
De toucher à tout cela.

Met-

***

Mettons cela ſur ma tête !
C'eſt ainſi qu'il l'a couvroit,
Cette étoffe la ſerroit.
Pour mon cœur c'eſt une fête
De me parer de cela.

***

Ah ! ciel, comme me voilà !
Si quelqu'un... ciel ! c'eſt Lucas.
Ne diſons-mot, ne bougeons pas.

SCENE XI.

LUCAS, COLIN.

LUCAS.

Maudits beſtiaux ! Ah, la pauvre petite Babet ! je ſuis cauſe qu'elle a été mouillée ; comme elle me tourne le dos, elle me boude. Babet, eſt-ce que vous êtes fâchée ? ah ! vous ne le ſerez pas long-tems. Babet, vous ne ſçavez pas tout. Sçavez-vous que je vous ai demandée en mariage à votre mere ? ça vous fait rire, je penſe ; (*Colin fait un mouvement de dépit*) mais je ne peux pas croire ce qu'elle m'a aſſuré : elle m'a dit comme ça, que vous lui aviez dit que vous aimiez Colin.

COLIN.

Elle m'aime, ciel ! ah ! ah ! Monſieur Lucas, pour vous remercier, que je vous embraſſe ; elle m'aime, elle m'aime, eſt-il bien vrai ?

LUCAS.

Qui diable te ſçavoit là ? qu'eſt-ce que tu fais là ?

Réponds, réponds: tu as les hardes de Babet. Qu'eſt-ce que tu as fait de Babet? Réponds.

COLIN.

Elle m'aime. Ah Lucas!

LUCAS.

C'a n'eſt pas vrai, ç'a n'eſt pas vrai.

SCENE XII.

COLIN, BABET, LUCAS.

COLIN.

AH, Babet!

BABET.

Tiens, Colin, voilà tes ſabots.

LUCAS.

Comment ſes ſabots? Eſt-ce comme ça que tu es à la garde de ton troupeau? Je te feraî étriller par ton pere: refuſer de moi vos ſabots, en prendre d'un berger du village, lui donner vos hardes pour ſe couvrir; c'eſt bien mal.

BABET.

Falloit-il qu'il ſe mouillât pour votre plaiſir?

LUCAS.

C'eſt bien mal. Voici votre mere: je vais me plaindre à elle; je vais le lui dire.

BABET.

Dites, dites.

SCE-

SCENE XIII. & DERNIERE.

MATHURINE, LUCAS, COLIN, BABET.

QUATUOR.

LUCAS.

Vous venez bien à propos.

C'eſt que j'ai pris ſes ſabots.

C'eſt que moi...

BABET.

Vous venez bien à propos.

C'eſt qu'il a pris mes ſabots.

Non, c'eſt que nous...

COLIN.

Vous venez bien à propos.
Lucas a pris ſes ſabots.

MATHURINE.

Mes ſabots, ſabots, ſabots:
Je n'entends que des ſabots.

COLIN.

C'eſt que nous...

MATHURINE.

Taiſez-vous, taiſez-vous, tous.
Taiſez-vous tous, taiſez-vous tous, tous.

Vous donneriez une alarme.
Grands Dieux! c'eſt pis qu'un enfer.
Ai-je la tête de fer,
Pour entendre un tel vacarme?

Mes ſabots, &c.

MATHURINE.

Parlez donc l'un après l'autre, ſi vous voulez que je vous entende.

LUCAS.

Elle a pris les ſabots de Colin.

BABET.

Lucas m'avoit pris les mieus.

LUCAS.

Elle cueilloit mes ceriſes.

BABET.

Les voilà par terre.

LUCAS.

Je ſuis au déſeſpoir. Mathurine, votre fille a fait une ſottiſe.

MATHURINE.

Qu'eſt-ce que cela veut dire? Une ſottiſe, jarnombille, ſi je ſçavois...

BABET.

Hé non, ma mere.

LUCAS.

Elle me prenoit mes ceriſes.

MATHURINE.

Hé bien, je vous les payerons.

LUCAS.

LUCAS.

Hé, ce n'eſt pas cela; je lui ai pris ſes ſabots.

MATHURINE *à Lucas.*

Voilà qui n'eſt pas bien, entendez-vous?

LUCAS.

Ce n'eſt pas là tout; c'eſt Colin, pour revenir, qui lui a donné les ſiens.

MATHURINE.

C'eſt à propos. Vouliez-vous qu'il la laiſſât revenir nuds pieds.

LUCAS.

Elle a été lui en chercher d'autres.

MATHURINE.

Voyez la faute.

LUCAS.

Ce n'eſt pas tout; elle lui a donné ſon tablier pour le couvrir pendant la pluie.

MATHURINE.

Mais où eſt donc la ſottiſe?

LUCAS.

C'eſt qu'elle aime Colin.

BABET.

Hé bien, oui, je l'aime; oui, je l'aime.

COLIN.

Ah, Babet, que je ſuis content!

COLIN.

Et ſi ma mere veut, je n'en aurai jamais d'autre que lui.

MATHURINE.

Je le veux bien, il eſt ſerviable; & qui ſeme bien, recueille bien.

BABET.

Il m'a donné ſon pain; il m'a donné ſes ceriſes; il m'a donné ſes ſabots, & bien à propos encore.

COLIN.

Ah! Je voudrois vous donner; ah! Babet, que ne vous donnerois-je pas?

LUCAS.

Comment, vous accorderiez votre fille à Colin?

MATHURINE.

Oui.

LUCAS.

Comment, je ne verrois plus Babet?

MATHURINE.

Non.

LUCAS.

Non! non! Non, c'eſt inutile; j'aime trop Babet. Si je ne la voyois plus, je mourrois. Il y a un biais à tout: tenez, Mathurine, marions-nous; & ſi je ne peux faire l'amour à Babet, je peux lui faire du bien un jour à venir.

BABET.

BABET.

Et je vous aimerai bien comme mon beau-pere.

LUCAS.

Qu'en dites-vous, Mathurine?

MATHURINE.

Eh mais, compere, c'eſt faiſable.

LUCAS.

Oui, c'eſt faiſable. Ils ſont tous chez nous pour ſouper, on ne ſe moquera pas de moi. Je verrai Babet: car tenez, Mathurine, tattigué, tattigué, toute cette ardeur-là ne ſe paſſera qu'avec vous.

MATHURINE.

Soit, compere, ça me paroît plus à propos que d'épouſer ma fille, & il n'eſt rien tel que de faire les choſes à propos.

VAUDEVILLE.

MATHURINE.

En amour comme en affaire,
C'eſt l'à propos qui fait tout;
Aux choſes faites pour plaire,
C'eſt lui qui donne le goût.
Si Colin enfin décide
Une bergére timide,
C'eſt qu'il lui donne à propos
Et ſon pain & ſes ſabots.

LUCAS.

LUCAS.

Meſurons le labourage
Aux forces que nous avons.
Pourquoi chercher tant d'ouvrage,
Et plus que nous ne pouvons?
Jeune fille & barbe griſe
Me paroiſſoient peu de miſe.
J'ai changé bien à propos
Mes ſouliers pour des ſabots.

MATHURINE.

Sçais-tu pourquoi le ménage
Ne connoît point le repos,
Et que le bruit, le tapage
En ſont les moindres des maux?
C'eſt que même la tendreſſe
S'y traite avec peu d'adreſſe,
C'eſt qu'on n'y donne à propos
Ni le pain ni les ſabots.

COLIN.

Près des grands & près des belles,
Sans l'à propos rien ne vaut:
Mais c'eſt ſur-tout auprès d'elles,
C'eſt en amour qu'il le faut.
L'à propos préſide aux graces,
Elles volent ſur ſes traces?
On ſourit à l'à propos,
N'auroit-il que des ſabots?

BABET.

L'inſtant le plus favorable,
Le moment le plus flatteur,
L'à propos le plus aïmable
N'eſt ſaiſi que par le cœur.
Si le cœur peut lui ſuffire,
En ce jour nous pouvons dire
Que nous faiſons à propos
L'hommage de nos ſabots.

FIN.

L'ASILE DE L'AMOUR:

FÊTE

POUR LE JOUR DE NAISSANCE DE SA MAJESTE LA REINE REGNANTE DE DANNEMARC ET DE NORVEGE, &c. &c. &c.

Repréſentée à Copenhague ſur le Théâtre de la Cour, le Samedi 22 Juillet 1769. par les Comédiens François ordinaires du Roi.

Par Mr. DESCHAMPS.

La Muſique de Mr. J. SARTI,

Grand-Maître de la Chapelle Royale, & Directeur de la Muſique de Leurs Majeſtés.

A COPENHAGUE,

Chez CL. PHILIBERT.

MDCCLXIX.

Avec Permiſſion du ROI.

Perſonnages.	*Nom des Acteurs.*
VENUS,	Mad. DINESY.
PROTE'E,	Mr. DE LA TOUR.
PALLAS,	Mad. DARTIMON.
APOLLON,	Mr. CASIMIR.
DIANE,	Mad. MERCIER.
MERCURE,	Mr. DINESY.

La Scene eſt à Paphos.

NB. *Cette Fête eſt imitée, & porte le titre d'un Drame, de la compoſition du célébre* Métaſtaſio. *Comme ſes ouvrages ſont fort connus, je me ſuis diſpenſé de marquer les endroits dont j'ai pris la liberté de me ſervir.*

BIBLIOTHECA REGIA HAFNIENSIS

L'ASILE DE L'AMOUR.

SCENE PREMIERE.

VENUS, APOLLON, DIANE, MERCURE, PALLAS.

Le Théatre repréſente une partie du Palais de Vénus, ornée des différens attributs de l'Amour. Dans l'enfoncement, on voit la mer au travers d'une colonade. Vénus eſt ſur ſon char tiré par des colombes. Apollon eſt auſſi ſur le ſien traîné par des chevaux blancs, celui de Diane eſt tiré par des biches. Pallas & Mercure ſont ſur des nuages. L'étoile de Vénus s'eſt arrêtée au deſſus de ſon char.

CHOEUR.

Suivons nôtre vengeance;
Perdons qui nous offenſe;
Soyons ſans indulgence,
Pour le cruel Amour.

DIANE.

Mortels, que l'Amour guide,
Livrez-nous le perfide;

Son air ſimple & timide
Vous perdra ſans retour.

CHOEUR.

Soyons ſans indulgence
Pour le cruel Amour.

APOLLON.

Tout garde le ſilence:
Se peut-il qu'on balance
A nous livrer l'Amour?

CHOEUR.

Soyons ſans indulgence
Pour le cruel Amour.

MERCURE.

RECITATIF.

Le dieu qui lance le tonnerre,
Pour rendre la paix à la terre,
Veut que l'Amour remonte aux cieux.
Vénus, le deſtin vous ſépare;
Il faut enfin que le barbare
Eprouve la haîne des dieux.

VENUS, *à part.*

Mon fils, quel ſort on te prépare!

CHOEUR.

Suivons notre vengeance,
Soyons ſans indulgence
Pour le cruel Amour.

VENUS, *à part.*

Graces à mes conſeils, il fuit loin de ma cour.
O deſtin, ſers mes vœux! Sauve un fils que j'adore.

APOLLON.

Vénus, qu'eſt devenu l'Amour?

VE-

VENUS.

Hélas! Il me fuit, & j'ignore
Quels lieux vont être ſon ſéjour.

AIR.

Sous un berceau de roſes,
Nouvellement écloſes,
J'étois auprès de lui.
Les Plaiſirs & les Graces,
Voltigeans ſur ſes traces,
Chaſſoient le froid ennui.
J'examinois ſes armes:
Bientôt un trait vainqueur,
Vient pénétrer mon cœur,
Et fait couler mes larmes.

MERCURE.

S'il n'épargne pas ſa mere,
Qui peut échapper à ſes traits?

VENUS.

J'allois punir le téméraire;
Mais bientôt, d'une aîle légére,
Il s'envole & quitte Cythére,
En riant des maux qu'il a faits.

MERCURE.

Que tout reſſente notre injure.

PALLAS.

A me venger je goûte mille appas.

APOLLON.

C'eſt trop ménager le parjure;
Venez, ſuivons ſes pas.

VENUS.

Arrêtez: Il vaut mieux l'attendre.
Chaque jour il vient ſe rendre

Près de ces lieux, dans un bois écarté,
Plus aiſément vous pourrez le ſurprendre.

MERCURE.

Eh ! bien, il faut l'attendre.

VENUS, *à part.*

Voilà, du moins, mon fils en ſûreté.
A leur fureur il pourra ſe ſouſtraire.
Contraignons-nous encor ; la feinte eſt néceſſaire.
(*haut*)
Autant que vous, maintenant je le haïs.
Dieux, pour irriter ma colere,
Retracez-moi tous ſes forfaits.

PALLAS.

RECITATIF.

La vigilance la plus ſage,
Ne deffend pas même l'Aréopage
Des pieges que lui tend l'Amour.
A la ville, aux champs, à la cour,
L'oiſiveté lui donna l'être,
La vanité le fit paroître.
On craint de l'éviter, & s'il eſt écouté,
Il devient auſſi-tôt une néceſſité.

AIR.

Ingrat, trompeur, & volage,
Sous un tendre badinage,
L'Amour, au milieu des armes,
Semble braver les allarmes,
Et ſait tromper avec art.
En folâtrant, il enflâme,
Il pénétre dans votre ame;
Mais auſſi-tôt le parjure,
Loin de guérir la bleſſure,
S'enfuit & vole au haſard.

VENUS.

Tout eſt dans l'univers ſoumis à ſon empire.

MERCURE.

Le fier, le redoutable Mars,
Couché ſur des lauriers, adoucit ſes regards;
Invoque l'Amour & ſoupire.

APOLLON.

RECITATIF.

Noble compagne de la gloire,
Ma lyre chantoit les Héros,
Gravés au temple de mémoire,
Mes vers illuſtroient leurs travaux;
L'Amour paroît, touche ma lyre, . . .
Dieux! je rougis du changement!
Je veux célébrer Mars . . . un doux enchantement
Rend mes ſons plus flatteurs, me pénétre, m'inſpire;
Je m'exprime plus tendrement:
Je ne ſonge plus à la gloire,
Je ne chante plus la victoire,
Mes vers peignent l'amour & je deviens amant.

AIR.

Tout chante la tendreſſe,
Et les feux qu'elle inſpire.
A la divine Aſtrée,
A la vertu ſacrée,
On n'offre plus d'encens.
Apollon, qui ſans ceſſe,
Célébroit la ſageſſe,
Aujourd'hui de ſa lyre
Conſacre les accens
A l'amoureux délire.

Tout chante, &c.

PALLAS.

L'Amour ne doit qu'à la foibleſſe
L'empire qu'il obtient chaque jour ſur vos cœurs.
Dieux, ſi vous écoutiez la voix de la ſageſſe,
Loin de céder aux traits dont le cruel vous bleſſe,
Vous mépriſeriez ſes fureurs.

APOLLON.

Vous ne connoiſſez pas les charmes du perfide;
Votre cœur fut toûjours à l'abri de ſes coups.
Hélas! que n'ai-je eu votre Egide,
Je l'ignorerois comme vous!

PALLAS.

Que les foibles mortels au gré de ſes caprices,
Gémiſſent de ſes injuſtices;
Le deſtin les condamne à ſouffrir tous les maux.
Mais vous, qu'il nomma ſes égaux,
Vous pouvez de l'Amour craindre les artifices!
Un enfant vous fait ſoupirer!
C'eſt trop long-tems rougir, vous plaindre & murmurer;
Si vous ne le perdez, vous êtes ſes complices.

DIANE.

RECITATIF.

Sous les loix de l'indifférence,
Je goûtois les douceurs d'une tranquille paix:
Je croyois à jamais,
Braver l'Amour & ſa puiſſance:
Irrité de ma réſiſtance,
Le cruel me perça de ſes traits.
J'aimai... Dieux! l'auriez-vous pû croire!
Endimion parut, & je vis mon vainqueur.
En vain pour fuir une ſi douce erreur,

Je

Je voulus conſulter ma gloire,
L'Amour, malgré mes ſoins, diſpoſa de mon cœur.

AIR.

Comment ſe deffendre,
Et ne pas ſe rendre?
L'Amour pour ſurprendre
A mille ſecrets.
Plus ferme & moins timide,
De la vertu rigide
Il emprunte les traits.
Plus doux, plus agréable,
De la folie aimable
Il prend le ton badin.
Hardi, fourbe & malin,
Toujours il ſéduira,
Toujours il trompera.

MERCURE.

Souffrirons-nous que les mortels
Oſent applaudir à ſes crimes?
L'Amour reçoit les vœux, l'encens & les victimes
Qui devroient orner nos autels.

PALLAS.

Il faut le punir, quoi qu'il coûte.

VENUS, *à part.*

Ah! que mon cœur eſt agité.

APOLLON.

Qu'à ſon tour, l'ingrat nous redoute.

DIANE.

Que le cruel perde ſa liberté.

CHOEUR.

Pourſuivons le barbare
Dont le feu nous égare;

Pourſuivons le barbare,
Dont l'orgueil nous prépare
De ſi honteux regrets.

MERCURE & PALLAS.

Que ſa perte répare
Tous les maux qu'il a faits.

CHOEUR.

Pourſuivons le barbare
Dont l'orgueil nous prépare
De ſi honteux regrets.

APOLLON & DIANE.

Que l'ingrat, qui nous brave,
Devienne nôtre eſclave
Et perde ſes attraits.

CHOEUR.

Pourſuivons le barbare
Dont l'orgueil nous prépare
De ſi honteux regrets.

VENUS.

Votre haîne eſt légitime,
Je ſuis loin d'excuſer mon fils;
Mais il peut réparer ſon crime.

MERCURE.

Nous ne pouvons ceſſer d'être ennemis.

DIANE.

Dans la fureur qui nous anime,
Tous les reſſentimens doivent être permis.

CHOEUR.

CHOEUR.

Pourſuivons le barbare,
Dont l'orgueil nous prépare
De ſi honteux regrets.

(*Pendant cette derniere repriſe du chœur, la mer s'agite, on en voït ſortir Protée ſur un Char tiré par des chevaux marins.*)

SCENE II.

PROTE'E *& les Acteurs précédens.*

PROTE'E.

Dieux offenſés, calmez votre colere.

PALLAS.

Nous n'écoutons en ce jour
Que la vengeance & la haîne.

PROTE'E.

La fureur qui vous entraîne
Va diſparoître ſans retour,
On vient de retrouver l'Amour.

VENUS, *à part.*

Hélas! qui pourra le deffendre!

APOLLON *à Protée.*

Non, vous cherchez à nous ſurprendre.

DIANE.

Vengeons-nous.

VENUS *à Protée.*

Ne le perdez pas.

MER-

MERCURE.

Daignez nous rendre l'eſpérance.

PALLAS.

Secondez-nous.

VENUS.

Grace.

APOLLON.

Vengeance.

VENUS.

Sage Protée, hélas!
Ne le découvrez pas.

PROTE'E *aux Dieux & Déeſſes.*

Votre vengeance eſt inutile.
L'Amour pourſuivi par vous,
En fuyant votre courroux
A ſû trouver un Aſile.

VENUS.

Je renais!

PALLAS.

Un Aſile à cet enfant trompeur!

PROTE'E.

L'Amour n'eſt plus ce ſéducteur,
Dont les foibles mortels redoutent l'eſclavage.
Devenu ſincere & plus ſage,
La douceur de ſes yeux a paſſé dans ſon cœur,
Ami des vertus immortelles,
Il les chérit avec ardeur,
Et ſon flambeau les rend encor plus belles.

PALLAS.

Comment eſpérer qu'en ce jour,
L'Amour & la vertu réunis ſans retour? . . .

PRO-

PROTE'E.

Ils le feront ſans ceſſe.
En quittant ce ſéjour,
Haï, perſécuté, conſumé de triſteſſe,
Il vole au ſein d'une brillante cour.
Conduit par la vertu, guidé par la ſageſſe,
Contre le malheur qui le preſſe,
Le berceau d'une JEUNE PRINCESSE
Devient L'ASILE DE L'AMOUR.

VENUS.

O jour heureux!

PROTE'E.

Cette AUGUSTE MORTELLE
Réunira l'eſprit, les graces, les talens.
Vénus aura moins d'agrémens,
Pallas ſera moins ſage qu'elle.

DIANE.

Où verra-t'-on déſormais
Briller de ſi puiſſans attraits?

PROTE'E.

Sur les rives de la Tamiſe.

PALLAS.

Se pourroit-il? . . . Dieux! qu'elle eſt ma ſurpriſe!
Ah! nous devons pardonner à l'Amour.
Dans le cœur de l'objet que le ciel favoriſe,
La vertu par mon ordre a fixé ſon ſéjour.

APOLLON.

Que votre étonnement ceſſe.
Protecteur & dieu des talens,
Je les conſacre à la PRINCESSE
Que le ciel veut orner de ſes rares préſens.

VENUS.

VENUS.

Autant qu'à vous elle m'eſt chere.
Pour rendre ſon deſtin plus doux,
Je veux lui donner plus que vous,
En lui cédant le don de plaire.
Que ſon nom brille à jamais dans ces lieux.
Que l'Aſtre qui préſide au ſuccès de mes vœux,
Ne dirige plus ſa carriere,
Qu'au gré du jeune Objet qui nous eſt précieux.

(*L'Etoile de Vénus s'ouvre & laiſſe voir le Chiffre de* SA MAJESTE' LA REINE RE'GNANTE.)

PROTE'E.

RECITATIF.

Le deſtin à ſon ſort vivement s'intéreſſe.
Un brillant avenir ſe découvre à mes yeux.
Paré des fleurs de la jeuneſſe,
Chéri des morrels & des dieux,
Un MONARQUE DU NORD ſera l'Epoux heureux,
Qui doit obtenir la PRINCESSE.
Pour conſacrer de ſi beaux nœuds,
L'amour, la vertu, la conſtance,
Ne ceſſeront jamais de ſe trouver entr'eux,
Dans la plus douce intelligence.

AIR.

L'Amour ſur ce rivage,
D'un bonheur ſans nuage,
Vous offre le préſage.
Un objet plein d'appas,
Enchaîne le volage,
Qui ſuit par tout ſes pas.
Déja dans cet Aſile
L'air eſt pur & tranquille;

Dans

Dans les Jardins de Flore,
A la voix du Plaiſir,
Au ſouffle du Zéphir,
Les Roſes vont éclorre.
Vénus les cueillera,
Et s'en couronnera.

L'Amour, &c.

PALLAS.

En faveur d'un inſtant ſi doux,
L'Amour peut en ces lieux reparoître ſans crainte.

VENUS.

Je reſpire.

APOLLON.

Je ſens expirer mon courroux.

DIANE.

C'en eſt fait, pour jamais ma colere eſt éteinte.

MERCURE.

Je lui pardonne comme vous.

PROTE'E.

Puiſque cette AUGUSTE MORTELLE,
Entre l'Amour & vous a rétabli la paix,
Dieux, qu'une Fête ſolemnelle,
De ce jour glorieux célébre les attraits,
Et tous les ans ſe renouvelle.

CHOEUR.

Jour favorable!
Jour déſirable!
Vos plus doux charmes,
Vont à jamais,
Fixer la paix.

PALLAS & DIANE.

Dans les allarmes,
L'Amour ſembloit
Puiſer ſes armes.
Il abuſoit
De ſa puiſſance:
Mais déſormais,
C'eſt l'innocence,
Qui lance ſes traits.

CHOEUR.

Jour déſirable, &c.

VENUS & PROTE'E.

Une PRINCESSE adorable
Rend la ſageſſe plus aimable,
L'Amour par ſa voix,
Fait aimer ſes loix.

CHOEUR.

Jour favorable!
Jour déſirable!
Vos plus doux charmes,
Vont à jamais,
Fixer la paix.

FIN.

LA
DOUBLE MÉPRISE,
OU
CARLILE ET FANNY,
COMEDIE ANGLOISE,
EN UN ACTE,
MESLE'E D'ARIETTES.

Repréſentée ſur le Théâtre de la Cour, par les Comédiens François ordinaires du Roi, le Samedi 22 Juillet 1769. à l'occaſion du JOUR DE NAISSANCE DE S. M. LA REINE REGNANTE DE DANNEMARC ET DE NORVEGE, &c. &c. &c.

Par Mr. DESCHAMPS.

La Muſique de Mr. J. SARTI,

Grand-Maître de la Chapelle Royale, & Directeur de la Muſique de Leurs Majeſtés.

A COPENHAGUE,

Chez CL. PHILIBERT,
Imprimeur-Libraire.

M DCC LXIX.
Avec Permiſſion du Roi.

PERSONNAGES.

Noms des Acteurs.

MILORD CARLILE, *jeune Seigneur, nouvellement arrivé de ſes voyages, fils d'un ancien ami de Sir Howard. Caractere noble, tendre & délicat : ayant le ton du plus grand monde,* Mr. De la Tour.

SIR CHARLES HOWARD, *Seigneur habitant à la campagne, franc, humain, & pourtant un peu bruſque,* Mr. Caſimir.

MISS FANNY HOWARD, *fille de Sir Charles, & deſtinée à Milord Carlile, caractere doux & tendre.* Mad. Dinezi.

MISS LUCIE MONFORD, *Niece de Sir Charles, vive, légére & un peu étourdie,* Mad. Dartimon.

SIR ARTHUR, *tuteur de Milord Carlile, caractere brouillon,* Mr. Dinezi.

SARA, *femme de chambre de Miſſ Fanny,* Mad. Mercier.

JAMES, *valet de chambre de Milord Carlile.*

JONES, *domeſtique de Sir Charles.*

La Scene eſt à la campagne, dans un château de Sir Charles, au Comté de Midleſex.

BIBLIOTHECA REGIA HAFNIENSIS

CARLILE ET FANNY,

COMEDIE ANGLOISE,

EN UN ACTE,

MESLE'E D'ARIETTES.

SCENE PREMIERE.

SIR CHARLES, MISS FANNY, MISS LUCIE, SARA.

Le Théâtre repréſente un Sallon de Compagnie. Dans un des côtés, ſur le devant, les Acteurs aſſis autour d'une table, ſont ſuppoſés avoir fini de boire le thé. Sir Charles laiſſe échapper des mouvemens de colere & d'impatience : Miſſ Fanny baiſſe triſtement les yeux. Miſſ Lucie regarde d'un air inquiet, tantôt Fanny, tantôt Sir Charles: Sara eſt appuyée ſur la chaiſe de ſa maîtreſſe.

QUATUOR.

SIR CHARLES.

Ce que je vous propoſe
Peut-il vous chagriner ?

LUCIE *à Fanny.*
Répondez quelque choſe.

FANNY.
Ah ! ſi je vous ſuis chere
Pardonnez-moi, mon pere.
Ce que l'on me propoſe
A droit de m'étonner.

SIR CHARLES.
Vous m'étes toujours chere;
Mais craignez ma colere
Si vous me réſiſtez.

LUCIE & SARA.
Refuſer Milord Carlile,
C'eſt être bien difficile.

SIR CHARLES.
En vain vous me réſiſtez.

FANNY.
Je gémis de vous déplaire.

SARA.
Vous mepriſés ſa colere.

SIR CHARLES, *à Fanny.*
Vous êtes trop difficile.
Milord ſera votre Epoux.

FANNY.
Mon pere, qu'exigez-vous ?
Ce délai que je demande. . .

SARA.
Vous le mettez en courroux.

LUCIE & SARA.
Gardez-vous de lui déplaire,
Vous mépriſés ſa colere.

SIR CHARLES.
Ne croyez pas que j'attende;
Milord ſera vôtre Epoux.

ENSEMBLE.

SIR CHARLES.
C'eſt une étrange affaire ! On ne ſait comment faire Pour obtenir la paix.

FANNY.
C'eſt une étrange affaire! On ne ſait comment faire, Pour obtenir la paix.

LUCIE.
C'eſt une étrange affaire! On ne ſait comment faire, Pour obtenir la paix.

SARA.
C'eſt une étrange affaire ! On ne ſait comment faire, Pour obtenir la paix.

SIR CHARLES.
Je veux que l'on m'obéiſſe.

FANNY.
Daignez au moins m'écouter.

LUCIE.
D'où peut venir ce caprice?

SARA.
Gardez-vous de l'irriter.

SIR CHARLES.
Oui, je ſoutiens qu'à votre âge Il eſt tems de faire un choix.

SARA.
A Sir Charles cette fois, Je veux donner mon ſuffrage.

FANNY.
Taiſez-vous.

SIR CHARLES.
Morbleu, j'enrage.

SARA.
Il s'agit de mariage On doit y penſer deux fois.

FANNY.
Voulez-vous baiſſer la voix? (*)

(*) *Sara va tirer un cordon de ſonnette: deux domeſtiques viennent enlever la table, & tous les Acteurs ſe lévent.*

ENSEMBLE.

SIR CHARLES.

J'entends que ceci finiſſe.
Je veux que l'on m'obéiſſe,
Et que l'on ſuive mes loix.

LUCIE.

D'où peut venir ce caprice?
Il veut que l'on obéiſſe,
Soumettez-vous à ſes loix.

FANNY.

Non, ce n'eſt point un caprice.
Mais s'il faut que j'obéiſſe,
Impoſez-moi d'autres loix.

SARA.

D'où peut venir ce caprice?
Il veut que l'on obéiſſe,
Soumettez-vous à ſes loix.

FANNY.

Mon pere...

SIR CHARLES.

Je n'écoute rien. (*Il regarde à ſa montre.*) Il eſt déja cinq heures! Sara, qu'on aille chez Sir Arthur ſavoir ſi Milord Carlile eſt arrivé.

SARA.

Dans l'inſtant, Monſieur.

SIR CHARLES.

Dites à George de tout préparer dans la grande avenue. Qu'il paye la journée des ouvriers comme s'ils avoient travaillé... au reſte, il ſait l'uſage... ah! l'illumination juſqu'au château de Sir Arthur... qu'elle ne manque pas, qu'on n'oublie rien & que nos payſans ayent de tout en abondance.

SARA.

Oui, Monſieur. (*Elle ſort.*)

SCENE

SCENE II.

SIR CHARLES, FANNY, LUCIE.

SIR CHARLES.

Je veux que tout reſpire la joie... morbleu, ſi quelqu'un s'aviſoit d'être triſte aujourd'hui chez moi... vous m'entendez, Fanny ?

FANNY.

Mais, mon pere ; qu'ai-je de commun avec la circonſtance ?

SIR CHARLES.

La circonſtance ! Jamais il n'en fut de plus heureuſe pour vous. Il y a 18 ans qu'à pareil jour nâquit nôtre jeune Princeſſe : Deux années auparavant, à pareil jour, j'avois épouſé votre mere ; ſix années enſuite, à pareil jour encore, je conclus vôtre mariage avec le fils de Milord Edouard Carlile, mon meilleur ami.

FANNY.

Eh ! bien, mon pere ?

SIR CHARLES.

Eh ! bien, ma chere enfant, vous êtes née à pareil jour. N'admirez-vous pas ce rapport ? oui, ma Fanny, le même jour. Ce moment, le plus intéreſſant de ma vie, eſt toûjoûrs préſent à mon cœur. Votre mere ſouhaitoit un fils, le ciel trompa ſon eſpérance : Pour moi, qui ne déſirois que d'être pere, je vous reçûs avec toute la joie dont j'étois capable.

ARIETTE.

Titre ſacré, doux nom de pere,
Heureux qui peut vous obtenir!
En vain ce tendre caractere
Offre des devoirs à remplir,
Ils ſont chers, la peine eſt légere,
Et la plus importante affaire
Devient la ſource du plaiſir.

Titre ſacré, &c.

LUCIE.

Le ſuccès a couronné vos ſoins, mon cher oncle.

SIR CHARLES.

En célébrant la naiſſance de la Princeſſe, je célébre auſſi votre mariage avec Milord Carlile. C'eſt une double époque que je veux conſacrer dans ma famille. Je ſignale en même tems & mon attachement pour le ſang de mes Rois & ma tendreſſe pour vous.

LUCIE.

Je vous aſſure, Sir Charles, que ma couſine eſt très reconnoiſſante des bontés que vous daignez avoir pour elle.

SIR CHARLES.

Cependant elle refuſe de m'obéir.

FANNY.

Dans cette ſeule occaſion, mon pere, il m'eſt impoſſible d'être de vôtre ſentiment.

SIR CHARLES.

Vous êtes obſtinée, Miſſ; mais je ſuis maître; je veux votre bonheur, je ſai ce qui vous convient, & je ne conſulterai que moi. Le jeune Carlile arrive ou doit être arrivé ce matin: Ce ſoir on ſigne le con-

contrat, & demain vous ſerez mariée; pas plus de tems que cela. Vôtre hymen, arrêté depuis pluſieurs années, doit confirmer l'union de deux familles, entre leſquelles l'amitié ne s'eſt jamais altérée: j'ai promis à Milord Edouard mourant, de ne différer que juſqu'au retour de ſon fils, je l'attens aujourd'hui; & je ne crois pas que vôtre entêtement ridicule me mette dans le cas de manquer à mes engagemens.

LUCIE.

Quelles objections pouvez-vous faire contre Milord? La mort de ſes parens le rend poſſeſſeur d'une fortune immenſe: Il eſt jeune, bien fait, ſpirituel, généreux; ſes voyages auront encor perfectionné les qualités que vous vantiez vous même. D'où revient-il actuellement, Sir Charles, n'eſt-ce pas de France?

SIR CHARLES.

Oui, ſans doute.

LUCIE.

Ah! il doit être charmant.

SIR CHARLES.

Sir Arthur, ſon tuteur, m'aſſure qu'il revient avec l'élégance, la politeſſe & les graces qui caractériſent la nation Françoiſe.

FANNY.

Et peut-être auſſi avec tous ſes ridicules.

LUCIE.

Qu'importe? pourvu qu'il ſoit aimable.

FANNY.

Vous êtes bien peu délicate, Miſs Lucie.

SIR CHARLES.

Et vous bien précieuſe, Fanny. Quoiqu'il en ſoit, c'eſt une affaire conclue, préparez-vous y de bonne grace.

LUCIE.

Mon oncle a raiſon, Fanny : de la gaieté, un jour de fête, la veille d'un mariage ! en vérité cet air de de triſteſſe ne vous ſied point, & ſi Milord arrivoit...

FANNY, *avec humeur.*

Je vous prierois de le recevoir à ma place.

LUCIE.

Vous vous en repentiriez peut-être l'inſtant d'après. Je ſuis vive, enjouée, & Milord revient de France.

SCENE III.

FANNY, SIR CHARLES, LUCIE, JONES.

JONES, *à Sir Charles.*

Milord Carlile & Sir Arthur...

SIR CHARLES.

Où ſont-ils ?

JONES.

Abraham les a vûs traverſer la premiere coûr, & je ſuis venu vous en avertir.

SIR CHARLES.

Je vais au devant d'eux. Lucie, Fanny, ſongez à paroître lorſque je vous l'ordonnerai.

SCENE

SCENE IV.

LUCIE, FANNY.

LUCIE, *après un inſtant de ſilence.*

Miſſ Hovard... Miſſ Fanny... un mot, de grace, un ſeul mot.

FANNY.

Que voulez-vous, Miſſ Monford?

LUCIE.

Eſt-ce ainſi que vous comptez recevoir Milord? Il ſera fort édifié de votre accueil.

FANNY.

Ah! laiſſez-moi refléchir ſur ma ſituation.

LUCIE.

Refléchir, quand il eſt queſtion de quitter ce château, ces bois, cette campagne, pour aller à la cour; pour épouſer le plus riche & le plus aimable Seigneur d'Angleterre!

FANNY.

Nous penſons bien différemment.

LUCIE.

Je m'en apperçois... quant à moi, ſi j'étois à vôtre place, le titre de Milady, un carroſſe & des diamans, m'auroient bientôt déterminée.

ARIETTE.

Songez-vous au plaiſir extrême
De briller, de vivre à la cour?
C'eſt dans ce fortuné ſéjour,
Qu'on jouit du bonheur ſuprême.

Là, tout célébre la beauté.
L'Amour qui lui doit ſon empire,
Près d'elle fixe la gaieté.
Miladÿ paroît... on l'admire.
Elle parle... on eſt enchanté.
Vive, ſage & jamais hautaine,
Elle reçoit les vœux flatteurs
De mille & mille adorateurs.
On brûle de porter ſa chaîne,
Et Milady dans tous les cœurs,
Regne bientôt en ſouveraine.

Songez-vous, &c.

FANNY.

Où avez-vous appris tout cela, Lucie?

LUCIE.

J'ai tant entendu parler de la cour, Miſſ Fanny!

FANNY.

Que vous deſirez d'y aller pour le ſeul plaiſir d'y faire des conquêtes?

LUCIE.

Eh! mais, il eſt bien flatteur de vivre avec des gens en état de ſentir ce qu'on vaut.

FANNY.

Vous êtes coquette, Lucie.

LUCIE.

Eſt-ce être coquette que d'aimer à s'entendre dire qu'on eſt belle?

FANNY.

Il ſuffit, je crois, de le paroître aux yeux de ſon mari.

LUCIE

LUCIE.

Je ſuis vôtre ſervante; s'il faut, en ſe mariant, renoncer à plaire, j'aime mieux reſter fille toute ma vie.

FANNY.

Revenons à Milord Carlile.

LUCIE.

Eh! bien, il eſt charmant, riche, bien à la cour, & vous allez être ſa femme; je ne vois là rien que de très avantageux.

FANNY.

Pour quelqu'un qui ne cherche qu'un rang, de la fortune, ou un Epoux.

LUCIE.

Mais enfin vous connoiſſez Milord.

FANNY.

Je l'ai ſi peu vû!

LUCIE.

Il me ſemble vous avoir entendu dire que vous ne le haïſſiez pas, & que vous ne lui étiez par indifférente.

FANNY.

Il peut avoir changé.

LUCIE.

Et c'eſt là ce que vous craignez, Miſſ Fanny.

FANNY.

J'étois bien jeune lors qu'il quitta cette Comté: Il ne me reſte de lui qu'une idée très confuſe. Six ans d'abſence doivent avoir produit le même effet ſur lui. Ses voyages m'auront effacée de ſon cœur & peut-être de ſon ſouvenir. Jugez combien la précipitation de mon pere doit m'allar-

m'allarmer. J'en ſuis d'autant plus effrayée que, malgré ſa bonté naturelle, il eſt inébranlable dans ſes réſolutions ; me refuſer le tems de pénétrer les ſentimens d'un homme que je vais être obligée d'aimer !

LUCIE.

Et que vous aimerez, Miſſ Fanny.

FANNY.

Oui ; mais que je ne connoîtrai plus ; qui prévenu pour quelqu'autre, ne va peut-être recevoir ma main, que par reſpect pour les volontés de ſon pere... Ah ! Lucie, j'en mourrois de douleur.

LUCIE.

Vous avez beau dire, je ne vous plaindrai jamais, Fanny. L'épouſe de Milord Carlile ne ſauroit être malheureuſe.

SCENE V.

SARA, FANNY, LUCIE.

SARA, *accourant avec précipitation.*

Miſſ Fanny... Miſſ Lucie... Je l'ay vû, il eſt dans le jardin avec Sir Charles... Le joli Cavalier!

LUCIE.

Que veut dire cette folle ?

FANNY.

C'eſt de Milord qu'elle parle, ſans doute.

LUCIE.

Quelle pénétration, ma couſine ! elle ne l'a pas encore nommé.

SARA.

SARA.

C'eſt lui-même... Il vous a demandée, Miſſ Fanny... Ah ! Il eſt charmant !

ARIETTE.

Ah ! daignez m'excuſer ;
Mais je ne puis me taire.
N'allez pas refuſer,
Un Epoux fait pour plaire.
Le plus beau coloris !...
Une taille élégante !...
Sur ſa bouche charmante,
Regne le doux ſouris.
Son air tendre & mutin,
Lance un regard malin,
Et s'il diſoit qu'il aime,
On prétendroit eu vain
Ne pas dire de même.

Ah ! daignez m'excuſer, &c.

LUCIE.

Ah ! dès qu'il eſt du goût de Sara. ..

SARA.

Vous riez, Miſſ Lucîe; mais il ſera du vôtre, j'en ſuis ſûre.

FANNY.

Il m'a demandée, Sara !... Laiſſez-la parler, ma Couſine.

LUCIE.

De la curioſité, Fanny ! A demain la nôce.

SARA, *à Miſſ Fanny.*

Il vous a demandée, je l'ai entendu.., je m'étois gliſſée derriere le grand cabinet pour le voir plus à mon aiſe... Puis-je ſaluer Miſſ Hovard, a-t-il dit... Je la crois à ſa toilette, a répondu ſir Charles.

FANNY.

FANNY.

Après.

SARA.

Après ils ont parlé plus bas... puis tout d'un coup le contrariant, Sir Arthur, qui comme vous ſavez n'eſt jamais de l'avis de perſonne, s'eſt écrié : Non, Milord, non ce badinage eſt déplacé, tous ces airs françois ne ſeront point du goût de Miſſ Fanny... enſuite ils ſe ſont éloignés, et je n'ai plus été à portée de les entendre.

LUCIE.

De quoi ſe mêle Sir Arthur ?

FANNY.

Il a raiſon.

LUCIE.

Et moi je vous ſoutiens...

FANNY.

Finiſſons, Miſſ Lucie... allons nous ajuſter ; ſi mon pere nous faiſoit avertir, nous ne ſommes point en état de paroître.

LUCIE.

Vous n'étiez pas ſi preſſée tantôt ! L'envie de plaire ! de la coquetterie ! vous allez ſur mes briſées, Fanny, je commence à croire...

SARA.

J'entends quelqu'un.

FANNY.

Je m'enfuis.

LUCIE.

Pourquoi donc ?

FANNY.

Si c'étoit Milord ?

LUCIE.

LUCIE.

Voyez le grand malheur ! nous le verrions un inſtant plutôt.

FANNY.

Non, en vérité... Ne venez-vous pas ?

LUCIE.

Je vous ſuis. (*Fanny & Sara ſortent ; Lucie reſte ſeule.*) Miſſ Fanny, Miſſ Fanny ! vous n'êtes pas de bonne foi, & vôtre prétendue répugnance... (*Milord paroît au fond du théâtre.*) Bon, le voici ſans doute... Il eſt fort bien... Sara ne le flattoit pas.

SCENE VI.

MILORD CARLILE *dans le fond du théâtre*, MISS LUCIE *ſur le devant.*

MILORD.

C'eſt apparemment Miſſ Fanny... La gaieté brille dans ſes yeux... Approchons, & abordons la à la françoiſe.

LUCIE.

Je ne ſaurois l'éviter, il m'a vue... Comment faire ? maudite curioſité ? (*elle veut ſortir, Milord l'arrête.*)

MILORD.

ARIETTE.

Non, je ſuivrai par tout vos pas,
L'amour qui vers vous me rappelle,
L'amour qui vous forma ſi belle,

M'en

M'enchaîne auprès de vos appas.
Après une cruelle abſence,
J'accours, je vole à vos genoux,
Daignez, par un regard plus doux,
Approuver mon impatience.

(*Elle eſſaye de retirer ſa main que Milord n'a pas quitté.*)

Non, je ſuivrai, &c.

LUCIE, *à part.*

Puiſque j'ai eu l'imprudence de reſter, il faut que je m'en amuſe. (*haut.*) Soyez le bien venu, Milord... car c'eſt Milord Carlile, je penſe?

MILORD CARLILE.

Vôtre ſincere adorateur, Miſſ Fanny.

LUCIE, *à part.*

Miſſ Fanny!.. (*haut.*) A qui croyez-vous parler, Milord?

MILORD.

Quand mon cœur ne vous auroit pas nommée, mes yeux ſuffiroient pour m'aſſurer que vous êtes Miſſ Howard.

LUCIE, *à part.*

Il me prend pour ma couſine, profitons de l'erreur pour éclaircir les doutes de Miſſ Fanny. (*haut.*) Eſt-il poſſible que vous m'ayez reconnue après ſix ans d'abſence? convenez, Milord, que l'habitude de dire de jolies choſes, vous emporte, vous y cédés ſans vous en appercevoir. Par exemple, ſi je n'étois pas Miſſ Fanny...

MILORD.

Vous n'en ſeriez pas moins la plus charmante perſonne

ſonne du monde, & en cette qualité vous auriez toûjours droit de prétendre à mon hommage.

LUCIE.

Vous êtes galant, Milord.

MILORD.

Mais enfin, vous êtes Miſſ Fanny ?

LUCIE.

Regardez-moi bien.

MILORD.

Vos traits ont abſolument changé ; mais pour ſe perfectionner. Lorſque je vous quittai vous n'étiez que belle, aujourd'hui vous êtes adorable, c'eſt la ſeule différence qui m'ait encore frappé.

LUCIE.

Prenez-garde, Milord, vous revenez de France : Je crains bien que vous n'en ayez rapporté plus de politeſſe que de ſincérité.

MILORD.

Rendez-moi plus de juſtice. Ce ſoupçon...

LUCIE.

Eſt fondé, Milord ; mais je ne vous en fais point un crime. On eſt convenu de n'aborder une femme qu'en lui diſant des douceurs, vous vous conformez à l'uſage, il n'y a rien à dire à cela.

MILORD.

Je vous proteſte, Miſſ...

LUCIE, *l'interrompant.*

Où avez-vous laiſſé Sir Charles ?

MILORD.

Dans le jardin avec Sir Arthur. Ils étoient occoupés à régler les préparatifs de notre hymen. Je

n'ai pû me réſoudre à perdre des momens précieux: Je me ſuis échappé pour venir vous préſenter mes reſpects.

LUCIE, *à part.*

Mes reſpects! ce langage eſt bien froid. (*haut.*) Votre empreſſement eſt obligeant, Milord. (*à part.*) Je plaindrois ma Couſine s'il diſoit vrai.

MILORD.

Sir Charles fixe à demain le jour de notre union, & j'oſe eſpérer que Miſſ Fanny ne le retardera pas.

LUCIE.

Diſpenſez-moi de vous répondre là-deſſus, Milord.

MILORD, *à part.*

Ce ſilence eſt une approbation. La petite perſonne me paroît aſſez naturelle.

LUCIE.

Oſerois-je vous prier de m'apprendre quel ordre vous comptez établir dans votre maiſon?

MILORD.

Celui qu'il vous plaira, Miſſ, vous en ſerez abſolument la maîtreſſe.

LUCIE, *à part.*

La maîtreſſe! cela eſt d'aſſez bon augure.

MILORD, *à part.*

Dès la premiere entrevue! cette queſtion me paroît ſinguliere.

LUCIE.

Vôtre naiſſance vous fixe à la cour... tant mieux; je m'en ſuis fait l'idée la plus ſéduiſante.

MI-

MILORD.

Vous êtes deſtinée à y jouer un rôle intéreſſant, Miſſ Fanny, la cour eſt le ſéjour de la beauté, de l'eſprit & des graces.

LUCIE.

Les plaiſirs s'y ſuccédent, dit-on, avec une rapidité qui laiſſe à peine le temps de jouir de ſoi-même. Vous êtes d'âge à les ſuivre tous, Milord, & je ne doute pas que vous ne permettiez à votre Epouſe de les partager avec vous.

MILORD.

Aſſurément.

LUCIE.

Votre hôtel ſera le rendez-vous de la jeuneſſe la plus brillante. Le jeu, le ſpectacle, le bal rempliront les momens que vous pourrez dérober à vos devoirs.

ARIETTE.

Badinons, folâtrons ſans ceſſe.
Sans jamais bleſſer la ſageſſe,
Sachons amuſer nos loiſirs.
Ce n'eſt qu'en ſuivant les plaiſirs
Que l'on peut fixer la jeuneſſe.

La raiſon n'eſt qu'un eſclavage,
Dont il faut s'affranchir.
La folie eſt nôtre partage.
On doit au printems de ſon âge,
Ne ſonger qu'à ſe réjouir.

Badinons, &c.

MILORD, *à part.*

Eſt-ce Miſſ Fanny que j'entends!

LUCIE.

En votre abſence, vos amis s'empreſſeront de procurer à celle que vous avez choiſie tous les amuſemens que la bienſéance lui permettra de prendre ſans vous.

MILORD, *à part.*

Je n'ai pas la force de rien dire!

LUCIE.

Je vous ai laiſſé réfléchir, Milord, & puiſque vous ne m'objectez rien, je continue. Les étrangers ſeront toûjours bien accueillis chez vous, les François ſur-tout... A propos, Milord, quand vous verrons-nous habillé à la Françoiſe?.. ce ſoir.. cela rendroit la fête plus piquante.

MILORD.

Si Miſſ Fanny l'ordonne.

LUCIE.

Vous nous ferez le plus grand plaiſir.

MILORD, *à part.*

Sir Charles, Sir Charles; je commence à craindre que vous ne m'ayez trompé.

LUCIE, *à part.*

Sa gaieté s'évanouit.

MILORD, *à part.*

C'eſt une franche coquette... En ce cas, nous ſommes bien mal aſſortis... Il me vient une idée... oui, feignons de penſer comme elle; c'eſt un moyen ſûr pour mettre ſa délicateſſe à l'épreuve.

LUCIE, *à part.*

L'entretien commence à languir. Milord eſt taciturne, mauvaiſe qualité pour un mari!

MILORD.

Il me paroît que Miſſ Fanny s'accoûtumeroit facilement aux uſages François, & ſi elle l'approuve, ce ſont les ſeuls que je ſerois charmé de ſuivre.

LUCIE.

Si Milord daigne me les détailler...

MILORD.

Peu de tems après le mariage, qui ſe fait rarement par inclination, il eſt du bel air que Madame quitte l'appartement de Monſieur, pour en occuper un abſolument oppoſé.

LUCIE.

Fort bien.

MILORD, *à part.*

Elle conſentiroit à un pareil arrangement! Ce ne ſeroit pas là mon compte.

LUCIE.

Continuez, Milord.

MILORD.

Monſieur compoſe ſa ſociété de gens qui lui conviennent & laiſſe à Madame la liberté d'en faire autant.

LUCIE.

Cela eſt tout-à-fait bien imaginé.

MILORD, *à part.*

Miſſ Fanny! Miſſ Fanny!!! Contraignons nous.

LUCIE.

Enſuite.

MILORD.

Les deux époux, entraînés dans des cercles différens, les parcourent ſans inquietude & paſſent des ſemaines entieres ſans ſe rencontrer.

LUCIE.

Cette courte abſence rend plus vif le plaiſir de ſe revoir.

MILORD, *à part.*

Elle appelle huit jours une courte abſence! Je ſuis anéanti.

LUCIE.

Eh! bien.

MILORD.

Parmi ceux qui lui rendent des ſoins, il eſt d'uſage que Madame diſtingue un cavalier pour lui donner la main, la conduire par tout où elle veut aller, & préſider à ſes amuſemens. Ce choix tombe aſſez ordinairement ſur un homme de guerre.

LUCIE.

D'où vient cette préférence, Milord?

MILORD.

Par un motif de ſenſibilité & de reconnoiſſance. La ſeule idée des dangers auxquels un jeune militaire vient d'échapper, ou qu'il eſt ſans ceſſe à la veille de courir, ſuffit pour intéreſſer en ſa faveur, & les dames ſe ſont chargées de tout tems, d'acquitter, à cet égard, les dettes de la Patrie.

LUCIE.

Ce ſentiment eſt tout-à-fait noble.

MILORD.

ARIETTE.

Favori du dieu de Cithere,
Toûjours comblé de ſes bienfaits,
Par tout on voit le militaire,
Juſques dans le ſein de la paix,
Combattre, triompher & plaire.
La belle,
La plus rebelle;
Veut en vain diſputer ſon cœur;
Inutile réſiſtance!
L'amour en habit d'ordonnance,
Eſt toûjours ſûr d'être vainqueur.

Favori du Dieu, &c.

LUCIE.

Et de quel œil Monſieur voit-il ces ſortes d'arrangemens?

MILORD.

N'eſt-il pas trop heureux que quelqu'un ſe charge d'amuſer Madame, tandis qu'à ſon tour il cherche d'agréables objets qui puiſſent le dédommager des plaiſirs qu'il ne trouve plus chez lui? Mais tout cela ſe fait ſans conſéquence, c'eſt une convention du ſavoir vivre, à laquelle il ſeroit ridicule de vouloir ſe ſouſtraire.

LUCIE.

J'imagine que le cœur n'entre pour rien dans cette convention, & qu'une femme qui ſe reſpecte a toûjours ſoin de ménager la délicateſſe de ſon Epoux.

MILORD.

L'indifférence que l'on a réciproquement l'un pour l'autre, empêche de faire toutes ces diſtinctions.

LUCIE.

De l'indifférence, Milord!

MILORD.

Assurément. C'est la qualité la plus nécessaire au bonheur des deux Epoux.

LUCIE, *à part.*

Voilà une petite morale fort agréable.

MILORD.

Qu'en dites vous, Miss, vivrons-nous à la Françoise?

LUCIE, *à part.*

Il le mériteroit bien, & si j'étois Miss Howard, j'aurois bientôt pris mon parti.

MILORD, *à part.*

Elle reflechit & ne me refuse pas! Oseroit-elle balancer! (*haut.*) Vous ne répondez rien, Miss, trouveriez-vous quelque chose à réformer dans le plan que je viens de vous offrir?

LUCIE.

Non pas absolument: à l'indifférence près, je le trouve assez raisonnable.

MILORD, *à part.*

J'étois sûr qu'elle l'approuveroit: J'enrage.

LUCIE, *à part.*

Milord Carlile, vous venez de vous dévoiler. Vous pourriez me convenir; mais à coup sûr vous n'êtes pas du goût de Miss Fanny.

MILORD.

Oserois-je vous prier, Miss...

LUCIE *regardant à ſa montre.*

Je ne ſonge pas qu'il eſt tard, & qu'il faut me préparer pour la fête. Adieu, Milord, je vole à ma toilette. Je vais y méditer ſérieuſement ſur les inſtructions que vous venez de me donner & tâcher de me rendre digne de vous. *(à part en ſortant.)* Allons prévenir ma couſine ſur tout ceci.

SCENE VII.

MILORD CARLILE *ſeul.*

Voilà donc cette Fanny, qui dès l'enfance réuniſſoit à un caractere plein de candeur, toute la ſenſibilité d'une ame tendre & délicate! Aujourd'hui légére, coquette, ambitieuſe... ah! je ne l'ai pas reconnue: Je ne me ſuis pas reconnu moi-même. Elle eſt embellie, que dis-je? Elle eſt charmante, je viens de la voir, & je n'ai point retrouvé dans mon cœur ce ſentiment délicieux qui m'avoit fait voler auprès d'elle.

ARIETTE.

Amour, viens calmer ma douleur.
J'ai perdu l'eſpoir enchanteur,
De voir partager mon ardeur,
A l'objet dont je prends la chaîne.
En vain je ſouhaitois d'aimer,
Le cœur que je veux enflâmer,
Va former un nœud qui le gêne.
L'hymen qui devoit me charmer
Pour jamais va faire ma peine.

Amour, &c.

SCENE VIII.

MILORD CARLILE, JAMES.

JAMES.

Sir Charles & Sir Arthur font demander à Milord, s'il veut les venir rejoindre dans le parc.

MILORD.

Je ne ſuis point en état de les voir... Ah! James, que je ſuis malheureux!

JAMES.

Vous, Milord! Cela n'eſt pas poſſible. Chéri de Sir Arthur, adoré de Sir Charles, poſſeſſeur d'une fortune immenſe, & ſur le point d'épouſer la belle Fanny...

MILORD.

Non, je ne puis m'y réſoudre; nous ne ſerions heureux ni l'un ni l'autre.

JAMES.

Se pourroit-il que Milord eût appris quelque choſe?..

MILORD.

Je l'ai vue, je lui ai parlé... Nos caracteres, nos humeurs ne ſe rapportent point.

JAMES.

Vous êtes trop difficile, Milord. Cependant Sir Charles compte bien que le mariage ſe fera demain.

MILORD.

Il a ſes raiſons pour agir avec cette précipitation.

JAMES.

JAMES.

Vous même, Milord, indifférent pour toutes les femmes, (& j'en ai vû plus d'une briguer votre conquête,) vous même, paroiſſiez abſolument occupé de Miſſ Fanny. Combien de fois ne m'avez-vous pas entretenu de ſes charmes naiſſans! avec quelle impatience vous attendiez les ordres de Sir Arthur pour terminer vos voyages! Enfin à ſa premiere requiſition vous avez bruſquement quitté la France pour voler ici. Il ſembloit qne vous n'arriveriez pas aſſez tôt.

MILORD.

Je croyois retrouver Fanny telle qu'on me la peignoit, telle que je l'avois vue. Quelle différence, ſix ans l'ont bien changée!

JAMES.

Il eſt vrai que j'ai eu bien de la peine à la reconnoître... Et ſa couſine Miſſ Lucie Monford...

MILORD.

Je ne me rapelle pas de l'avoir jamais vue. Eſt-elle jolie?

JAMES.

C'eſt un friand morceau... Le portrait de Miſſ Fanny; la taille un peu plus mince, voilà tout. Je viens auſſi d'entrevoir une certaine Sara qui feroit bien mon affaire. Je l'ai lorgnée... elle m'a regardé; ſes yeux ſembloient me dire, vous me convenez, je ſerois charmée de lier connoiſſance avec vous.... J'ai voulu l'aborder; mais ſa maîtreſſe eſt ſurvenue aſſez mal à propos... Il ne m'écoute ſeulement pas! vous avez l'air bien agité, Milord; vous ſeroit-il arrivé quelque choſe?

(*Pen-*

(Pendant le couplet, Milord ſe promene à grand pas & doit marquer l'agitation la plus violente.)

MILORD *ſe parlant comme s'il étoit ſeul.*

Enivrée de l'eſpoir de faire admirer ſes charmes, a-t-elle daigné m'honorer d'un mot qui ait pû me laiſſer entrevoir le plaiſir que devoit naturellement lui cauſer mon retour!

JAMES.

Il ne me paroît pas épris de la future; tant pis pour l'un & pour l'antre.

MILORD.

Choqué de ſon indifférence, je feins de vouloir l'imiter, elle n'a pas même la délicateſſe de s'en appercevoir. *(Il continue de ſe promener.)*

JAMES.

Que fais-je ici? Il ne penſe plus à moi; allons retrouver Sara...

MILORD *s'arrête.*

Je lui propoſe une maniere de vivre qui doit bleſſer ſa vanité, & dont elle n'avoit, je crois, aucune idée; elle la trouve admirable; elle l'adopte. Je le vois, elle ne cherche dans l'hymen que le plaiſir de jouir de ſa liberté, ſans même s'embarraſſer de l'uſage que je compte faire de la mienne.

JAMES.

Il faut abſolument que Miſſ Fanny...

MILORD.

Je voulois, j'aurois pû l'aimer, mais c'en eſt fait, je prends mon parti.

JAMES,

JAMES.

Milord.

MILORD.

James, je compte ſur ton zele & ſur ta diſcrétion. Ce ſoir pendant le tumulte de la fête, fais avancer ma chaiſe à l'entrée du petit bois.

JAMES.

Quoi, Milord?..

MILORD.

Je pars pour Londres... tu reſteras ici encore un jour ou deux. Williams me ſuffira. Obſerve bien ce que penſeront, ce que diront Sir Charles & Miſſ Fanny; enſuite tu me rapporteras la réponſe à une lettre dont je te chargerai pour Sir Arthur.

JAMES.

Milord, excuſez ma franchiſe; mais un état de cette nature entre deux Maiſons liées depuis longtems par la plus tendre eſtime... Sir Charles, ami de feu Milord votre pere, le tort que vous vous ferez, & plus ecnore à Miſſ Howard...

MILORD.

Ne t'inquietes de rien. J'entends quelqu'un. C'eſt Sir Charles, va m'attendre dans mon appartement, & ſur-tout ne laiſſe rien échapper de ce que je t'ai confié.

SCENE IX.

SIR CHARLES, MILORD CARLILE, SIR ARTHUR.

SIR ARTHUR.

Vous nous avez quittés bien bruſquement, Milord. MI-

MILORD.

Pardonnez, Sir Arthur: Je n'ai pû réſiſter à l'envie de ſaluer Miſſ Fanny.

SIR CHARLES.

Quoi ! vous avez déja vû ma fille? Fort bien, Milord, je vous ſais bon gré de votre impatience, & je ne doute pas que Miſſ Fanny n'en ait été très flattée... Parlez, Milord, n'y a-t-elle pas été ſenſible?

MILORD, *d'un ton ironique.*

Oh! beaucoup.

SIR ARTHUR.

Il étoit bien plus naturel d'attendre avec nous que Mis Fanny fût viſible.

MILORD.

Vous parliez d'affaires avec Sir Charles, à quoi ma préſence pouvoit-elle vous être néceſſaire?

SIR ARTHUR.

Ces affaires ſont les vôtres, Milord.

MILORD.

J'en conviens; mais ne m'en ſuis-je pas toûjours rapporté à vous?

SIR CHARLES.

Il a raiſon... Que dites-vous de ma fille? Elle eſt un peu ſérieuſe, trop délicate peut-être, trop exigeante; mais elle a le cœur excellent. Elle vous aimera, Milord, vous la conduirez comme il vous plaira.

MILORD, *du ton d'ironie la plus amére.*

Oh! je n'en doute pas. Miſſ Fanny eſt bien née, ſur-tout fort raiſonnable. (*à part.*) Et Sir Charles

les le plus faux, ou le plus aveugle de tous les hommes.

SIR ARTHUR.

Que dit-elle de vos airs françois, Milord, les approuve-t-elle ?

MILORD.

On ne peut davantage, Sir Arthur; Miſſ Howard a du goût.

SIR CHARLES.

Je vous en réponds. Elle a été élevée par une tante qui en avoit infiniment. Lady Betty Monford, vous l'avez connue, Milord?

MILORD.

Je ne m'en ſouviens pas, Sir Charles.

SIR CHARLES.

Ah! c'eſt vrai, vous étiez trop jeune... C'étoit une amie de votre mere. Elles ſe ſont ſuivies de près. Elle n'a laiſſé qu'une fille que j'ai ici, Miſſ Lucie Monford... Sir Arthur, c'eſt un bon parti, & ſi Milord avoit un frere j'en ferois mon neveu.

MILORD.

Je vous demande la permiſſion de vous quitter, Meſſieurs. J'ai promis à Miſſ Fanny de m'habiller à la françoiſe, je vais profiter du tems qu'elle employe à ſa toilette. Vous m'excuſerez, Sir Charles.

SIR CHARLES.

Vous vous moquez, Milord, point de ces façons là. Chez moi tout le monde eſt libre & vous plus que tout autre. (*Milord Carlile ſort.*)

SCENE

SCENE X.

SIR CHARLES, SIR ARTHUR.

SIR CHARLES.

Savez-vous que je le trouve fort à mon gré? Sage, posé, c'eſt un excellent garçon... Mais reprenons nôtre converſation de tantôt. Vous voyez que j'augmente la dot de ma fille de mille guinées; c'eſt un don que m'a fait un vieux parent & dont il me permettoit de diſpoſer. Je déſirerois, Sir Arthur, que Milord n'eût rien à ſouhaiter; cet argent m'eſt inutile & peut lui ſervir.

SIR ARTHUR.

On ne peut mieux agir, Sir Charles; mais Carlile n'eſt pas intéreſſé, je le connois, mille guinées de plus peuvent ajoûter à ſa reconnoiſſance; & non pas à ſon bonheur.

SIR CHARLES.

Enfin j'eſpere que vous ne changerez rien à ce que nous venons de conclure.

SIR ARTHUR.

Non vraiment; auſſi-tôt le mariage fait je rendrai mes comptes à Milord. Cette adminiſtration m'ennuye, Sir Charles, je ne m'en étois chargé que par égard pour la famille: je m'en ſuis fidélement acquitté, ainſi vous ne devez pas trouver étrange que je veuille me débarraſſer d'un fardeau toûjours peſant pour quiconque veut agir avec droiture.

SIR

SIR CHARLES.

Mais enfin...

SIR ARTHUR.

Mais enfin, je n'irai pas plus loin; je ne veux plus entendre parler d'affaires. Milord eſt généreux; mais il eſt ſage, œconome, il a de l'ordre dans ſa conduite, beaucoup plus même qu'on n'auroit lieu de l'attendre d'un homme de ſon âge & de ſon rang: ſes terres ſont en bon état; j'ai trouvé le ſecret d'améliorer ſon bien, qu'il continue. J'ai travaillé pour lui. N'eſt-il pas juſte que je vive à préſent pour moi?

ARIETTE.

Je veux jouir du reſte de ma vie:
Les beaux jours,
Sont toûjours
Trop courts;
C'eſt une folie
De n'en pas embellir le cours.
Plus de ſoins, plus d'affaire;
La bonne chere,
Charmera mon loiſir.
Je veux qu'à ma table
Un vin délectable
Coule & réveille le plaiſir.

Je veux jouir, &c.

SIR CHARLES.

J'approuve vôtre projet; mais je crains que l'exécution n'en ſoit difficile.

SIR ARTHUR.

Et pourquoi, s'il vous plaît?

SIR CHARLES.

Je crains que votre humeur n'écarte de chez vous tous ceux que vous y voudriez raſſembler. Juſqu'à préſent vous n'avez eu aucune ſocieté ; toûjours oppoſé au ſentiment des autres; bruſque, chagrin ; du peu de monde que vous voyez je ſuis à peu près le ſeul qui ai pû me plier à votre caractere.

SIR ARTHUR.

Ne vous inquietez pas, Sir Charles, un bon cuiſinier attirera chez moi plus de monde que je n'en voudrai ; peut-être, & fera diſparoître tous mes deffauts.

SIR CHARLES.

A la bonne heure... Oh ça, nous voilà d'accord, ainſi rien ne nous empêche de finir demain.

SIR ARTHUR.

Demain, Sir Charles ! il me ſemble que quelques jours de plus...

SIR CHARLES.

C'eſt par contradiction apparemment ? Vous étiez de mon avis il n'y a qu'un inſtant.

SIR ARTHUR.

Oui ; mais depuis j'ai réfléchi...

SIR CHARLES.

Que ce ſeroit déroger à votre caractere, que d'être ſi long-tems du même ſentiment. Pour moi je ne change point; & je n'imagine pas que ce ſoit Milord qui demande ce délai.

SIR ARTHUR.

Non ; c'eſt moi qui penſe qu'il ſeroit plus à propos...

SIR

SIR CHARLES.

Sir Arthur, vous êtes le tuteur de Milord Carlile; vous devez savoir ses intentions; quant à moi, voici les miennes. Mariés demain, ou point du tout, cela est positif. Je vous ai prévenu de ma façon de penser, Milord a paru y consentir.... Je n'aime pas à voir traîner les affaires en longueur.

SIR ARTHUR.

Quel homme! quoi! l'on ne peut pas raisonner avec vous?

SIR CHARLES.

Vous êtes contrariant, Sir Arthur, vous l'êtes; mais voilà mon dernier mot.

SIR ARTHUR.

Je ne m'oppose pas à ce que vous voulez, puisque vous êtes décidé. Est-ce être contrariant que de vouloir vous représenter?..

SIR CHARLES.

Vous aimez les contradictions, vous dis-je. Eh, tenez, tout-à-l'heure encore, ne trouviez-vous pas mauvais que je donnasse une fête pour célébrer la naissance de notre aimable & jeune Princesse.

SIR ARTHUR.

Comme vous tournez les choses! Je suis, je crois, aussi bon citoyen que vous; mais je trouve à redire que vous fassiez perdre la journée entiere à des gens....

SIR CHARLES.

Mais si je la paye cette journée?

SIR ARTHUR.

Comment! les payer pour qu'ils ſe divertiſſent!

SIR CHARLES.

Comme c'eſt pour mon plaiſir que je les divertis, je n'entends pas qu'ils y perdent rien.

SIR ARTHUR.

J'eſpere qu'au premier jour tous ces gens là ſe moqueront de vous.

SIR CHARLES.

Pourquoi?

SIR ARTHUR.

Parceque vous vous compromettez avec eux & qu'ils ne ſont pas faits pour connoître le prix d'un bon procédé.

SIR CHARLES.

Ce ſont des hommes; ils ſont faits pour être bien traités; au reſte, jamais aucun d'eux ne m'a manqué.

SIR ARTHUR.

Cela viendra.

SIR CHARLES.

J'attendrai. Pourquoi voulez-vous que j'aille chercher dans l'avenir des désagrémens que je n'ai pas encore éprouvés? Que m'importe après tout? Je fais le bien, pour le bien même. Si j'avois du chagrin, c'eſt un ſentiment ſi douloureux, que je ne voudrois pas le communiquer à mes amis; mais je me ſuis fait une maxime invariable de leur faire partager ma joie. Sans cela je n'en jouirois pas.

SIR ARTHUR.

Vos amis? des payſans, des ouvriers?

SIR CHARLES.

Je n'entendois parler ni de mes ouvriers, ni de mes payſans; mais quand cela ſeroit, je n'aurois peut-être pas tort. Interrogez-les tous; je gage qu'il n'y en a pas un qui, ſi j'en avois beſoin, ne donnât pour moi le peu qu'il poſſéde.

SIR ARTHUR.

Vous leur faites bien de l'honneur; mais c'eſt encore une ſuite de cette ſingularité que je vous reproche ſans ceſſe.

SIR CHARLES.

Je m'en ſuis toûjours bien trouvé, de cette ſingularité là, Sir Arthur.

ARIETTE.

Pour enchaîner près de moi le bonheur,
Je le répands ſur ce qui m'environne.
Je jouis du bien que je donne,
Et toûjours le ſuccès couronne
Le plaiſir que cherche mon cœur.
Je ſoulage les malheureux,
Qui gêmiſſent dans l'indigence.
Le ſuperflu de mon aiſance
Se partage ſans ceſſe entr'eux,
Et j'en ſuis payé par les vœux,
Que m'offre la reconnoiſſance.

Pour enchaîner, &c.

SIR ARTHUR.

Ruinez-vous pour eux, je le trouverai très bon, & chacun fait comme il l'entend, Sir Charles.

SIR CHARLES.

Déridez-vous un peu. Ne vous refuſez pas au plaiſir que je m'empreſſe de vous procurer. Songez com-

combien nous chériſſons la Princeſſe qui eſt l'objet de cette fête. Souvenez-vous avec quel tranſport Son Auguſte Epoux fut reçu dans la capitale. Le ciel daigne les conſerver. C'eſt le ſang de nos Rois, Sir Arthur, & je ne ſignalerois pas mon amour pour lui ! Morbleu, j'aurois, je crois, perdu ma fortune aujourd'hui, que je n'en partagerois pas moins l'allégreſſe publique.

SCENE XI.

SIR ARTHUR, SIR CHARLES, JONES.

JONES, *à Sir Charles.*

Miſſ Fanny demande, ſi avec la permiſſion de Sir Arthur, vous voudriez bien lui accorder un moment d'entretien ?

SIR CHARLES.

Dites-lui que je l'attends. *(Jones ſort.)*

SIR ARTHUR.

Elle veut vous parler tête à tête, ſans doute. Je vous laiſſe.

SIR CHARLES.

Vous ne ſerez pas de trop, Sir Arthur. Ce ſont quelques petits ſcrupules, quelques fantaiſies de jeunes filles ; mais tout cela eſt inutile, je ſuis ferme. La voici ; je lui parlerai d'abord avec douceur, ſi elle en abuſe... vous verrez.

SCENE

SCENE XII.

MISS FANNY, SIR CHARLES, SIR ARTHUR.

SIR CHARLES, *à Fanny qui approche avec timidité.*

Approchez, Fanny, levez les yeux.. qu'as-tu, mon enfant? Tes regards ne tombent sur moi, qu'avec peine. Puis-je ajoûter quelque chose à ton bonheur? Parle, tu sais que ce seroit augmenter le mien.

FANNY, *tombant aux genoux de Sir Charles.*

Mon pere, je tombe à vos pieds... votre fille implore votre tendresse.

SIR CHARLES, *surpris.*

Ma tendresse! oseriez-vous en douter, Fanny?

FANNY.

Non, mon pere; mais vous voulez me forcer d'être à Milord Carlile.

SIR ARTHUR.

Et c'est là ce qui vous chagrine, Miss?

SIR CHARLES.

Vous ne seriez pas encore déterminée à m'obéir?.. Si je le croyois? .. Levez-vous.

(*Il veut la relever: Elle saisit sa main sur laquelle elle appuye sa téte.*)

FANNY.

Vôtre colere m'accable, mon pere, je ne puis la ſupporter.

SIR CHARLES.

Levez-vous, vous dis-je.

(Elle ſe leve.)

SIR ARTHUR.

Ceci mérite attention, Sir Charles; Miſſ Fanny nous apprendra ſans doute les raiſons qu'elle peut avoir pour rompre un mariage avantageux, auquel elle doit être préparée depuis long-tems.

FANNY.

L'incertitude d'être heureuſe, Sir Arthur, on ne commande point à ſon cœur, & Milord devoit m'eſtimer aſſez pour ne pas abuſer de l'empreſſement de mon pere.

ARIETTE.

Lentement
Le penchant veut naître:
Le ſentiment
Ne peut éclorre en un moment.
Avant d'aimer,
Il faut connoître,
L'objet qui doit ſeul nous charmer.
Un tendre amant,
Met ſa gloire,
A prouver qu'il eſt conſtant.
Il attend
Que l'amour fixe l'inſtant,
Qui doit aſſûrer ſa victoire.

Lentement, &c.

SIR CHARLES.

Je n'ai pas voulu vous interrompre... gloire, victoire, expreſſions de roman, auxquelles il faut ſubſtituer l'obéiſſance.

SIR ARTHUR.

Si Milord déplaît abſolument à Miſſ Howard...?

SIR CHARLES.

Il ne lui déplaît que parceque c'eſt moi qui le lui ai propoſé.

FANNY.

Que dites-vous, mon pere ? Je ne haïs point Carlile : accoutumée dès l'enfance à le regarder comme l'époux que vous me deſtiniez, je l'aurois peut-être aimé ; mais ſon indifférence, le ton qu'il a pris en arrivant ici...

SIR CHARLES.

Son indifférence!.. le ton qu'il a pris!.. expliquez-vous.

SIR ARTHUR.

Milord auroit-il pû vous dire quelque choſe d'offenſant ?

SIR CHARLES.

Vous êtes minutieuſe, Fanny ; parlez, que vous a-t'-il dit ?

FANNY.

Lui, mon pere ! Je ne l'ai pas encore vû.

SIR CHARLES.

Vous ne l'avez pas encore vû ! quel galimathias !

Il n'y a qu'un moment qu'il vous quittoit, & qu'il paroiſſoit même très content de vous.

FANNY.

Miſſ Lucie qu'il a priſe ou feint de prendre pour moi...

SIR ARTHUR.

Sir Charles, Miſſ Fanny veut rompre; le fait eſt clair. Je vais trouver Milord, & s'il m'en croit, avant qu'il ſoit deux heures, nous ne ſerons plus ici.

SIR CHARLES.

Que voulez-vous dire? quoi! vous croyez que je céderois à cette capricieuſe, Sir Arthur!

SIR ARTHUR.

Milord n'eſt point accoûtumé à eſſuyer des affronts & je vais lui conſeiller...

SIR CHARLES.

Vous vous plaiſez dans le déſordre, Sir Arthur; je vous dis...

SIR ARTHUR.

Je vous dis que Miſſ Fanny ne peut ſe réſoudre à épouſer Milord, & que pour leur bonheur réciproque, il eſt prudent que nous nous retirions.

FANNY.

Vous êtes bien peu généreux, Sir Arthur, au lieu d'adoucir mon pere...

SIR CHARLES, *avec violence.*

Taiſez-vous.. Elle obéira, je vous en réponds, elle obéira.

SIR

SIR ARTHUR.

Vous connoiſſez bien les femmes!

SIR CHARLES.

Miſſ Fanny, Miſſ Fanny.. je ſuffoque de colere.

(Il ſe jette dans un fauteuil.)

FANNY *s'appuye ſur une chaiſe.*

Que je ſuis malheureuſe!

SIR ARTHUR.

ARIETTE.

En vain on veut réſiſter,
A femme qui fait tapage;
C'eſt un torrent qui ravage,
Et qu'on ne peut arrêter.
Je crois qu'en pareille affaire,
Loin de vous mettre en courroux,
Il faut ſouffrir & ſe taire,
Oui, ſe taire & filer doux.

SIR CHARLES *ſe léve.*

Encore une fois, Sir Arthur...

SIR ARTHUR.

Je vous donne le reſte du jour... ſongez-y mûrement, réfléchiſſez ſur les conſéquences d'un mariage mal aſſorti; de mon côté, je vais trouver Milord & lui repréſenter ce qu'il doit faire en pareille occaſion.

SCENE

SCENE XIII.

SIR CHARLES, FANNY.

SIR CHARLES.

Sir Arthur... Il ne m'écoute pas... Son eſprit brouillon, le plaiſir qu'il trouve dans les querelles... Inſolente Miſſ, vous voyez le trouble où me jette votre réſiſtance. Vous abuſez de ma tendreſſe & de ma bonté; mais je ne ménagerai plus rien... Je veux, je vous ordonne...

FANNY *lui mettant la main ſur la bouche.*

Mon père, ſuſpendez l'arrêt que vous voulez porter! Interrogez Miſſ Monford, & jugez enſuite ſi ma répugnance eſt fondée.

SIR CHARLES.

Et que me dira-t'-elle, Miſſ Monford!

FANNY.

Mon père, daignez la voir. Elle vous l'expliquera...

SIR CHARLES.

Soit... C'eſt la derniere complaiſance que j'aurai pour vous, vous n'en méritez aucune; mais je veux débrouiller cette énigme...

FANNY.

J'oſe eſpérer qu'après cela...

SIR CHARLES.

Non, ne vous flattez pas de me fléchir. Rien ne peut me faire manquer à mes engagemens. Voici

Milord

Milord qui vous cherche apparemment. Sir Arthur n'a pas eu le tems de lui parler, ſongez à prévenir ce qu'il pourroit dire... De mon côté je vais trouver Sir Arthur & l'engager à ſe taire. Surtout que Carlile ne s'apperçoive pas de vôtre extravagante averſion... Vous me connoiſſez, Fanny, craignez de me pouſſer à bout.

SCENE XIV.

SIR CHARLES, FANNY, MILORD CARLILE *habillé à la françoiſe.*

(l'habit doit être riche & galant.)

SIR CHARLES *allant au-devant de Milord.*

Recevez mon compliment, je vous prie, Milord, voilà bien l'habit le plus galant...

MILORD.

Je ne m'en ſuis paré que pour obéir à Miſſ Fanny.

(En abordant Sir Charles, Milord ſalue Fanny, & la regarde avec intérêt. Fanny de ſon côté jette furtivement les yeux ſur lui.)

SIR CHARLES *à Fanny.*

Vous l'entendez... Je vais trouver vôtre couſine... Je vous laiſſe avec elle, Milord, j'agis ſans façon, nous en ſommes convenus.

SCENE

SCENE XV.

FANNY, MILORD CARLILE.

(Ils ſont tous deux une Scene muette : Milord fait un pas pour approcher de Fanny. Il s'arrête & la regarde.

MILORD, *à part.*

C'eſt aparemment, Miſſ Lucie; ſa figure eſt intéreſſante... Elle a les plus beaux yeux du monde! Que Miſſ Fanny ne les a-t'-elle auſſi touchans!

FANNY, *à part.*

Son air eſt noble; ſon maintien honnête & raiſonnable... Pourquoi la ſolidité de ſon cœur ne répond-elle pas à des déhors auſſi ſéduiſans!

MILORD, *l'abordant avec timidité.*

Vous paroiſſiez déſirer d'être ſeule, Miſſ... Je me retirerai ſi vous l'ordonnez.

FANNY.

Je ne vous retiendrai pas, Milord, je craindrois que la politeſſe ne vous fit ſacrifier ici des momens que vous pouvez peut-être mieux employer.

MILORD.

Je ne regarderai jamais comme perdus ceux qne j'aurai le bonheur de paſſer auprès de Miſſ Lucie Monford.

FANNY, *à part.*

Miſſ Monford! il prend le change encore une fois. L'occaſion eſt favorable, tâchons de le déterminer à différer nôtre hymen.

MI-

MILORD, *à part.*

Ses regards, le ſon de ſa voix, portent dans mes ſens une émotion que je n'ai jamais éprouvée.

FANNY.

Puiſque le hazard me procure le tems de vous entretenir, me permettez-vous, Milord, de vous faire une queſtion ?

MILORD.

Et c'eſt à Miſſ Lucie que j'aurai l'honneur de répondre ?

FANNY.

Daignez m'éclaircir, Milord ; vous avez vû Miſſ Fanny, comment la trouvez-vous ? Ma curioſité vous étonne, peut-être ; mais un intérêt que vous approuverez quelque jour, me fait inſiſter... Milord, que penſez-vous de Miſſ Fanny ?

MILORD, *d'un air indifférent.*

Eh ! mais elle me paroît une très belle perſonne.

FANNY.

Ne lui trouvez-vous que de la beauté ?

MILORD.

Je lui crois de l'eſprit.

FANNY.

Eſt-ce tout ?.. Vous ne dites rien, Milord ? Je la connois, c'eſt par d'autres qualités que Miſſ Fanny déſireroit de mériter vôtre tendreſſe.

MILORD.

Vous auroit-elle fait part de la converſation que nous avons eue enſemble ? en ce cas, je pourrois douter de ce que vous venez de me dire.

FAN-

FANNY.

Milord, les apparences ſont quelque fois trompeuſes. Quant à Miſſ Fanny, c'eſt par les qualités du cœur qu'elle déſireroit de vous fixer, & à cet égard elle penſe, comme je penſerois à ſa place.

ARIETTE.

De la main du tendre amour,
L'hymen veut tenir ſa chaîne :
Du penchant qui nous entraîne
Le bonheur eſt le retour.

De la beauté, l'éclat frivole,
Brille & s'envole
Sur l'aîle du tems ;
Mais la tendreſſe
Qui naît de la délicateſſe,
Conſerve tous ſes agrémens.

De la main, &c.

MILORD, *à part.*

J'ai peine à cacher le trouble qu'elle m'inſpire.

FANNY.

Ne ſeroit-il pas prudent, afin de prévenir le malheur d'une union mal aſſortie, qu'un délai de quelques mois... Vous pourriez l'obtenir de Sir Charles...

MILORD.

Soyez mon juge, aimable Miſſ. Me conviendroit-il de ſolliciter ce délai... Que diroit Sir Charles ? Que penſeroit Miſſ Fanny elle-même ?

FANNY.

Imaginez Milord, que c'eſt en ſon nom que je vous fais cette priere, & qu'elle vous l'auroit déja faite

faite elle-même, ſi vous aviez marqué plus d'empreſſement pour la voir.

MILORD.

Ce reproche annonceroit de la part de Miſſ Fanny un intérêt qui ne s'accorderoit point avec l'inconſéquence & l'étourderie que j'ai cru remarquer en elle.

FANNY.

De l'étourderie! de l'inconſéquence! Je ne reconnois point là Miſſ Howard.

MILORD.

Je ne ſais point diſſimuler... Miſſ Lucie, un ſentiment que je ne puis définir & qui m'a pénétré dès l'inſtant que je vous ai vue, m'inſpire pour vous une confiance ſans réſerve. Je voudrois mériter la vôtre en vous parlant avec toute la franchiſe qui fait la baſe de mon caractere.

FANNY.

Je n'en abuſerai pas, Milord, ma Couſine ne ſaura que ce que vous me permettrez de lui dire. *(à part.)* En vérité je ne ſais où Miſſ Lucie a pris tout le mal qu'elle m'en a dit.

MILORD.

Apprenez donc, Miſſ, que cette Fanny en faveur de laquelle je vous vois ſi prévenu, ou vous trompe par des ſentimens joués, ou n'eſt en effet qu'une coquette.

FANNY.

Vous la jugez bien ſévérément... Mais ſi je l'en crois, cette coquetterie que vous lui reprochez, lui paroît le ſeul moyen de vous plaire.

MILORD.

Elle a pû le penſer; mais cela ne la juſtifie pas. J'ai feint devant elle de traiter de mariage avec

une légéreté qui, loin de la révolter, comme je m'y attendois, a paru la ſatîsfaire : Que dis-je ? elle a promis, ſans héſiter, de ſuivre exactement le plan le plus ridicule... Preuve inconteſtable qu'il eſt abſolument conforme à ſa façon de penſer.

FANNY, *à part.*

Ah ! Je reſpire! Il trompoit Miſſ Lucie. Non, Milord n'eſt point ce que je craignois qu'il fut.

MILORD.

Tout ceci vous étonne, Miſſ, vous avez peine à croire...

FANNY.

Mais ſuppoſons un moment que Miſſ Fanny ait voulu vous éprouver à ſon tour ; que ſon conſentement & vôtre propoſition ne fuſſent tous deux qu'une feinte, & que l'on pût vous en convaincre, ne rendriez-vous pas vôtre eſtime à une perſonne, que ſes engagemens presqu'indiſſolubles vous obligent d'épouſer !

MILORD.

Il n'eſt plus en mon pouvoir d'aimer la fille de Sir Charles; elle a négligé l'inſtant de triompher de mon indifférence...

SCENE XV.

MILORD CARLILE, FANNY, JAMES.

JAMES, *s'approchant myſtérieuſement de Milord.*

Milord...

MI-

MILORD.

Que me veux-tu ?

JAMES.

Vous dire que...

MILORD.

Parle haut.

JAMES.

Vous me l'avez défendu.

FANNY.

Ne vous gênez pas, Milord, je me retire.

MILORD, *l'arrêtant.*

Non, demeurez, je vous en conjure. (*à James,*) Sors.

JAMES.

Mais, Milord, je venois vous dire qu'il eſt impoſſible que vôtre chaiſe ſoit prête pour ce ſoir.

FANNY, *vivement.*

Pour ce ſoir ? que veut-il dire, Milord ?

JAMES.

Oh! rien, Mademoiſelle; une fantaiſie de Milord, une promenade... Enfin, il manque bien des choſes à vôtre voiture, Milord, & je n'ai pas trouvé un ſeul ouvrier qui voulut quitter la fête pour la raccommoder.

MILORD.

Cela eſt inutile, je ne pars plus... Laiſſe-nous.

JAMES.

Vous ne partez plus!.. Ah ! Milord, je vous avois bien dit que vous y penſeriez à deux fois.

MILORD.

Va-t-en.

JAMES.

De bon cœur. Puisque nous ne partons pas, je vais consoler Sara.

SCENE XVI.

FANNY, MILORD CARLILE.

FANNY, *inquiete.*

Répondez, Milord, que veut-il dire?.. Vôtre chaise... Cette promenade...

MILORD.

Je n'ai plus rien à vous cacher; plutôt que d'être à Miss Fanny je partois ce soir pour Londres.

FANNY.

Ah! Milord, qu'alliez-vous faire?

MILORD.

Je vous ai vue, ma résolution est évanouie. Je ne songe plus à m'éloigner. Vos charmes ont fait sur mon cœur l'impression la plus vive & la plus prompte. Je retrouve en vous ces graces ingénues, cette aimable simplicité, qui me prévinrent autrefois en faveur de Miss Fanny.

FANNY.

Milord...

MILORD.

Ne craignez rien, Miss, c'est la seule fois que j'oserai vous parler d'un amour qui vous offense.

Je

Je ne dois pas vous offrir un cœur dont une autre fait ſi peu de cas. Je ſais tout ce que vous pouvez m'alléguer. Je ſens la difficulté de rompre des nœuds dont mes parens m'ont fait un devoir, d'autant plus ſacré, que j'ai marqué moins d'éloignement pour le remplir... Mais ce que je ſens encore mieux, c'eſt que je ne puis ceſſer de vous aimer... Jugez de ma ſituation... Ah! Miſſ Lucie, pourquoi vous ai-je rencontrée, ou pourquoi n'êtes vous pas Miſſ Fanny!

FANNY, *à part.*

J'ai peine à cacher ma joie; tout m'aſſure de ſa ſincérité; mais il n'eſt pas encore tems de me découvrir. (*haut.*) Je vais payer vôtre confiance par la mienne. Vous dites que vous m'aimez & je vous crois, mais, Milord, puisque vous convenez vous même des raiſons qui vous défendent d'écouter une paſſion naiſſante, j'exige de vôtre eſtime pour moi...

MILORD.

De l'amour le plus tendre, Miſſ Lucie.

FANNY.

J'exige que vous en triomphiez, Milord. Allez remplir vos engagemens avec Sir Charles... Epouſez Miſſ Fanny... Sa vertu, la tendreſſe que vous ſerez forcé de lui accorder... Vous ſerez heureux, Milord, vous le ſerez. Si pour rendre vôtre bonheur parfait, il ne faut que vous aſſurer de l'intérêt qu'y prendra Miſſ Lucie, j'oſe vous répondre...

MILORD.

N'achevez pas, Miſſ, épargnez-moi l'aveu de vôtre indifférence. Moi! du bonheur ſans vous!.. Non, Miſſ Lucie, jamais.

ARIETTE.

L'amour qui pour vous m'enflâme,
Régne à jamais ſur mon ame;
Je ſens, du feu qui me dévore,
Chaque moment encore,
Augmenter l'ardeur.
Du ſentiment qui m'engage,
Vous refuſez l'hommage;
Lôin de vous je ſerois volage;
Sans jamais trouver le bonheur.

L'amour, &c.

FANNY, *à part.*

Ah! s'il pouvoit ſavoir!.. Mais non, cachons-lui encore ma ſenſibilité. (*haut.*) Milord, s'il eſt vrai que vous m'aimiez autant que vous le dites & qu'il m'eſt doux de le croire, donnez-m'en la preuve la plus convaincante: Allez trouver Sir Charles...

MILORD.

Mais, quand je pourrois m'y réſoudre, ne vous ſouvient-il plus que Miſſ Fanny vous a chargée de m'informer de ſon averſion pour moi. Vous m'en aſſuriez il n'y a qu'un inſtant, & ce délai qu'elle déſire eſt un effet...

FANNY.

De ſa prévention. Elle étoit mal fondée, je me charge de la diſſiper.

MILORD, *avec dépit.*

Et vous chargez-vous auſſi de réſoudre Miſſ Fanny à recevoir ma main?

FANNY.

A cet égard je ne puis vous répondre de rien. Il ſe pourroit...

MI-

MILORD, *vivement.*

Qu'elle la refuſat ! Si j'en étois certain je ne balancerois pas à vous obéir.

FANNY.

Milord, le tems preſſe... Ma couſine a lieu de ſe plaindte de la froideur avec laquelle vous la traittez ; allez vous en juſtifier... Comblez les vœux de Sir Charles.... Prouvez-moi que j'ai ſur vous aſſez d'empire... Il m'en coûte de vous affliger, Milord ; mais la tranquillité d'une famille reſpectable exige cette démarche, vous la devez à Miſſ Fanny, vous devez lui épargner...

MILORD.

Vous voulez que je la trompe ! Je ſens que je ne l'aimerai jamais.

FANNY, *tendrement.*

Vous ne l'aimerez jamais !.. Je ne crains rien pour l'avenir, Milord, vôtre généroſité me raſſure.

MILORD.

Oh ! bien, jouiſſez de tout l'aſcendant que vous avez ſur moi. Il augmente de moment en moment. Vous en abuſez, peut-être ; mais il m'eſt impoſſible d'y réſiſter. Je vous adore, & je vais chercher Miſſ Howard... Cruelle, apprenez moi, du moins, quel ſera le prix du ſacrifice que vous exigez ?

FANNY.

Mon eſtime & vôtre bonheur. Oui, Milord, j'aime à me perſuader que vous ſerez heureux & que j'y aurai contribué. Que n'étoit-il en mon pouvoir de vous engager plutôt...

MILORD.

Achevez.

DUO

FANNY.

Je ſens trop ma foibleſſe:
Pour vous je m'intéreſſe.
J'en garderai ſans ceſſe
Un tendre ſouvenir.

MILORD.

Ma flamme vous offenſe;
Je vais dans le ſilence,
Gémir de vôtre abſence,
Vous aimer & vous fuir.

FANNY.

Le deſtin vous prépare,
Un avenir plus doux.

MILORD.

Le deſtin nous ſépare,
Puis-je être heureux ſans vous?

ENSEMBLE.

FANNY.
Vous m'aimez & je vais,
Vous quitter pour jamais.

MILORD.
C'en eſt fait & je vais,
Vous quitter pour jamais.

(*Milord fait quelques pas pour ſortir: Il s'arrête & regarde Fanny avec le plus grand attendriſſement.*)

MILORD.

Quels regards! que d'attraits!

(*En ce moment Fanny léve les yeux & détourne la tête du côté où Milord s'eſt arrêté... Leurs regards ſe rencontrent, Milord revient à Miſſ Fanny dont il prend la main avec l'expreſſion de la plus vive douleur.*

MILORD.

Quoi! c'eſt donc pour jamais!

ENSEMBLE.

FANNY.
Ma douleur vous ſuivra.
Loin de vôtre préſence,
Mon cœur dans le ſilence,
Toujours vous chérira.

MILORD.
Mon amour vous ſuivra.
Loin de vôtre préſence,
Mon cœur ſans eſpérance,
Toûjours vous chérira.

(*Ils ſortent triſtement & ne ſe trouvent dans la couliſſe qu'à la fin de la ritournelle.*)

SCENE

SCENE XVII.

SIR ARTHUR, SIR CHARLES, MILORD CARLILE, LUCIE, MISS FANNY.

(Milord Carlile eſt ramené par Sir Charles, & Fanny par Lucie, chacun par le côté où il eſt ſorti.)

SIR CHARLES.

Raſſurez-vous, Milord; je viens vous éclaircir;.. mais vous le ſavez déja, ſans doute, & Miſſ Fanny...

MILORD.

Je lui dois ma main, ſi elle daigne l'accepter, je ſuis prêt à recevoir la ſienne.

LUCIE.

Elle daignera, Milord, c'eſt moi qui vous en répond.

SIR CHARLES.

Je ne crois pas qu'elle ſonge encore à me déſobeir. Repondez, Fanny...

FANNY.

Mon pere...

MILORD.

Son père!... Miſſ Fanny... Quoi! cette charmante perſonne...

LUCIE.

Eſt l'Epouſe qu'on vous deſtine : en êtes-vous fâché, Milord, je ne le crois pas.

SIR CHARLES.

Que trouvez-vous là de ſi ſurprenant, Milord ? Ne ſaviez-vous pas encore ?..

SIR ARTHUR.

Eſt-il poſſible qu'il l'ignore depuis une heure qu'ils ſont enſemble !

MILORD, *à Fanny.*

Vous m'avez annoncé mon bonheur, belle Fanny, vous pouvez ſeule confirmer ce préſage.

SIR CHARLES.

Je n'y comprends rien.

MILORD.

Une double mépriſe cauſe l'étonnement où vous me voyez, Sir Charles ; Miſſ Lucie que j'ai priſe pour Miſſ Fanny...

SIR ARTHUR.

Nous ſavons cela.

MILORD.

Et Miſſ Fanny que je viens d'entretenir ſous le nom de ſa Couſine.

SIR CHARLES.

Bon !

MILORD.

Voilà l'énigme. Toutes deux ont voulu jouir d'une erreur à laquelle j'ai donné lieu moi-même, & qui dureroit peut-être encore ſi vous n'aviez pas nommé Miſſ Fanny.

SIR

SIR CHARLES.

L'avanture eſt très plaiſante.

LUCIE.

J'aurois bien quelques reproches à vous faire, Milord, & le perſonnage que je joue ici...

SIR CHARLES.

Eſt le prix de votre curioſité, Miſſ Lucie.

FANNY.

Il vous trompoit, ma Couſine; Milord auſſi ſenſible que délicat...

LUCIE.

Quoi! vous le juſtifiez? fort bien... Milord, ſerions-nous brouillés?

MILORD.

Jamais, Miſſ Lucie, & ſi j'avois pû diſpoſer de mes ſentimens...

LUCIE.

Prenez garde, Milord, Fanny vous écoute; vous ne pourriez me faire un compliment ſans offenſer ſon amour propre. Je vous pardonne une préférence que ſans elle vous m'auriez peut-être accordée; je ſerai même aſſez judicieuſe pour avouer qu'elle la mérite.

MILORD.

Cet aveu vous en rendroit encore plus digne, ſi...

SIR ARTHUR.

Si nous finiſſions cela ne vaudroit-il pas mieux?.. A demain, Milord. N'y conſentez-vous pas, Miſſ Fanny?

LUCIE.

Elle rougit, c'eſt répondre.

MILORD.

Vous avez lû dans mon cœur, vous ſavez s'il eſt digne de vous.

FANNY *regarde ſon pere, en préſentant ſa main à Milord.*

Mon pere, j'attends que vous me l'ordonniez.

SIR CHARLES *prend la main de Fanny & la met dans celle de Milord.*

Milord, elle eſt à vous.

MILORD.

Je l'accepte avec la plus tendre reconnoiſſance.

(Si l'on veut jouer cette piece ſans Divertiſſement, on peut la finir ici, en ajoûtant à cette Scene les deux dernieres lignes de celle qui ſuit, après leſquelles on placera le Chœur. Tout ce qui peut ſe paſſer ſe trouve guillemeté.)

SCENE XVIII. & DERNIERE.

SARA, *& les Acteurs précédens.*

SARA, *à Sir Charles.*

„Sir Charles, on vous attend... des inſtrumens...
„ de la muſique... L'illumination dans l'avenue,
„ cela fait le plus beau coup d'œil...

MILORD.

„ A propos ; j'ai vû les préparatifs d'une fête...

SIR CHARLES.

„ La naiſſance d'une JEUNE PRINCESSE que
„ nous chériſſons...

MI-

MILORD.

„ Et que tous ceux qui ont le bonheur de la con-
„ noître, doivent chérir, Sir Charles.

SIR CHARLES.

„ C'eſt un jour ſolemnel ici, Milord.. Et puis
„ votre mariage.

LUCIE.

„ C'eſt un jour de bénédiction pour Sir Charles.

SIR CHARLES.

„ Més domeſtiques, mes ouvriers, les payſans du
„ village & des environs, je raſſemble tout cela,
„ je les régale de mon mieux, & je leur donne moi-
„ même le ſignal de la joie.

SIR ARTHUR.

„ Quelle néceſſité d'aller ?..

SIR CHARLES.

„ C'eſt un plaiſir pour moi, Sir Arthur.

MILORD.

„ Que nous partagerons ſi vous le permettez, Sir
„ Charles.

SIR CHARLES.

„ Je n'oſois vous le propoſer, Milord ; mais j'al-
„ lois vous quitter un inſtant. Mon uſage eſt d'an-
„ noncer la fête, de la voir commencer, ſi j'y man-
„ quois aujourd'hui, ces bonnes gens là croiroient
„ peut-être que je les mépriſe ou que je ne les
„ aime plus.

MILORD.

„ Digne, Sir Charles ! De pareilles attentions font
„ honneur à l'humanité.

SIR

SIR CHARLES.

„ Et votre approbation, Milord, fait l'éloge de „ votre cœur.

SIR ARTHUR.

„ Oui, tout cela eſt fort beau.. mais finiſſons.. A „ demain la nôce.

SIR CHARLES.

A demain... mes enfans, mes chers enfans,.. vous allez être heureux...

MILORD, *en l'embraſſant.*

Mon pere... Nous le ſerons tous.

CHOEUR.

De ce beau jour,
Goûtons / Goutez } les charmes,
Jouiſſez / Jouiſſons } ſans allarmes
Des bienfaits de l'amour.

FANNY, *à Milord.*

Qu'il regne ſans ceſſe,
Dans votre cœur.

MILORD.

Que ſa douce yvreſſe
Egale mon ardeur.

CHOEUR.

De ce beau jour,
Goûtez / Goutons } les charmes,
Jouiſſez / Jouiſſons } ſans allarmes,
Des bienfaits de l'amour.

FIN.

LA SOIRÉE DE VILLAGE, DIVERTISSEMENT

EN UN ACTE, EN VERS,

& Mêlé d'Ariettes;

Repreſenté pour la premiere fois à Copenhague le lundy 16 May 1768. Sur le Théâtre de la Cour, par les Comédiens-français ordinaires du Roy.

LES PAROLES SONT DE Mr. D***.

COPENHAGUE,
chez *PIERRE STEINMANN*, Libraire.
1769.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
BLAISE, *Payſan*, . .	Mr. Dinézy.
MACE', *vieille Payſanne*, .	Mad. Dartimont.
COLIN, *Jeune Berger amoureux de Liſon*, . . .	Mr. Delatour.
THE'RESE, *Fille de Blaiſe*,	Mlle. Sainval.
LISON, *Jeune Bergere*, .	Mad. Dinézy.
LUCAS, *amoureux de Roſette*,	Mr. Cazimir.
ROSETTE, *compagne de Théreſe & de Liſon*, . .	Mad. Merçier.

PAYSANS ET PAYSANNES.

BIBLIOTHECA REGIA HAFNIENSIS

A. MONSIEUR
DE LA TOUR.

Comédien françois au ſervice de ſa Majeſté le Roy de Dannemark.

*De ces deux Bagatelles *), l'une eſt oubliée **); l'autre que vos talens auroient fait valoir, fut deſtinée à célébrer une circonſtance interreſſante & n'en eſt pas moins reſtée dans l'obſcurité; quel préſent, Mon cher Ami! Daignerez-vous le recevoir? Aurois-je dû vous l'offrir? Vous pouvez ſeul décider la queſtion. J'eſpère que vous la réſoudrez favorablement, en acceptant ces deux ouvrages, tels qu'ils ſont, avec autant d'indulgence, que j'ay de plaiſir à vous aſſurer de l'eſtime & de l'amitié que je vous ay voués pour la vie.*

D***.

---

*) *La Soiré de Village.*

**) *La Féte de L'Amour divertiſſement Allégorique, à l'occaſion du retour de ſa Majeſté le Roy de Dannemarck.*

LA SOIRÉE DE VILLAGE,

DIVERTISSIMENT EN UN ACTE.

Décoration.

Le Théâtre repréſente une Campagne agréable: des Cabannes de Payſan ſur les aîles, & dans le fond, un côteau couvert d'arbres fruitiers. La maiſon de Macé eſt ſur le devant à droite; à gauche, dans le fond, eſt celle de Blaiſe, dont la porte eſt ouverte. Pluſieurs Payſans travaillent dans la campagne, ſoit à cueillir des fruits, ſoit à les rapporter chez eux. Des Bergers aſſis aux pieds des arbres, gardent leurs trouppeaux, qui ſont diſperſez ſur le Côteau.

Overture.

La muſique de Cette Ouverture doit être douce & voluptueuſe, & peindre la ſérénité d'un beau jour. On doit entendre le chant des oiſeaux, le ſon de la Flutte, de la

la Muſette, ou d'autres jnſtrumens champêtres. Ces ſons s'éloignent & ſe rapprochent par Intervalles. A peu près au milieu de l'ouverture, la toile ſe leve. Théreſe eſt ſur le Théâtre, occupée à cueillir du fruit dont elle remplit un petit Panier. Lorsqu'il eſt plein, elle le porte chez Macé; elle ſort auſſitôt, & entre chez Roſette, dont la maiſon eſt un peu plus haut, vis'à vis celle de Blaiſe. Pluſieurs Payſannes vont S'aſſoir auz pieds des arbres & travaillent au Rouet à l'Eguille ou à d'autres ouvrages; quelques une vont aider aux hommes & rapportent le fruit à meſure qu'il eſt cueilly. Roſette ſort & apporte ſon Rouet, Théreſe la ſuit une chaiſe à la main. Colin qui deſcend du Côteau court au devant de Roſette & La-debaraſſe de ſon Rouet. Elle va parler à ſes Compagnes, enſuitte elle revient ſur le devant du Théâtre, s'aſſeoit & ſe met à l'ouvrage. Colin & Théreſe vont & Viennent de Côté & d'autre. La Scene Commence, entre cinq & ſix heures du Soir, dans une des plus belles Journées de l'Eté.

SCENE PREMIERE.

ROSETTE, COLIN, THE'RESE, *& enſuite* MACE', PAYSANS.

CHOEUR.

Jouiſſons dans cet azile
De la fin d'un ſi beau jour
Le Ciel eſt pur & tranquille,
Le plaiſir eſt de retour.

COLIN.

Les oiſeaux de ce-boccage,
Célébrent dans leu ramage
Et l'Amour & le-bonheur.

ROSETTE.

Zéphire agite le feuillage
Et vient nous-donner la fraîcheur.

CHOEUR.

Jouiſſons dans cet azile
De la fin d'un ſi beau jour. & C.

(*Pendant la-dernière repriſe du Chœur, Macé ſort de chez elle, apporte un Rouet, enſuitte une chaiſe. Théreſe va lui aider.*)

MACE', *en ſe mettant à l'ouvrage.*
Vraîment, voilà bien du-tapage.

ROSETTE.

N'allez vous pas déja nous attriſter?

THE-

THE'RESE.

Air.

Quand l'hyver glace la Nature
Le froid chaſſe le doux Zéphir;
On voit ſécher fleurs & verdure,
Tout jci ne fait que Languir.
Mais au printems, les fleurs renaiſſent,
Le ſoleil vient nous réjouir.
Zéphir ſourit, nos chagrins ceſſent,
On ne ſent plus que le plaiſir.

MACE', *avec humeur.*

Travaillez au lieu de chanter;
Le jeu n'avance pas l'ouvrage.

THERESE.

Voyez ſi l'on peut être un moment en repos!
On à beau l'éviter, on la trouve ſans ceſſe.

COLIN.

Le ſeul plaiſir de la vieilleſſe
Eſt de contrarier, Chaqu'âge à ſes défauts;
Et . . .

MACE'.

Quedis-tu?

ROSETTE.

Moi? Rien.

MACE'.

Non, je parle à Théreſe.

THE'RESE.

à moi? vraîment, je dis que vous grondéz tou jours.

MACE'.

Jávois bien entendu.

THE'RESE.

Tant mieux, jén ſuis fort aiſe.

COLIN.

La mere, parlez-nous pluſtôt de vos amours.

MACE' *ſe radouciſſant.*

De mes amours! Eh! mais, dans le Village,
Lorsque j'étois á mon jeune âge
On parloit de mes agrémens.
J'étois drolette, j'étois ſage. . . .

ROSETTE.

Sans doute vous deviez avoir beaucoup d'amans?

MACE'.

Si j'en avois! je vous crois, mes Enfans.
Sans Compter Mathurin ; Pierre & le beau Philene,
Tous les deux vouloient m'épouſer.
Si je voulois vous amuſer
Je vous en nommerois encore une douzaine.
Cetems eſt Loin: Il à bien prontement paſſé
Cetems où nos Bergers, jusqu' à perte d'haleine
Faiſoient retentir dans la plaine,
Le nom de la belle Macé.
Voici ce qu'ils chantoient; il m'en Souvient a peine.

Air.

Il n'eſt qu'une ſeule bergere
Qui ſoit digne de tout charmer,
Le Ciel fit Macé pour nous plaire,
On ne peut la voir ſans l'aimer.

2.

Rien n'eſt ſi doux que ſon ſourire;
Ses yeux ont l'éclat d'un beau-jour;
Et dans Macé, chacun admire
Les traits de la Mere d'Amour.

THE'RESE *rèpéte Ironiquement les deux derniers vers.*

Et dans Macé chacun admire
Les traits de la Mere d'Amour.

MACE'.

Attends, je vais t'apprendre à rire.

THE'RESE.

Ses yeux ont l'éclat d'un beau-jour.

MACE'.

Voyez, avec quelle arrogance,
On ſe mocque des Vieilles gens!

ROSETTE.

C'eſt une Enfant, la mere, un peu de patience.

THE'RESE.

Comment donc? un Enfant! N'ai-je pas quatorze ans?

COLIN.

Quatorze ans! Macé, le belâge!

MACE'.

Comme elle, autrefois je les eûs
Quatorze ans; mais, dis moi, que ſont-ils devenus?
Je les ay conſumez dans un dur eſclavage:
Des Enfans, le ſoin d'un ménage. . . .
Enfin, vous viendrez-là peut-étre à vôtre tour,
Et vous gémirez quelque jour
De n'avoir pas du tems fait un meilleur uſage.

THE'RESE *à Roſette en bâaillant.*

Je m'en vais appeller Colas;
Il à toûjours quelque chanſon pour rire,
ça nous réveillera.

MACE' *ſe levant pour l'arrêter.*

Non, tu m'écouteras,
C'eſt moi, qui vais chanter.

ROSETTE *à Théreſe.*

Il faut la laiſſer dire,
Sinon de tout le ſoir on ne finira-pas.

MACE'.

ARIETTE.

Le tems paſſe comme un éclair;
C'eſt un ſouffle que la Jeuneſſe,
Après l'Automne vient l'hyver,
l'Hyver venu, la beauté ceſſe.
Fille gentille
Rit & Sautille,
Vous la voyez toûjours en l'air;
Le tems paſſe comme un éclair.
On mépriſe la vieilleſſe,
On croit par là fixer le tems;
Jeunes gens,
Bientôt le charme ceſſe;
Et vous chantez à Cinquante ans,
C'eſt un ſouffle que la jeuneſſe.

Je me ſouviens encor. . . .

ROSETTE.

Repoſez-vous, la mere,
Lucas que j'apperçois va chanter à ſon-tour.

SCENE SECONDE.

LUCAS, MACE', COLIN, ROSETTE, THE'RESE, PAYSANS, & C.

LUCAS.

Oui, ſi tu me permets de chanter mon amour
Je ſuis prêt à te ſatisfaire.

ROSETTE.

Tiens, Lucas, ſi tu veux me plaire,
Ne me parles jamais de ton amour.

LUCAS.

Comment?

ROSETTE.

Si Je-t'en crois, l'Amour eſt un tourment,
Il bannit la gayté, fait naître la triſteſſe,
Et tu veux m'en parler ſans ceſſe?
Voyez le bel amuſement!

ARIETTE.

Dans nos champs, lorsque ta muſette
Forme d'agréables accens,
Je ſuis attentive & muette,
Le plaiſir fixe tous mes ſens.
Mais quand ta voix fléxible & tendre
Chante l'amour & ſa douceur;
l'Ennuy S'empare de mon cœur,
Et je fuis pour ne plus t'entendre.

THE'RESE.

Ne la crois point, Lucas, ſouvent elle s'arrête;

En-

En s'en allant; elle tourne la-tête;
Et S'enfuit lentement, pour te mieux écouter.

ROSETTE.

Thereſe, en vérité, c'eſt être bien peu ſage.
Si Lucas alloit s'arrêter
à cet jndiscret badinage. . . .

THE'RESE.

Voyez le grand malheur!

LUCAS.

Je n'oſe me flatter,
De vous voir quelque jour approuver mon hommage.

MACE'.

Finirez-vous bientôt? quelle honte à votre âge
De vous voir ainſi Coquetter!
Je ne m'étonne plus ſi dans tout le Village...

THE'RESE *à Roſette.*

Pour empêcher ſon radotage
Fais ſigne à Lucas de chanter,
Un-peu plus loin ſous Ce-feuillage,
Colin & moi nous allons l'écouter.

(*Théreſe va chercher Colin, qui eſt au fond du Théâtre: Ils s'aſſoyent au pied d'un arbre & jouent au-pied debœuf. Roſette fait ſigne à Lucas, qui vient ſe placer auprès d'elle & chante.*)

LUCAS.

ROMANCE.

Gentille tourterelle,
Sous vos tendres ormeaux,
Célébrez la plus belle
Qui ſoit dans nos hameaux;

C'eſt

C'eſt Roſe qui m'engage:
Chantez Ses-doux attraits,
Mon cœur lui rend hommage,
Pour ne changer jamais.

2.

Ses yeux à fleur de tête
Semblent lancer des feux;
Un regard vous apprête
Des tourmens rigoureux;
Mais quand ſa belle bouche
Appelle le deſir,
Sa rigueur effarouche
l'Amour & le plaiſir.

3.

Sur ſa lévre vermeille
Repoſe le Zéphir;
C'eſt Vénus qui ſommeille
Quand on la voit dormir.
ô! Bergere cruelle,
Soulage ma languer!
Ou ceſſe d'être belle,
Ou bien, rends moi mon cœur.

ROSETTE.

Crois-moi, ne gardes point une vaine espérance.
Je chéris ma tranquilité. . . .

THE'RESE *jouant avec Colin.*

C'eſt moi; tu n'as pas bien compté.

COLIN.

Recommençons.

LUCAS.

Eh! quoi, mes ſoins, ni ma Conſtance,
Jamais n'obttiendront du retour?

THE'RESE *jouant avec Colin.*

Je prétends compter à mon tour.

COLIN.

COLIN *à Théreſe.*

Tu me-dois un-baiſer.

MACE'.

Voyez cette effrontée!
La voila dans ou coin ſeule avec un garçon.

THE'RESE *prenant la main de Colin.*

Oh! pour cette fois-cy, tu ne diras pas non;
Je-la-tiens.

COLIN *voulant retirer ſa-main.*

Point dutout.

MACE' *voulant frapper Théreſe avec ſa-quenouille.*

Je ſerois bien tentée. . . .
Oh! ſi javois là mon bâton!

ROSETTE.

Qu'eſt-ce donc?

THE'RESE *S'approche.*

C'eſt Colin qui doit une chanſon.
Jel'ay gagnée.

ROSETTE.

Eh! bien?

THERESE.

Il cherche, une défaite,
Et ne veut plus chanter.

COLIN.

écoutez-moi, Roſette,
Et décidez après qui de nous à raiſon.

THE'RESE.

Oh! c'eſt moi, ne vous en-déplaiſe.

RO-

ROSETTE.

Nons allons voir.

COLIN.

Je viens de gagner à Théreſe
Un Baiſer. . . .

MACE'.

Un Baiſer!

COLIN.

Qu'elle à ſû-refuſer.

THERESE.

Aſſurément.

COLIN.

Eh! bien, ne puis-je pas uſer
Du droit de refuſer comme elle?

THERESE.

Non; vôtre dette eſt plus nouvelle. . .
Et puis, vous convient il d'éxiger ce baiſer?

LUCAS.

Pourquoi l'avoir promis?

THERESE.

C'étoit pour m'amuſer.

COLIN.

Moi de même.

ROSETTE.

Je vais ajuſter la-querelle.
Théréſe, quand on joüe il ne faut point ruſer.
Colin va nous chanter une chanſon nouvelle,
Et tu lui donneras une main à baiſer.

THE'RESE.

Oh! paſſe pour la main.

LUCAS.

Vour y perdez, la-belle.

COLIN.

A'RIETTE.

Profittez bien, jeunes fillettes,
De la ſaiſon des amourettes:
Employez bien vôtre printems
On ceſſe bientôt d'etre belles,
L'amour s'envole à tîre d'aîles,
Et d'avoir été trop cruelles,
On ſe déſole à quarante ans,
Fille, qui touche à la vieilleſſe,
Voudroit rappeller la tendreſſe,
Elle veut plaire, il n'eſt plus tems.

(à Théreſe après avoir chanté.)

Je viens de m'acquitter. . . .

THE'RESE

Roſette y penſe t'elle?

(Ici Blaiſe paroît & s'arrête au fond du Théâtre.)

LUCAS.

Que de façons!

THE'RESE *donne ſa main à Colin.*
Colin embraſſe Théreſe.

Colin, je vous défends d'oſer. . . .

(à Roſette après que Colin l'a embraſſée.)

Voyez-vous?

MA'CE'.

Attendez, petite peronnelle.

ROSETTE.

Je te devois cela, pour t'apprendre à jazer.

(Les

(*Les payſans & payſannes occuppez dans la Campagne, ſe diſperſent inſenſiblement & ſont ſuppoſez avoir fini du Côté où on les à vûs. Les uns rentrent chez eux, les autres commencent d'autres ouvrages; mais il en doit reſter fort peu ſur la Scene.*)

SCENE TROISIEME.

LUCAS, MACE', COLIN, THE'RESE, BLAISE, ROSETTE *&c.*

BLAISE *s'approchant.*

Fort bian, Monſieur Colin, vous avez bon Courage,
A ce qu'il me paroît: c'eſt fort bian fait à vous.

THERESE.

Mon pere...

BLAISE.

Qu'eſt ce? Eh bian? ce jeu là t'ſembloit doux?
Tu n'me croyois pas là, je gage.

LUCAS.

Bon ſoir, Blaiſe.

MACE'.

Pour moi, je ſuis dans une rage...

BLAISE.

Bon ſoir, Enfans. Macé, calmez donc vot'courroux.
Ils ont tort, j'en convians; mais morguenne, à leur âge,

N'faiſions nous pas comme eux ? Ils font tout comme nous.
Une autre fois pourtant, Théreſe, ſois plus ſage.
La Couteume de ça, vois-tu, ne vaudroit rian.
ç'que j't en diſons, c'eſt pour ton bian,
Et je n'prétendons pas t'en parler d'avantage.

MACE'.

Oui, paſſez-leur ce badinage,
Et vous verrez après ce qu'il arrivera.

BLAISE.

La mere, l'on y pourvoira.
Laiſſez-les s'amuſer en faiſant leur ouvrage.
Morgué, ça fait plaiſir à voir.
Chantez, riez, enfans, j'n'ons pas l'humeur ſauvage. . . .
Mais, chacun s'tait! s'riez vous devenus muets ce ſoir?
Pour un mot que j'ons dit, le trouble, eſt au ménage.
Eh! r'venez à vous, mes Enfans,
Quoi qu' j'ayons paſſé, not' jeun' tems,
J'aimons encor l'plaiſir; je n'gênons point ma fille;
Mais alle eſt vive, alle eſt gentille,
ça va, ça viant, ſoir & matin,
Et je craignons, Colin . . . . tu m'entends bian, . . . Enfin
Il faut qu' un pere de famille
Se ſouvienne toujours que le Diable eſt bian fin.

THE'RESE.

Je n'aurois pas donné ce baiſer ſi Roſette . . . .

BLAI-

BLAISE.

Ce baiſer, ce baiſer, c'eſt une affaire faite,
N'y à pús de r'mede à ça, n'ſongeons qu' a nous réjouir.

LUCAS.

C'eſt vrai; c'étoit pour rien, faire bien du tapage.

MACE'.

Pour rien! pour rien! Comment, une fille à ſon âge...

COLIN.

Elle eſt inſupportable.

BLAISE.

Hoin! j'voyons dans tes yeux
Qu' t'aime à batifoler, Colin, t'es un bon drille.

COLIN.

A mon âge, Papa, le tems eſt précieux.

BLAISE.

Tu le mets à profit.

COLIN.

Eh! puis-je faire mieux?

BLAISE.

T'as raiſon. Dans le cœur, drès que l'plaiſir pétille,
Faut être prompt à le ſaiſir.
Si l'on ne ſonge pas à le bien retenir,
Il s'échappe comme une Anguille
Au moment qu'on croît le tenir.

COLIN.

Oh! je ſais comme il faut s'y prendre:

à vingt ans, avec un cœur tendre,
On n'a pas beſoin de leçon.

ROMANCE.

La Nature nous jnſpire
Et nous guide pas à pas.
à quinze ans le cœur ſoupire,
Il craint, il cherche, il deſire
Un bien qu'il ne connoît pas.

2.

La plus timide bergere
Sent l'uſage de ſon cœur.
Elle veut aimer & plaire,
à vingt ans l'amour l'éclaire
Et la conduit au bonheur.

3.

En vain l'auſtere ſageſſe
Croit écarter les deſirs.
Sur les pas de la jeuneſſe
L'amour voltige ſans ceſſe
Et raſſemble les plaiſirs.

BLAISE.

A cinquante ans, on peut encor, ne vous déplaiſe.

MACE'.

Théreſe, viens de ce côté.

BLAISE *à Colin.*

Alle nous écoutoit.

MACE'.

Riez. En vérité. . . .
Oh! la belle leçon! tu devrois rougir, Blaiſe.

BLAISE.

Va t'en à la maiſon, Théreſe, va nous qu'rir
Un'bouteille d'bon vin, j'voulons nous raffraî-
chir.

SCENE

SCENE QUATRIEME.

LES ACTEURS PRECEDENS *excepté* THERESE.

BLAISE.

A propos. Savez vous ç'qu'on dit dans le village?

ROSETTE.

Non, qu'eſt ce?

BLAISE.

Gros Thomas veut épouſer Lizon, La mere l'voudroit bian; mais la fille refuſe.

COLIN *à part.*

Liſon! qu'ai-je entendu?

ROSETTE.

Je crois qu'èlle â raiſon.

MACE'.

Elle à tort: qui refuſe, muſe.

BLAISE.

L'y à queuqu' amour ſur jeu; j'avons même ſoupçon....

Mais qu! as-tu donc, Colin?

COLIN *troublé.*

Oh! rien. C'eſt que je penſe...

BLAISE.

A Lizon? C'eſt bian fait.. au ſurplus j'ſaurons tout,

All'va v'nir & J'allons l'y d'mander d'bout en-
bout.
C'qu'eſt d'vrai touchant cette alliance.
J' nous en doutons quaſi; mais J'n'en ſommes
pas çartain.
J'avons crû long tems que Colin
P'rès de Lizon pouſſoit ſa chance.

MACE'.

Vraîment; c'eſt pour ſon nez! il la voudroit en
vain.

COLIN.

Oui, J'aimerois ſans espérance.

ROSETTE.

Pour obtenir Lizon, il faut de la conſtance.

COLIN *à Blaiſe, par refflexion.*

Et Lizon, dites-vous, refuſe gros Thomas?

SCENE CINQUIEME.

THE'RESE & LES ACTEURS PRE'CE'DENS.

THERESE *apportant une cruche & des verres.*

V'la du vin.

BLAISE.

Mets ça là. Varſes, l'ami Lucas.
Méme, j'te parmettons d'commencer par Roſette,
Bian entendu pourtant que tu n'moubliras pas.
Moi, tandis que tu verſeras
J'vais vous dire une chanſonnette.

(*Lucas*

(*Lucas verſe à boire à tous les Payſans & Payſannes, excepté à Macé.*

CHANSON.

Morgué vive le bon vin:
Il fait naître la tendreſſe;
Amis, mettons nous en train
Aimons & bûvons ſans ceſſe,
Morgué vive le bon vin.

(*Tous les Acteurs répétent en chœur, le refrain de chaque couplet.*)

2.

Quand j'm'éveille le matin,
J'courons bian vite à ma pinte;
Alle chaſſe le chagrin
Dont parfois j'ons l'ame atteinte.
Morgué vive le bon vin.

3.

Pierre, à jeun prit Mathurin,
Pour ly demander Claudeine,
Néant; mais le landemain
ça s'fit en bûvant chopeine.
Morgué vive le bon vin.

4.

Queu plaiſir, le verre en main
Dáttaquer une tigreſſe!
Amis, chantez mon refrain;
Aimez & bûvez ſans ceſſe.
Morgué vive le bon vin.

CHOEUR.

Morgué vive le bon vin.

BLAISE *à Macé.*

Bûvez un petit coup, la mere, ça vous f'ra du bian.

LUCAS.

Oui, ça vous rajeunira.

MACE'.

ça vous rajeunira! Blaiſe, fais les donc taire:
Parceque je ſuis vieille, on ne m'écoute guere;
Mais je donne un ſoufflet, au premier qui rira.
(*elle boit.*)
Il eſt bon.

LUCAS *à Blaiſe.*

Redoublez.

THE'RESE *à Roſette.*

Elle l'avalera.

BLAISE.

Bûvez encor ce petit verre,
N'y à presque rian.

MACE' *prenant le verre.*

Allons, à ta ſanté, Compere.

ROSETTE.

Nous verrons ce qu'il en ſera.

BLAISE *à Théreſe.*

Théreſe, va r'porter tout ça.

THE'RESE.

J'y vais.
(*Elle ſort avec la cruche & les verres.*)

BLAISE.

Qu'fais-tu donc là? tás l'air d'un Nicodême,
Colin, d'pis un moment tu n'es plus d'bonne hymeur.
Eſt ce l'amour qui t'tiant au Cœur?
Faut chaſſer ça, vois tu; j'avons été tout d'même;
Mais j'avons pris l'deſſus, j'n'aimons pas la langueur.

Prends

Prends le tems comme il viant, c'eſt là l'meilleur
Syſtême.

COLIN *avec joye, appercevant Liſon.*

Ah! je crois que voila Liſon.

BLAISE.

Comme il voit ça de loin! j'avois morgué, raiſon.
J'ons deviné tout le miſtere.

(*Ici Macé commence à ſéndormir; mais d'un ſommeil interrompu. De tems en tems elle eſt réveillée, ou par quelqu'un qui parle haut, ou par une mouche qui ſe poſe ſur ſon viſage, ce qu'elle doit exprimer en la chaſſant avec ſa main: dans un autre moment elle ſe leve pour eſſayer de vaincre le ſommeil; elle ſe raſſeoit, prend ſa quenouille, & ſe rendort auſſi tôt.*)

SCENE SIXIEME.

MACE' *endormie*, LUCAS, BLAISE, LISON, ROSETTE, COLIN, *& enſuitte* THE'RESE.

ROSETTE *à Liſon.*

Tu viens bien tard ce ſoir.

LISON.

Je ſors de la maiſon.
Colinette eſt avec ma mere,
Sans cela, d'aujourd'huy je n'aurais pû venir.

BLAISE.

Alle vouloit donc vous r'tenir?

LISON.

Nenny; mais je craignois de la mettre en colere.
(*Elle ſaluë Colin très froidement & Lucas avec beaucoup de gayté.*)
Ah! te voila, Lucas? Bon ſoir, Monſieur Colin.

COLIN *à part.*

Quel accuëil! . . . Mais je le mérite.

LISON.

Théreſe n'eſt point là?

COLIN *à part.*

Ma préſence l'irrite. . . .
Je n'oſe lui parler.

BLAISE.

Colin à du chagrin;
J'voyons ça.

LISON.

Je le plains. (*à part.*) Il rougit, le volage,

ROSETTE.

Eh bien? à quand ton mariage?

LISON.

Mon mariage?

ROSETTE.

Eh! oui.

LISON.

Tu te moques, je crois.

BLAISE.

Non parguoi, c'eſt l'bruit du village.

ROSETTE.

Et Thomas, eſt celui dont ta mere à fait choix.

(*Ici*

(*Ici Théreſe rentre ſur la Scene.*)

LISON.

Encore un coup, vous voulez rire.
Nous ne l'avons pas vû de puis plus de deux mois.
Ce bruit eſt faux.

COLIN *à part.*

Ah! Je reſpire!
J'ay peine à cacher mon transport.
(*Blaiſe ſe promene.*)

*) THE'RESE *approchant avec vivacité.*

Chut: le vin fait effet, la mere Macé dort.
Bon ſoir, Liſon.

LISON.

Bon ſoir. D'où vient cette allegreſſe?

THE'RESE.

Paix donc, ne parlez pas ſi fort.
Pour lui faire une bonne piece
Je voudrois m'approcher doucement..... M'y voilà.
Je vais la réveiller avec ce chardon là.

ROSETTE.

Tu n'auras pas aſſez d'adreſſe **).

THE-

---

*) Théreſe en entrant Sur la Scene, apperçoit Macé, qui dort: elle Fait à Roſette un ſigne d'jntelligence, court à l'un des Cotez du Théâtre, cueille une branche de Chardon & revient à pas de Loup. Blaiſe l'obſerve ſans qu'elle s'en apperçoive.

**) Dans l'inſtant que Théreſe s'approche pour piquer la vieille, Blaiſe ſe trouve près d'elle, Théreſe le voit & ſe retire prontement. Ne croyant pas avoir été

THE'RESE.

AIR.

Je n'irai plus Sous la Coudrette.
Hier en cherchant la Noiſette
Je vis un Loup ſuivre mes pas.
Pour l'éviter je pris la fuite;
Mais je n'allois pas aſſez vite,
C'etoit fait de moi ſans Colas.

BLAISE.

T'as beau chanter, j't'ons vû. Tu veux en vain t'cacher.
Je n'prétendons pas ça, Théres', veux tu m' fâcher?
Je t'avons dit cent fois d'reſpecter la vieilleſſe.
(*Théreſe va au fond du Théâtre,*)

LUCAS *à Liſon.*

Pour Thomas, votre cœur n'a donc point de tendreſſe,
Et ce bruit eſt ſans fondement?

COLIN *avec Timidité.*

Liſon peut eſpérer un parti plus ſortable.

LISON *ſans le regarder.*

Ah! je n'en cherche point.

BLAISE.

Mais v'la qu'eſt admirable!
Colin viant de r'trouver la parole.

LISON.

Comment?

BLAI-

été apperçue, elle fait ſemblant de Cueillir des Fleurs, ou toupille autour des arbres en chantant. Blaiſe la regarde d'un air mécontent.

BLAISE.

Dud'puis que j'l'ons ſurpris qu'il embraſſoit Théreſe,
Il n'a presque rian dit, il eſt tout ſoucieux.

LISON *à part.*

Théreſe! l'inconſtant!

COLIN *à part.*

La peſte ſoit de Blaiſe.

ROSETTE *à Liſon.*

Lucas eſt, comme lui, devenu ſerieux.
Il me parloit d'amour, tu ſais ce que j'en penſe.
J'ay voulu rire de ſes feux,
Et depuis ce moment il garde le ſilence.

BLAISE.

Auſſi je t'l'avons dit, Lucas,
Si tu veux t'faire aimer, ç'n'eſt pas lá la magniere.
Veux-tu qu'on penſe à toi, quand tu n't'explique pas?
Un' fille fait toujours la ſévere,
C'eſt l'vſage: Eh! bian ſoit, ç'n'eſt pas là l'embarras,
ça n'doit pas te r'buter, faut plus d' un jour pour plaire.

LUCAS.

Comment donc, plus d'un jour! voila ſix mois vraîment,
Que je ſoupire pour Roſette,
Sans qu'elle ait d'un ſeul mot adouci mon tourment,

BLAISE.

Six mois! Eh! mais, c'eſt long! ça n'eſt pas bian, Fillette.

Si

Si Lucas s'plaint, il n'à pas tort.
J'voulions le condamner d'abord;
Mais c'eſt par trop d'rigueur, faut être plus humaine.
Lucas eſt bon garçon, ſon pere à des écus;
ça doit vous engager à fair' finir ſa peine.

LUCAS.

Je ne le vois que trop, mes ſoins ſont ſuperflus.

BLAISE.

Eh! bian, Nigaud, n'ſoupir' donc plus.
Prends un' fois ton parti, briſe un' ſi dure chaîne.

ARIETTE.

Crois moi, Lucas, ſans t'affliger
Jl faut ceſſer d'etre Fidele.
Pour ſe vanger d'une cruelle
Le vray moyen c'eſt de changer.
L'papillon, à la Roſe
Nouvelle écloſe
D'rès l'matin porte Son ardeur.
En ſon c'hmin S'il trouve une épine
Alle pique, jl Se mutine,
Jl S'obſtine,
Et parfois il eſt vainqueur.
Mais S'il n'éprouve que rigueur
Auſſitôt jl S'envole
Et près d'une autre fleur
L'changement le Conſole.
Crois moi, Lucas, & C.

LUCAS.

Ah! Blaiſe, il eſt trop tard pour reprendre mon cœur.

ROSETTE.

Mais qui me répondrà que tu ſeras fidele?

LU-

LUCAS.

Quoi! vous pouvez encor douter de mon ardeur?

BLAISE.

N', fais-tu pas qu'la doutance eſt l'jargon de chaqu' belle?

LUCAS.

ARIETTE.

Ma Roſette, Sois moins Sévere
Pour L'amant qui t'offre ſa foi:
Le Dieu qui te forma pour plaire,
M'enchaîne à jamais Sous ta loi.
En-vain ta bouche me répete
Que je ne puis fixer ton cœur;
L'jnſtant où je vois ma Roſette,
Eſt toujours L'jnſtant du bonheur.

ROSETTE.

Je te crois; mais, Lucas, une amante nouvelle
Saura bientôt te faire oublier ma rigueur.

LUCAS.

Pouvez-vous le penſer, cruelle?
Quoi! lorsque je vous jure une ardeur éternelle...

LISON *à Roſette,*

Ne crois pas ſes ſermens, tout amant eſt trompeur.

COLIN.

Loin de parler en ſa faveur,
Liſon contre lui ſe déclare!
La Conſtance en amour eſt elle donc ſi rare?

ARIETTE.

C'eſt par vos yeux qu'amour lance ſes traits;
C'eſt de vous qu'il tient ſa puiſſance;
Pouvez-vous avec tant d'attraits,
D'un amant craindre l'inconſtance?

LISON *à part.*

Le perfide!

COLIN *à Liſon.*

Sur quoi ſupçonnez-vous Lucas?

BLAISE *a Colin.*

Allons farme.

LISON.

Sur quoi! ne m'interrogez pas.
D'un mot je pourrois vous confondre,
Il eſt tant de bergers ingrats!
Vous le ſavez, Colin.

COLIN *a part.*

Je n'ay rien à répondre.

BLAISE *regardant Colin qui ſe trouble.*

M'eſt avis qu'tu rougis! ſerois-tu dans le cas?

LISON.

AIR.

(Majeur.)
Près d'une tendre fleur,
Le trop léger Zéphire,
Du penchant qui l'jnspire
Suit l'attrait enchanteur.
à peine eſt-il heureux,
Que ſon cœur ſe dégage,
Et bientôt le volage,
Forme de nouveaux nœuds.

(Mineur.)
Ainſi, quand un amant
Veut ſéduire une belle,
D'une ardeur éternelle
Il lui fait le ſerment.
Mais au premier inſtant,
Il prouve à la bergère,
Qu'un berger ſûr de plaire
Eſt bientôt inconſtant.

BLAISE.

Morgué, je n'vous écoutons pas,
Liſon, c'eſt mal à vous d'entretenir la qu'relle.

ROSETTE.

S'il étoit un berger fidèle,
Peut être j'aurois pû te préférer, Lucas.

Oui

Oui, j'en aurois fait la folie;
Mais auſitôt que je m'oublie,
Quand je ſonge à former des nœuds remplis d'appas,
Je ne ſais quoi me dit tout bas
Que c'eſt vouloir troubler le repos de mavie.

BLAISE.

Vot'je n'ſais quoi ne ſait ç'qui dit.
Que diantre allez-vous là vous'mettre dans l'eſprit?

COLIN *à Roſette.*

Avez-vous ſujet de vous plaindre
Depuis que ſous vos loix. . . .

LISON.

Roſette à tout à craindre
Si d'un amant elle écoute les vœux.
Hélas! jusqu' à ce jour ſon ſort eſt trop heureux,
Colin, pour quoi voulez-vous la contraindre
A former de ſi triſtes nœuds?

ROSETTE

Va, je ſaurai bien me défendre.
Ils ont beau faire tous les deux,
Mon cœur n'eſt pas ſi facile à ſurprendre.

LISON.

Prends y garde, un amant eſt toûjours dangereux.

ARIETTE.

L'Amour ſoûrit pour nous ſéduire;
Mais dès qu'il à lancé ſes traits,
Plus léger que le Zéphire
Il s'envole pour jamais.

(*Ici Théreſe revient à la Scene.*)

MACE' *ſe réveillant en ſurſaut.*

Comment, comment on chante ici?

LISON.

C'eſt vous, la mere.

MACE'.

Paix, je vais chanter auſſi.

LISON *aux autres.*

Elle rêve.

MACE' *encor à moitié endormie.*

Paix donc; taiſez vous pour m'entendre.

AIR.

1.

La Bergere Colette
Un jour au bord de l'eau;
Diſoit la chanſonnette
En gardant ſon trouppeau;
Mais Colas qui la guette
Vint méchamment,
Lui voler ſa houlette
Tout doucement.

2.

La pauvrette s'écrie,
Et court après Colas;
Au bord de la prairie
Elle fait un faux pas.
Le beau berger Delphire
Vite accourut;
Or, je ne puis vous dire
Ce qu'il en fut.

LISON.

Elle eſt de bonne humeur?

THE'RESE.

C'eſt qu'elle eſt endormie.

LUCAS.

Quand elle ne dort pas c'eſt un autre refrain.

MACE' *reveillée tout à fait.*

Ah! ah! c'eſt toi, Liſon.

LISON.

Vous voila bien en train.

BLAISE.

Lucas vous l'diſoit bien, ç'vin vous à rajeunie.

MA-

MACE'.

De quoi te mêles tu?.. Je ſuis toute aſſoupie.

(*Elle veut ſe lever & retombe ſur ſa chaiſe.*)

THERESE.

Allez vous repoſer jusqu' à demain matin.

MACE'.

Pour te laiſſer courir? je n'en ai point envie.
Allons, viens me donner la main.

(*Macé ſe leve, prend le bras de Théreſe & rentre chez elle. Théreſe la ſuit d'un Air de mauvaiſe humeur.*)

SCENE SEPTIEME.

BLAISE, LISON, LUCAS, ROSETTE, COLIN.

BLAISE.

Il eſt tems de quitter l'ouvrage,
Rapprochez-vous, enfans, qu'cha cun d'vous à ſon tour,
Pour achever gayment le jour
Cont'queuqu' hiſtoire d'Son jeune âge.

LISON.

C'eſt vous qui devez commencer.

(*Chacun ſe rapproche de Blaiſe.*)

BLAISE.

Volontiers: Auprès d'nous, Colin, vians donc t'placer.

T'es tout comme un hybou: Là, fais-nous bon
visage.
Ecoute moi, ça vaut mieux que d'penſer.

COLIN.

Parlez, je vous écoute on ne peut davantage.

BLAISE.

Vous connoiſſez tretous Suzon
Alle étoit autre fois d'humeur accommodante:
Son pere, l'bon homme Simon
La veilloit d'près, & quand il diſoit non
Falloit qu' all' fut obéïſſante.
Alle aimoit Colinet, comment fair'pour ſe voir?
La choſe étoit embarraſſante,
ç'pendant Suzon ſut y pourvoir.
Alle donne à Colinet un rendez-vous un ſoir.
Colinet frappe.... L'valet étoit d'la confidence,
Il ouvre ſans dir'mot: V'la Colinet qu' avance
Tout doucement.... L'amour ne ſait pas tout
prévoir.
Au lieu de chez Suzon, l'galant entre cheuz
l'pere.
Simon s'réveille au bruit..... Eſt ce vous, lui
dit on?
Oui, c'eſt moi s'répond il..... à la voix de Simon
Qui fut ſot? ce fut le garçon.
Il décampe auſſitôt... Hé, Suzon, d'la lumiere,
S'fait Simon en ſautant du lit.
J'croyons qu'il y à là queuqu' eſprit.
Un eſprit! s'fait Suzon, ah! j'nous ſauvons, mon pere.
Alle diſoit vrai, morgué, ſtapendant que Simon
Réveilloit tous ſes gens, Colinet & Suzon
Profittant de cette bagarre,
Aidez par le valet, s'en alloient ſans dir'garre,

Et

Et drès le landemain Simon fut trop heureux
De les marier tous les deux.

LUCAS.

Le tour eſt bon.

BLAISE.

Motus: j'apparcevons Théreſe,
Et je ne ſerions pas bian aiſe
Qu' all' m'eût entendu conter ça.
Théreſe eſt la malice même:
All' pourroit profiter d'un pareil ſtartageme
Pour m'attrapper queuqu' jour.

---

*) *SCENE HUITIEME.*

THE'RESE, MACE' & LES ACTEURS PRE'CE'DENS.

BLAISE.

Macé, mettez-vous là;
J'vous attendions.

MACE'.

Je vais m'aſſeoir près de ce Hêtre.

BLAISE.

J'ons conté nôtre part, c'eſt à vous, jeunes gens.

LISON.

Je me rappellerai peut être
Une Hiſtoire de mon printems.
Si je m'en ſouviens bien, elle eſt intereſſante.

*) J'ay pris l'idée de cette Scene dans le quatrieme chant des Georgiques Françaiſes, & j'ay marqué avec des Guillemets les vers que j'ay crû devoir conſerver.

BLAISE.

De ſon printems! morguenne alle n'a pas vingt ans!

(à Liſon.)

Allons, dites toujours, ça fait paſſer le tems.

(*Tous les Acteurs ſe raſſemblent, forment un demi cercle & doivent ſe trouver dans l'ordre ſuivant, en commençant par le côté du Roy. Macé un peu plus haut aſſiſe au pied d'un arbre & travaillant à l'éguille. Théreſe, Blaiſe, Liſon au milieu: Lucas, Roſette, Colin ſur le bord du Théâtre: Il eſt dans l'attitude d'un homme inquiet & regarde furtivement Liſon.*)

LUCAS.

Nous t'écoutons, Liſon,

COLIN *à part.*

Ah! Dieux, qu'elle eſt touchante!

(*Colin regarde Liſon: Leurs regards ſe rencontrent: Ils baiſſent les yeux: Liſon eſt emuë; Colin eſt interdit.*)

LISON.

Je parlerai naïvement.
Vne jeune & ſimple bergére,
Ignoroit le danger que l'on court en aimant.
L'amour à ſes genoux conduiſit un amant
Qui ſembloit réunir tout ce qu'il faut pour plaire.

MACE' *travaillant.*

Oh! ſans doute, il étoit charmant.
Cela peut il être autrement?

BLAISE *à Macé.*

Morgué, n' la troublez pas, la mere.

THE-

THE'RESE *vivement.*

Eh! bien, le berger?

COLIN *à part.*

Quel moment!

LISON.

Je vous aime, dit-il, ſeule vous m'êtes chere;
Recevez ici le ſerment
Que je fais d'aimer conſtamment.

MACE'.

Ce ſerment là ne coûte guére.
On le rompt ſi facilement!

LISON.

La bergere eſſaya de paroître ſévere;
Mais ſa rigueur ne dura qu'un moment.
Elle crut tout: hélas! comment
Douter qu'un berger ſoit ſincere,
Quand il parle ſi tendrement!

MACE' *toujours travaillant.*

Il faut douter de tout dans le ſiecle ou nous ſommes.
Si l'on vouloit croire les hommes,
On ne finiroit pas vraîment.

ROSETTE.

La mère, un peu de patience.

BLAISE *à Macé.*

I'arguoi, j'vous d'mandons du ſilence.
J'voulons écouter tranquill'ment.
C'berger là pourroit bian être d'not' connoiſſance.

LUCAS.

Pourſuis, Liſon.

(*L'embarras de Colin augmente à meſure que Liſon parle.*)

LISON.

Sans crainte & ſans expérience,
L'innocente reçut les vœux de ſon vainqueur,
Et par une double jmprudence,
Elle donna ſon chien, ſa houlette & ſon cœur.
Elle crût par cette aſſurance,
Enchaîner ſon amant & fixer le bonheur.

COLIN *à part.*

Jamais Liſon ne fut ſi belle.
Ah! mes remords & mon ardeur
Vont la venger d'un infidele.

BLAISE.

Achevez donc.

LISON.

Le tems éclaira ſon erreur.
Chaque jour augmentoit l'amour de la bergere,
Un moment lui ravit le cœur de ſon berger.
L'ingrat eſt devenu léger,
Sans la voir devenir légere.
Hélas! elle n'a pû changer.

ROMANCE.

Vn jour au lever de l'Aurore,
Elle ſuit ſon perfide amant;
Aux pieds de l'objet qu'il adore,
Il vole avec empreſſement.

Dieux! quel moment pour la bergere!
Elle veut fuir.... Elle revient....
Elle approche, & voit à Glycére
Donner ſa Houlette & ſon chien.

" Peut elle oublier cette injure?
"Non. Jamais le tems ne pourra

Guéris

" Guérir ſa cruelle bleſſûre;
" Je la connois, elle en mourra.

(*Liſon ſe détourne pour cacher ſes larmes.*)

COLIN *tombant aux genoux de Liſon.*

" Quoi! j'ay pû trahir ta tendreſſe!
" Liſon, j'ay pû briſer nos nœuds!
Vois Colin à tes pieds geínir de ſa foibleſſe.
Joſe te rendre ici mes ſermens & mes vœux,
Je réclame ton cœur: je jure pas tes charmes,
De vivre à jamais ſous ta loi.
L'amour, le tendre amour te répond de ma foi.
Laiſſe lui calmer tes allarmes.
Sa main doit eſſuyer les larmes,
Que tu répands encor pour moi.

(*Liſon tend la main à Colin pour le relever, tout le monde ſe leve.*)

BLAISE.

J'en pleurons de plaiſir.

MACE'.

Ils m'ont présqu'attendrie.

LUCAS.

Que Colin eſt heureux!

ROSETTE.

Je ne m'étonne pas
Si vous preniez tantôt le parti de Lucas.

THE'RESE.

Le frippon!

COLIN.

Décidez du bonheur de ma vie.
Vous ne répondez rien, Liſon, je ſuis haï.
Votre courroux eſt légitime

"Oüi, je dois être la victime
"De mon amour que j'ay trahi.

BLAISE.

"Ingrat, tu ſais que je t'adore.
"Jamais, jamais tu ne fus condamné:
"Ma bouche t'accuſoit encore
"Que mon trop foible Cœur t'avoit tout pardonné.

COLIN.

AIR.

Oüi, mon cœur eſt à toi pour Jamais:
Jamais Colin ne ſera volage;
Liſon, formons des nœuds pleins d'attraits
Pour Jamais je m'engage.
En ce moment, non tendre retour,
T'offre l'aurore d'un plus beau jour.
Calme tes peines,
Reprends tes chaînes,
Des mains de l'amour.

COLIN & LISON *Enſemble.*

Oui, mon cœur eſt à toi pour Jamais;
Jamais [Colin] [Liſon] ne ſera volage.
[Liſon,] [Colin,] Formons des nœuds pleins d'attraits,
Pour Jamais je m'engage.

BLAISE.

Morgué, j'approuvons la bargere;
ça m'a bouté la joye au cœur.

MACE'.

Comme toi, leur amour me met de bonne humeur.

BLAISE.

Liſon, j'allons de ç'pas en parler à vot'mere.

MA-

MACE'.

Ne vous en mêlez pas ; J'en ferai mon affaire.
Demain nous finirons cela.
Vne femme dans ces cas là
S'explique toûjours mieux qu'un homme ne peut faire.

THE'RESE *s'approchant avec timidité.*

Mon pere. . . .

BLAISE *brusquement.*

Eh! bian, qu eſt ce que tu veux?

THERESE *ſe cachant avec ſon tablier.*

Si vous vouliez auſſi me marier, mon pere.

MACE'.

Là, Blaiſe, tu l'entends, ça n'eſt il pas honteux?

BLAISE *à Macé.*

Faut-il pour ça s'mettre en colere?
(*à Thereſe.*)
Fillette, j'varrons ça dans une année ou deux.
(*à part.*)
Stapendant, j'voyons bian qu'il ſeroit dangereux,
De trop tarder â m'en défaire.
(*haut.*)
Vous, mes Enfans, ſoyez joyeux,
Voila les garçons du Village
Qui v'nont ſe réjouir, il faut faire comm'eux.
Pour célébrer vot'mariage
J'voulons ainſi que vous prendre part à leurs jeux.

(*à Co-*

(*à Colin.*)

Toi, Colin, ne fais plus d'fredaines.
Vne femme peut bian vous les paſſer un fois;
Mais à la ſeconde, Morguenne,
Sans fair' ſemblant de rian, ſans s'donner biaucoup d'peine,
Alle ſe vange en tapinois.

SCENE NEUVIEME & DERNIERE.

LES ACTEURS PRE'CE'DENS, TROUPPE DE PAYSANS ET PAYSANNES.

DIVERTISSEMENT.

Une trouppe de Payſans entre ſur le Théâtre par différends Côtez. *Les uns deſcendent du côteau, les autres reviennent de la Campagne. Ils portent, chacun les attributs de leur Etat; le Bûcheron une* Cognée, *le Berger ſa houlette &* C. *Auſſitôt que les femmes les apperçoivent, elles vont au devant d'eux, expriment le plaiſir qu'elles ont de les revoir, & les débarraſſent de leurs outils, qu'elles portent à leur maiſon. Elles reviennent & propoſent aux hommes de ſe repoſer des fatigues de la Journée. Ceux cy répondent qu'ils aiment mieux ſe raffraîchir & danſer. Une Payſanne rentre & revient avec du vin qu'elle diſtribue à chacun. On ſe raſſemble & le divertiſſement commence.*

MAR-

MARCHE.

I. ENTRE'E.

LA MAIN CHAUDE.

ROSETTE *coupe le Divertiſſement par l'air ſuivant.*

AIR.

Viens habiter nos paiſibles retraittes:
Vole, Amour,
C'eſt pour toi ſeul qu'elles ſont faites,
Vole, Amour,
Dans nos bois fixe ton ſéjour.
Viens recevoir l'hommage
De nos cœurs ſatisfaits:
Non ce n'eſt qu'au village
Qu'on ſent le prix de tes biens-faits.

II. ENTRE'E.

LE COLIN-MAILLARD.

AIR *en Vaudeville.*

MACE'.

Dans mon printems
Vive & bien faite,
Je me plaisois à la fleurette
Mes regards fixoient mille amans.
Mais aujourd'huy, quelle triſteſſe!

Plus d'amans, adieu les douceurs;
L'âge avance, & me dit ſans ceſſe,
C'eſt pour embellir la jeuneſſe
Que l'Amour fait naître des fleurs,

BLAISE.

Au tems jadis
Sous la Coudrette,
De loin j'guettois une Fillette
Comme le Chat fait la ſouris.
J'l'atrappois, alle avoit biau faire,
Falloit qu'all'ine donnît ſon cœur;
A préſent c'eſt tont le contraire,
J'ons bian pourſuivre une'bergere,
Alle en eſt quitte pour la peur,

THE'RESE.

On dit qu'au bois
Avec Silvandre
La ſimple Annette va ſe rendre
Chaque matin en tapinois.
Tous deux au bois que vont ils faire?
Ah! ſi j'en dois croire mon cœur,
Il me dit que ſur la fougere,
Silvandre & la jeune Bergere
Enſemble ont trouvé le bonheur.

LUCAS.

Pour être heureux
En mariage,
Voici le Secrets du village,
Retenez bien, Maris fâcheux.
l'Amour, l'eſtime & l'innocence,
Sont les Seuls argus de l'honneur.
Notre grille eſt la Confiance;
Et dans les bras de la Conſtance,
l'Hymen diſpenſe le bonheur.

LISON *à Colin.*

Dieux! quel moment,
Quand ta bergere
Apprit que ta flâme légere
Formoit un autre engagement!
l'Espoir m'offroit en vain ſes charmes,
Rien ne ſuſpendoit ma douleur.
Un mot à calmé mes allarmes,
Je te vois, tu ſéches mes larmes,
Je ne ſens plus que mon bonheur.

COLIN *à Liſon.*

Si ton amant
Eut la foibleſſe
De Chérir une autre Maitreſſe
L'erreur ne dura qu'un moment.
Crois moi, Liſon, je ſuis ſincere,
Dans les nœuds que j'oſai former
Rien ne pouvoit me ſatisfaire,
Et jusqu'aux genoux de Glycere
Mon ſeul bonheur fut de t'aimer.

ROSETTE *au public.*

Quand un auteur
Risque un ouvrage,
Incertain de vôtre ſuffrage
La crainte ſeule eſt dans ſon cœur.
Mais, Meſſieurs, quand votre indulgence
Daigne parler en ſa faveur,
Elle fait pencher la Balance,
La crainte, céde à l'esperance
Et du ſuccès naît le bonheur.

III. ENTRE'E.

CHOEUR.

C'eſt en vain que la douleur
Au plaiſir croît donner de chaînes.
Un Seul inſtant de bonheur,
Fait-oublier un jour de peines.

BALLET GE'NE'RAL.

LUCILE,

COMEDIE,

EN UN ACTE ET EN VERS,

MÊLÉE D'ARIETTES:

Mise en Musique

Par ANDRE, GRETRY,

de l'Académie des Philarmoniques de Bologne.

Représentée sur le Théâtre de la Cour, par les Comédiens François ordinaires du Roi, le 1769.

A COPENHAGUE,

Chez CL. PHILIBERT,

Imprimeur-Libraire.

M DCC LXIX.

Avec Permission du Roi.

BIBLIOTHECA REGIA HAFNIENSIS

A SON EXCELLENCE

Monſeigneur le Comte D'OULTREMONT,

Frere & premier Miniſtre de ſon Alteſſe Monſeigneur le Prince-Evêque de Liege, &c. Chef de l'Etat de la Nobleſſe du Pays de Liege, Comte de Looz, Lieutenant des Fiefs, Souverain Officier héréditaire de la Vouerie de Fleron, Seigneur de Wegimont, Soumagne, Micheroux, &c. &c.

MONSEIGNEUR.

Vous faites le bonheur du Pays qui m'a vû naître & que je chérirai toute ma vie. Vous encouragez & vous aimez les Arts, & particulierement celui que je cultive. Voilà, Monſeigneur, les titres qui m'ont fait déſirer de mettre Votre illuſtre nom à la tête d'un ouvrage, qu'une nation éclairée a honoré de quelques applaudiſſemens. Vous avez daigné agréer mon hommage; puiſſe-t-il n'être pas indigne de vos ſuffrages & de votre Protection!

Je ſuis avec un profond reſpect,

Monſeigneur,

DE VOTRE EXCELLENCE,

Le très humble & très obéiſſant Serviteur,

GRETRY.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LUCILE, -	Mad. Dinezi.
DORVAL, *pere*,	Mr. Dinezi.
DORVAL, *fils*, -	Mr. De la Tour.
TIMANTE, *cru pere de Lucile*. -	Mr. Monbrun.
BLAISE, *payſan*, -	Mr. Caſimir.
JULIE, *ſuivante de Lucile*,	Mad. Dartimon.

La Scène eſt dans la maiſon de campagne de Timante.

Repréſentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens du Roi (à Paris) le 5 Janv. 1769.

LUCILE,

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

La Théâtre repréſente un cabinet de toilette.

LUCILE, JULIE.

JULIE, *coëffant Lucile.*

Voici, Mademoiſelle, un beau jour!

LUCILE.

Ah! Julie,
C'eſt le plus beau jour de ma vie.

JULIE.

Tandis que votre pere ordonne le feſtin,
Les haut-bois font déja retentir le village;
On veut vous voir; on veut danſer dès le matin.

LUCILE.

De ma félicité c'eſt pour moi le préſage;
Mais mon nouricier, Blaiſe, en ſera-t-il témoin?

JULIE.

Oui, dès hier on a pris soiu
De faire partir un message.

LUCILE.

Et penses-tu qu'il vienne ?

JULIE.

Oui, malgré son veuvage,
A votre nôce il dansera.

LUCILE.

J'espere au moins qu'il jouira
De ma joie ; & je veux que son cœur la partage.

AIR.

Qu'il est doux de dire en aimant,
Je suis sûre de plaire,
De faire
Un Epoux d'un amant !
Nous aurons pour loix nos desirs,
Pour nous l'himen est l'amour même.
Nœuds pleins d'attraits !
Enchaîner ce que j'aime,
Dans le sein des plaisirs.

Nous vivrons exempts des atteintes,
Du soupçon qui trouble les cœurs ;
Jamais de feintes,
Jamais de plaintes,
Des jours pleins de douceurs.
Un Dieu sensible,
Tendre et paisible
Les sémera de fleurs.

Qu'il est doux, &c.

SCENE II.

DORVAL, LUCILE, JULIE.

DORVAL

Lucile ! non, jamais je ne vous vis ſi belle.

LUCILE.

Le bonheur embellit.

DORVAL.

Vous allez être à moi.
Ah ! n'eſt-ce point un ſonge ? à peine je le croi.

LUCILE.

L'illuſion ſeroit bien douce !

DORVAL.

Et bien cruelle !

LUCILE.

Raſſurez-vous.

DORVAL *à part.*

L'excès de ma félicité,
Sa douceur, ſa tranquilité,
Me ſemble ſi peu naturelle,
Qu'à mon réveil j'en ai douté.

ARIETTE.

Quel reveil ! quel enchantement !
Autour de moi, dans ce moment,
Le charme heureux du ſentiment,
Répand une volupté pure,
Et comme vous tout eſt charmant.

Des fleurs qui parent la verdure,
Nous allons être couronnés ;

Ce jour brillant eſt la peinture,
Des jours qui nous ſont deſtinés.
Tout s'embellit dans la nature,
Aux yeux des amans fortunés.

Quel reveil, &c.

LUCILE, *appuyant ſon bras négligemment ſur le doſſier de ſa chaiſe, & regardant Dorval.*

Dorval!

DORVAL, *ſaiſiſſant la main de Lucile & la baiſant.*

Oh! ma chere Lucile!
Qu'à nos vœux le ciel eſt docile!
Eſt-il un bonheur plus parfait
Que le mien!

LUCILE.

Dites que le nôtre.

DORVAL *vivement.*

Hé bien, que le nôtre en effet.
Je ne dois plus avoir de bonheur que le vôtre.
Rien ne l'a troublé juſqu'ici,
Pas un nuage, aucun ſouci.
Nous voir & nous aimer, être unis l'un à l'autre,
Voilà notre roman.

LUCILE.

Tout nous a réuſſi.
C'eſt à nous d'achever.

DORVAL *à Julie.*

Julie, un air de fête.
Elevez cette boucle & cette fleur auſſi:
Qu'on diſe que l'amour a couronné ſa tête.

JULIE.

Comme cela?

DORVAL.

Fort bien. Tenez, encore ici
Quelque choſe. A merveille.

LUCILE.

Avez-vous vu mon pere?

DORVAL.

Je n'ai penſé qu'à vous. Pardon.

LUCILE, *avec douceur.*

C'eſt par lui qu'il falloit commencer.

DORVAL.

Il eſt bon;
Il m'excuſera, je l'eſpere.

LUCILE.

Mais moi, je vous fais la leçon!
Je vous gronde! on diroit que je ſuis votre femme.

DORVAL.

Ah! vous en avez tous les droits:
L'amour avant l'himen les a pris ſur mon ame.

LUCILE.

J'en abuſerai.

DORVAL.

Vous, Lucile.

LUCILE.

Je le croi.

DORVAL.

Abuſez.

LUCILE.

On m'a peint ſouvent le mariage
Comme un écueil, & je le voi
Comme un port où l'on eſt l'abri de l'orage.
J'épouſe mon ami, je compte ſur ſa foi,
Plus le moment approche & plus il m'intéreſſe,
Mon eſprit eſt ſans trouble, & mon cœur ſans effroi.

DORVAL.

Ah! croyez-en ma tendreſſe:
Je me fais, de vous plaire, une ſuprême loi.
Epouſe, amie & maîtreſſe,
Ma Lucile eſt tout pour moi.

SCENE III.

Les Acteurs précédens, TIMANTE.

TIMANTE, *en robe de chambre.*

Bon jour, mes enfans.

LUCILE *ſe levant.*

Ah mon pere!

TIMANTE.

Demeure, la toilette eſt un grave miſtére:
Qu'il ne faut point troubler.

DORVAL.

Pardonnez: j'aurois dû.

TIMANTE.

Quoi?

LUCILE.

Se preſenter...

TI-

TIMANTE.

Tems perdu.
Et penſes-tu que je me choque
De voir qu'il t'aime mieux que moi?

LUCILE.

Non, mais, mon pere...

TIMANTE, *à Dorval.*

Elle ſe moque,
Va, j'aurois fait tout comme toi,
Tu m'aimeras aſſez ſi ma fille t'eſt chere.
Etes-vous heureux?

LUCILE & DORVAL.

Oui, nous le ſommes.

TIMANTE.

Hé bien.
(à Dorval.)
J'en dis autant. Comment te portes-tu? fort bien.
N'eſt-ce pas?

DORVAL.

Oui, fort bien.

TIMANTE.

Nous ferons bonne chere.
Chacun ſon rôle & c'eſt le mien.
A la nôce de ma Lucile;
La belle humeur préſidera.
Si l'ennui nous vient de la ville,
A la ville au plus vîte il s'en retournera.

AIR.

Autour de moi j'entends, je veux,
Que tout le monde ſoit heureux.
On perd tout l'or que l'on entaſſe;
C'eſt pour répandre que j'amaſſe.

Autour de moi, &c.

De tant de bien,
Hélas ! que faire?
Mon nêceſſaire,
A moi n'eſt rien.
Un toît paiſible où je ſommeille,
Un bon diner, un bon habit,
D'un bon vin qui me rajeunit,
A mes repas une bouteille,
Et tout eſt dit.
Quand j'ai diné, quand j'ai dormi,
De tant de bien
Hélas ! que faire ?
Oh ! je ſais bien qu'en faire,
Une bonne affaire ;
D'un malheureux faire une ami.

Autour de moi, &c.

DORVAL.

C'eſt un moyen bien ſûr pour être heureux ſoi-même.

TIMANTE.

Je ne connois que celui-là.
Ma folie eſt que chacun m'aime.
Je donnerois tout l'or du Pérou pour cela.
Allons, dépêche-toi ma fille. Et toi Julie,
Crois-tu qu'elle ſera jolie ?

JULIE.

Je prends Monſieur pour juge, il en décidera.

TIMANTE *à Dorval.*

Ton pere eſt-il levé.

DORVAL.

Je ne ſais.

TIMAN-

TIMANTE.

La nobleſſe
Eſt pareſſeuſe en tems de paix.
Ce n'eſt pas un reproche au moins que je lui fais,
Car je voudrois que la molleſſe
Fut le prix des travaux guerriers;
Et je reſpecte la vieilleſſe
Qui repoſe ſur ſes lauriers.
Le voici. La ſanté brille ſur ſon viſage.

SCENE IV.

Les mêmes, DORVAL *pere.*

TIMANTE.

He! bon jour!

DORVAL *pere*, *en robe de chambre.*

Bon jour, mon ami.

TIMANTE.

Comment vous va?

DORVAL *pere.*

J'ai bien dormi,
Le ſommeil eſt ſi doux quand l'ame eſt ſans nuage!
Hé bien, mes enfans, êtes-vous
Bien d'accord; bien ſûrs l'un de l'autre?
Timante, ils ont leur tour; nous avons eu le nôtre.

TIMANTE.

Et nous n'en ſommes point jaloux.

DORVAL *pere.*

Mais Lucile eſt éblouiſſante!

TI-

TIMANTE.

La trouvez-vous appétiſſante !

DORVAL *pere*, *à Lucile.*

Pardon, j'uſe déja du droit de pere.

TIMANTE.

Bon !
Chez nos enfans point de façon,
Nous y ſerons toujours les maîtres.
Ma fille, je m'en tiens aux mœurs de nos ancêtres.
Je ſais bien qu'aujourd'hui l'on fuit ſes grands parens,
Comme de vieux cenſeurs & d'ennuyeux tyrans ;
Mais garde-toi de jamais prendre
Cet uſage dénaturé.

LUCILE.

Ah ! mon pere, chez moi vous ſerez révéré.

TIMANTE.

J'y porterai la joie & je veux l'y répandre.
Allons, pour commencer d'en agir librement,
Déjeunons tout bonnement
A côté de ſa toilette. (*Il ſonne.*)
Du thé, du vin de Rota.
Moquons-nous de l'étiquette,
Et du ſot qui l'inventa.

(*Ils s'aſſéyent autour de la table où l'on ſert le déjeuné.*)

QUATUOR.

Lucile.
Dorval, fils.
Timante.
Dorval, pere.
Où peut-on être mieux,
Qu'au ſein de ſa famille ?
Tout eſt content, le cœur, les yeux.
Vivons, aimons comme nos bons ayeux.

Dorval, fils.
Les noms d'époux, & de fille
Sont délicieux.

Timante.

Timante, & Dorval, pere. Toi qui m'es chere,
Ma fille, mon enfant crois moi.
Non, le bonheur n'eſt pas choſe étrangere,
On ne le trouve que chez ſoi.

Dorval, fils, & Lucile. De ſon bonheur
Repoſez-vous ſur moi.

Dorval, pere. Sois galand avec ta femme.

Timante. Sois douce avec ton mari.

Dorval, pere. Qu'elle liſe dans ton ame.

Timante. Qu'il regne dans ton ame,
Qu'il en ſoit l'objet chéri.

Tous enſemble. Où peut-on être mieux, &c.

Dorval, pere. Sois libéral, jamais trompeur.

Timante. Sois ménagere,
Jamais lègere.

Dorval, pere. & Timante. Suis ſes penchants.
Préviens ſes goûts,
Ces ſoins touchans
Seront ſi doux.

Lucile & Dorval, fils. Oui, toujours je veux lui plaire ;
Ces ſoins touchans ſeront ſi doux.

Dorval, pere. C'eſt peu d'aimer, il faut lui plaire.

Lucile. Dorval ! hélas !

Dorval, fils. Chere amante ! hélas !

Timante. Ma fille, hélas !

Dorval, pere. Mon fils ! hélas !

Tous enſemble. Où peut-on être mieux ? &c.

TIMANTE *à Lucile.*

Nous allons te laiſſer achever ta toilette.

LUCILE.

Mais...

TIMANTE.

Qu'as-tu ?

LUCILE.

Je ſuis inquiete.

Mon

Mon pere nouricier, Blaiſe, n'arrive pas.
L'auroit-on oublié.

TIMANTE.

Non, mais de ſon village
La diſtance eſt longue à ſon âge:
Le bon homme, vient à ſon pas,
Et juſtement c'eſt lui.

SCENE V.

Les mêmes, BLAISE.

TIMANTE.

Viens, Blaiſe,
Comme nous tu ſeras bien aiſe.

LUCILE *courant dans ſes bras.*

Mon ſecond pere!

BLAISE *à part.*

Hélas! je viens dans la douleur;
Et j'apporte ici le malheur.

LUCILE.

Je vous demandois.

BLAISE.

Moi, ma fille!

LUCILE.

Dorval embraſſez Blaiſe. Il eſt de la famille.

BLAISE.

Ah! je ſens mes larmes couler.

DORVAL *pere*, *regardant Lucile.*

Le bon naturel! la belle ame!

LUCI-

LUCILE.

Vous voyez. Il eſt triſte; il a perdu ſa femme;
C'eſt à nous de le conſoler.

BLAISE.

Ma fille, ſans témoins pourrois-je vous parler?

LUCILE.

Oui, tant qu'il vous plaira.

SCENE VI.

Les mêmes, un LAQUAIS.

LE LAQUAIS, *à Timante.*

Monſieur, voilà du monde
Qui vous arrive.

TIMANTE *à Lucile.*

Deſcends,
Et que Dorval te ſeconde,
Je vais bientôt paroître en habits plus décens.

LUCILE *à Blaiſe.*

Je vous laiſſe un moment; & je reviens bien vite.

SCENE VII.

BLAISE *ſeul.*

Ce beau lieu, tout ce qui l'habite,
Tout quitter, pour venir être pauvre avec moi!
C'eſt inutile. Il faut d'abord être honnête homme.
On ne peut ſans cela vivre en paix avec ſoi;
On ſe ſent là je ne ſais quoi;
Et l'on ne dort pas d'un bon ſomme.

ARIETTE.

Ah ! ma femme, qu'avez-vous fait ?
Méchante mere !
De la miſere,
Voilà l'effet.
La pauvre enfant ! quelle pitié !
Elle a pour moi tant d'amitié :
Et moi je viens lui percer l'ame.

Ah ! ma femme, &c.

Elle aime un amant qui l'adore.
Un jour de plus, une jour encore,
Ils allaient être unis.
Hélas ! fille trop chere !
Du crime de ta mere,
C'eſt toi que je punis.
Quitter ſes beaux habits !
Retourner au village !
Y preſſer mon héritage !
Y garder mes brebis !

La pauvre enfant, &c.

Ou ne ſait rien ; ſi je me tais,
Ma fille eſt à ſon aiſe,
Et ſon cœur eſt en paix...
Que dis-tu, Blaiſe ?
Que je me taiſe !
Non, non, jamais.
Ma femme eſt morte.
On ne ſait rien. Hé bien qu'importe ?
Je le ſai moi ;
La bonne foi,
Voilà ma loi.

✠ ✠ ✠

SCE-

SCENE VIII.

BLAISE, LUCILE.

LUCILE.

Enfin, je me ſuis échappée;
Et de mon bonheur occupée,
Je viens en jouir avec vous.

BLAISE.

Ici l'on eſt heureux !

LUCILE.

Oui, ſoyez-le avec nous.

ARIETTE.

Tout ce qui peut toucher une ame,
Se réunit pour me charmer,
Heureuſe fille ; heureuſe femme,
Tout reſpire ici pour m'aimer.

De ſa main, l'amour couronne
Ma tendreſſe & mes deſirs !
Et la chaine qu'il me donne
Eſt l'ouvrage des plaiſirs.

Tout ce qui peut, &c.

BLAISE.

Et moi, Lucile, & moi, je viens vous affliger.

LUCILE.

Non, j'ai bien reſſenti vos peines ;
Mais j'eſpere les ſoulager.

BLAISE.

Je donnerois pour vous tout le ſang de mes veines.

LUCILE.

Ah! c'eſt à moi... Parlez. Je ſuis riche; & du moins,
Je dois pourvoir à vos beſoins.

BLAISE.

Rien ne me manque, hélas! que le repos de l'ame.
Vous ſavez... J'ai perdu ma femme.

LUCILE.

Je l'ai bien pleurée.

BLAISE.

Elle avoit
Une fille.

LUCILE.

Oui, ma ſœur de lait.
A peine j'étois en nourice,
Elle mourut.

BLAISE.

On vous l'a dit...
Sa mere, il eſt vrai, la perdit...
Je ne puis.. je ſuis au ſupplice.

LUCILE.

Que ne vit-elle encor! par un juſte retour,
Ma maiſon eut été la ſienne;
Et peut-être le même jour,
Auroit vu ſa nôce & la mienne.

BLAISE.

Vous avez tant d'honnêteté?

LUCILE.

Vous connoiſſez mon cœur.

BLAISE.

Je n'en ai point douté.

LUCILE.

Votre exemple lui seul m'auroit rendue honnête.

BLAISE.

On va vous marier, c'est pour vous une fête;
Et moi je viens la troubler.

LUCILE.

Vous, Blaise!

BLAISE.

Oui, moi. Que ne puis-je
Me taire & dissimuler!

LUCILE.

Quoi! mon bonheur vous afflige,
Au lieu de vous consoler!
A l'amour de Dorval auroit-on fait injure?
Je réponds de son cœur, il est digne du mien.

BLAISE.

On ne m'en a dit que du bien.

LUCILE.

Vous me flattez.

BLAISE.

Non, je vous jure.
Mais hélas!...

LUCILE.

Achevez.

BLAISE.

Ma chere fille.

LUCILE.

Hé bien.

BLAISE.

Tout vous rit, tout vous plaît dans ce lieu magnifique.

Un pere opulent, un époux,
Riche, aimable & digne de vous;
Qu'elle comparaiſon avec mon toît ruſtique!
(Vivement.)
Mais, ma fille, crois-moi, ſans faire des jaloux,
On peut être heureux parmi nous.
Avec la paix & l'innocence,
Et la fortune, & la naiſſance
N'ont pas de biens plus vrais ni de plaiſirs plus doux.

LUCILE.

Hélas! que j'aime à vous entendre,
Avec un ſentiment ſi naïf & ſi tendre,
De votre obſcurité vanter ainſi les biens!

BLAISE.

Eſtime-les ma fille: ils vont être les tiens.
Ta fortune a changé de face.
Ton malheur eſt d'avoir commencé d'en jouir.

LUCILE.

Que dites-vous? quelle disgrace?

BLAISE.

Il n'eſt plus tems de t'éblouir.

LUCILE.

Comment?

BLAISE.

Chez moi l'enfant qui fut mis en nourice,
Ce n'eſt pas toi.

LUCILE.

Qu'entens-je?

BLAI-

BLAISE.

On fit à mon inſçu,
C'eſt échange qui m'a déçu.
Ta mere a révélé ſon coupable artifice.
Elle a trompé Timante.

LUCILE, (*ſe jettant dans ſes bras.*)

Ah mon pere !

BLAISE.

Je ſens
Combien je ſuis cruel. Haïs moi, j'y conſens,
Mais j'ai dit ce que j'ai dû dire.

LUCILE.

Mon pere !

BLAISE.

Adieu, je me retire. *Il veut s'en aller.*

LUCILE.

Quoi ! vous m'ôtez mon ſeul appui !
Ah ! puiſque je retrouve un pere,
Laiſſez-moi pleurer avec lui.
Non pas ma honte, hélas ! mais celle de ma mere,
Elle a donc fait l'aveu de ce crime caché !

BLAISE.

Hélas ! crois-tu que je l'invente ?

LUCILE.

Ah Dorval !.. c'en eſt fait, le voile eſt arraché.
(*à Blaiſe.*)
Pardonnez la douleur, les regrets d'une amante,
Non, je ne rougis point d'un pere, homme de bien ;
Et le ſort que m'eut fait Timante,

Ne me fait point haïr le mien.
Mais Dorval, mais l'amant que j'aime,
Hélas! que j'aimerai toujours.

BLAISE.

Ma fille, à tes regrets je laiſſe un libre cours.
Mais tu fais ton devoir, je m'en fie à toi-même.

LUCILE.

Ne vous éloignez pas.

BLAISE.

Ma fille, j'attendrai.

(*Il ſort.*)

SCENE IX.

LUCILE *ſeule.*

Il attendra... je le ſuivrai.

AIR.

Au bien ſuprême,
Hélas! je touchais de ſi près!
O toi que j'aime!
Tu m'adorais.
Le charme ceſſe,
Et ne me laiſſe
Que des regrets.
Sans reſiſtance
Quittons l'objet de tant de pleurs.
Vaine conſtance!
Je ſens que je me meurs.

SCENE X.

LUCILE, JULIE.

DUO.

(Qui finit en trio dans la Scene ſuivante.)

JULIE.

AH! ma belle maitreſſe,
Quelle douleur vous preſſe?
Qui fait couler vos pleurs?

LUCILE.

Tu n'as plus de maitreſſe.
Laiſſe couler mes pleurs.

JULIE.

Vous qui de tous les cœurs
Captivez la tendreſſe.

LUCILE.

Tout ce qui m'intéreſſe
Ajoute à mes malheurs.

JULIE.

La foule des plaiſirs
Autour de vous s'empreſſe.

LUCILE.

Non, non, le charme ceſſe
Qui flattait mes deſirs.

JULIE.

J'avais mis tant d'adreſſe
A vous parer de fleurs.

LUCILE.

Non, leur éclat me bleſſe;
Laiſſe couler mes pleurs.
Quelle épreuve! quel ſupplice
Pour le cœur d'un tendre amant!

JULIE.

N'eſt-ce pas un maléfice
Qu'on vous jette en ce moment?

SCENE XI.

LUCILE, DORVAL, JULIE.

TRIO.

JULIE (*à Dorval.*)

Est-ce vous qui cauſez ſes larmes ?
Venez la voir dans la douleur.

DORVAL.

Quoi ! Lucile eſt dans la douleur !
Et moi j'ai pû cauſer ſes larmes !
(*Il l'apperçoit.*) Ah ! Lucile ! au nom de vos charmes !
Quel eſt mon crime, ou mon malheur ?

LUCILE.

Ah ! Julie ! ah ! quelle douleur !
Laiſſe-moi cacher mes larmes.

DORVAL.

Ai-je pû cauſer vos allarmes ?

LUCILE.

Non, non, c'eſt l'excès du malheur.

DORVAL.

Voyez à vos genoux,
Un amant, un époux.

JULIE.

Ma belle maitreſſe,
Voyez à vos genoux
Un amant, un époux.

LUCILE.

Dorval à mes genoux !
Non, levez-vous ;
Eloignez-vous.

Non, non, ce nom ſi tendre;
Ce nom d'amant, ce nom d'époux,
Non, je ne dois plus l'entendre,
Non, il n'eſt plus fait pour nous.

JULIE.

Encore à l'inſtant même,
Le nom d'époux
Etait ſi doux.

LUCILE.

Hélas ! encor de même,
Ce nom pour nous,
Serait ſi doux,
Mais.

DORVAL.

Quoi !

LUCILE.

Dorval, éloignez-vous.

DORVAL.

Non, vous ne m'aimez plus.

LUCILE.

Croyez que je vous aime.
Mais ſans eſpoir.
Ne plus vous voir,
Eſt mon devoir.

Tous trois.

Quoi ! ſans eſpoir,
Ne plus vous voir !
Quelle épreuve ? quel ſupplice !
Pour le cœur d'un tendre amant.

(*Lucile ſort.*)

SCENE XII.

DORVAL, JULIE.

DORVAL.

Elle me fuit ! dis-moi ce qui peut la troubler.
Son pere ?

JULIE.

En le quittant elle étoit dans la joie.

DORVAL.

Elle n'a vu que Blaiſe.

JULIE.

Il vient de lui parler.

DORVAL.

Julie, à l'inſtant même il faut que je le voie.
Va me l'appeler.

SCENE XIII.

DORVAL *ſeul.*

Oui, quelqu'un m'aura noirci.
On a mille envieux le jour qu'on ſe marie.
Blaiſe aura recueilli quelques traits de l'envie ;
Mais je vais en être éclairci.

SCENE XIV.

DORVAL, BLAISE.

DORVAL.

Blaiſe, avant de vous voir Lucile étoit heureuſe.
Elle n'a vu que vous ; quelle amertume affreuſe!
Quel

Quel poiſon dans ſon ame avez-vous répandu ?

BLAISE.

Monſieur, j'ai fait ce que j'ai dû.

DORVAL.

Ce que vous avez dû ! ſansdoute,
C'eſt du mal qu'on a dit de moi,
Que vous croyez vous-même, & que Lucile écoute.

BLAISE.

Non, je vous en donne ma foi.
Tout le monde ici vous révére.
Ah Lucile ! du mal de vous !
Elle n'en croiroit pas ſon pere.

DORVAL.

Qui peut donc l'affliger dans des momens ſi doux,
Pourquoi me fuir ? pourquoi n'eſt-elle plus la même ?

BLAISE.

Ah ! c'eſt peu de vous honorer ;
Pour ſon malheur elle vous aime.

DORVAL.

Son malheur ! en eſt-ce un de ſe voir adorer ?

BLAISE.

Son ſort, je le ſais bien, étoit digne d'envie.

DORVAL.

Et qui l'empêche d'en jouir ?

BLAISE, *triſtement.*

Moi.

DORVAL.

Vous.

BLAISE.

Je n'ai jamais ſu flatter ni trahir.

DOR-

DORVAL.

C'eſt par toi que Lucile à mes vœux eſt ravie.
Que t'ai-je fait, cruel, pour me déſeſperer?

BLAISE.

Et pour elle & pour vous je donnerois ma vie.

DORVAL.

Apprends-moi donc, ſans différer,
Quel obſtacle s'oppoſe au bonheur où j'aſpire.

BLAISE.

C'eſt à Lucile à vous le dire.

DORVAL *vivement.*

C'eſt à toi. Je veux le ſavoir.
Parle, parle, où crains ma colere.

SCENE XV.

LUCILE, TIMANTE, DORVAL, BLAISE.

LUCILE.

Modérez-vous, Dorval, & reſpectez mon pere!

DORVAL.

Lui! votre pere!

TIMANTE.

Il l'eſt. J'en ſuis au déſeſpoir.

DORVAL.

Qui!

TIMANTE.

Blaiſe en a la preuve, & je viens de la voir.

DORVAL.

Blaiſe! le pere de Lucile!

LUCI-

LUCILE.

Epargnons-nous une plainte inutile,
Vous perdre eſt mon malheur ; le ſuivre eſt mon devoir.
Adieu.

DORVAL.

Vous voulez que je meure.

TIMANTE.

Quoi, ma fille, tu veux nous quitter !

LUCILE.

Tout à l'heure.

DORVAL.

Ah Monſieur ! par pitié daignez la retenir.

LUCILE.

Laiſſez-moi m'en aller où mon deſtin m'appelle.

DORVAL, *vivement.*

Hélas ! c'eſt à préſent qu'il faut vous ſouvenir,
De votre tendreſſe pour elle,
Vous l'avez tant aimée !

TIMANTE.

Oui. Du fruit de mes ſoins
J'allois jouir. J'étois ſi ſûr d'être ſon pere !
Avec ſa probité, Blaiſe me déſeſpere.

BLAISE.

Pardon. C'eſt à regret, mes pleurs en ſont témoins.

TIMANTE.

Tu me fais bien du mal !

BLAISE.

Hélas, je le partage.

TIMANTE.

Va, je ne t'en aime pas moins ;
Je t'en eſtime d'avantage.

Mais

Mais moi, me voilà ſeul & dans l'affliction ;
Riche, mais bientôt vieux, délaiſſé, ſans famille.
Blaiſe eſt bien plus heureux. Il retrouve ſa fille
Et fait une belle action.
Vous pleurez tous : mon ſort vous touche, & vous afflige.
Eh bien ? Pourquoi nous affliger ?
A nous quitter qui vous oblige ?
Si le ſort eſt injuſte, il faut le corriger.
Lucile, laiſſons dire Blaiſe.
Comme nous qu'il ſoit à ſon aiſe,
Et qu'il laiſſe en paix mes vieux jours,
Sois ma fille. Je veux que tu le ſois toujours.

BLAISE & LUCILE.

Ah ! Monſieur !

DORVAL.

Achevez, & de votre naiſſance,
Lucile, gardons le ſecret,
Je crains, je l'avoue, à regret,
Que mon pere en ait connoiſſance.

LUCILE.

Il le ſaura, moi, l'abuſer !
Non, Dorval, non, plus de miſtere.
Je ſuis fille de Blaiſe, & ne veut point le taire.
Son exemple m'apprend à ne rien déguiſer.

DORVAL.

Je ſuis perdu !

TIMANTE.

C'eſt moi qui veux, avec prudence,
Me charger de la confidence.
Le voici. Laiſſez-moi ménager doucement
Et ſa délicateſſe & ſon étonnement.

SCENE XVI.

DORVAL *pere*, TIMANTE.

DORVAL *pere*.

Où ſont nos jeunes gens ?

TIMANTE.

Paix. Ils ſont en diſpute.

DORVAL *pere*.

Avant que d'être mariés !
C'eſt de bonne heure !

TIMANTE.

Vous riez,
Mais à l'air dont cela débute,
Ma foi rien n'eſt plus ſérieux.

DORVAL.

Les amans ſont capricieux,
Je gage que mon fils a tort.

TIMANTE.

Non, c'eſt Lucile,
Qui du bon homme Blaiſe écoute les conſeils ;
Et comme il eſt ſévére, il la rend difficile.

DORVAL.

Sur quoi donc ?

TIMANTE.

Sur un point qui touche vos pareils.
Au préjugé de la naiſſance,
Elle prétend que vous tenez,
Des ayeux dont nous ſommes nés
Vous n'avez pas, dit-elle, aſſez pris connoiſſance.

DORVAL.

Quelle idée ! & dans quel moment

Lui vient cette délicateſſe.
De ceux de mon état je n'ai point la foibleſſe;
Et pour moi l'habitude à penſer noblement,
Fait tout le prix de la uobleſſe.

TIMANTE, *avec une joie timide.*

Quoi! tout de bon.

DORVAL.

Aſſurément.
Et puis n'avez-vous pas une place honorable,
Un état dans le monde, un bien conſidérable.

TIMANTE.

Et vraiment, c'eſt avec ſon bien,
Qu'un homme opulent en impoſe,
On croiroit que c'eſt quelque choſe;
Et le plus ſouvent ce n'eſt rien.

DORVAL.

Hé Monſieur! dans le monde eſt-ce que l'on publie
Qui l'on eſt? d'où l'on vient?

TIMANTE.

Tout le ſait.

DORVAL.

Tout s'oublie.

TIMANTE.

L'envie a des yeux vigilans.

DORVAL.

La modeſtie & la décence,
Font paſſer la richeſſe en faveur des talens:
On ne recherche la naiſſance
Que des parveuus inſolens.

TIMANTE.

Lucile eſt ſi modeſte, & ſi douce, & ſi bonne.

DOR-

DORVAL.

Oui, je ſuis ſûr qu'elle plaira,
Elle n'humilira perſonne ;
Perſonne ne l'humilira!

DUO.

TIMANTE, *avec timidité & ſentiment.*

N'eſt-il par vrai qu'elle eſt charmante,
Careſſante,
Et ſi décente ?
Qui n'aimerait cette enfant là ?

DORVAL *pere.*

Eh ! je vous dis qu'elle m'enchante ;
Comme vous je ſais tout cela.

TIMANTE.

Elle a certaine grace là,
Si naturelle, ſi touchante,
N'eſt-il pas vrai, &c.
C'eſt une ame, un cœur. Ah! c'eſt là
Ce qui la rend intéreſſante.
Quel dommage que la naiſſance !..,

DORVAL *pere.*

Encore? hé bien, je l'en diſpenſe.
Paſſons, paſſons ſur ce point là.

TIMANTE.

Tout irait bien ſans ce point là.
Oui, mais...

DORVAL *pere.*

Quoi donc ?

TIMANTE.

La pauvre enfant !

DORVAL *pere.*

Voilà bien du miſtere.

TIMANTE.

Que ne puis-je me taire !
Mais on me le défend.
N'eſt-il pas vrai, &c.

TIMANTE.

Vous croyez donc quelle fera,
Dans le monde oublier ſon pere ?

DORVAL.

Le faire oublier ! ah j'eſpere
Que jamais on ne l'oubliera,
Vous êtes auſſi trop modeſte.

TIMANTE.

C'eſt que vous ne ſavez pas tout.

DORVAL.

Dites-moi donc vîte le reſte :
Car ma patience eſt à bout.

TIMANTE, *en tremblant.*

Et ſi je vous dis que Lucile,
Eut de pauvres gens pour ayeux,
Des Laboureurs.

DORVAL *pere, bruſquement.*

Hé bien, des laboureurs... Tant mieux,
C'eſt une claſſe honnête, autant quelle eſt utile.

TIMANTE, *avec une joie timide encore.*

Ah que c'eſt bien penſer !

DORVAL *pere, vivement.*

Et qui les avilit ?
L'ingratitude & la ſottiſe.
Moi j'honore, quoi qu'on en diſe,
L'homme de bien qui me nourrit.

TIMANTE, *vivement.*

Vous devez donc honorer Blaiſe.

DORVAL.

Oui, ſans doute, & je ſuis bien aiſe

Qu'il

Qu'il ſoit l'ami de la maiſon.

TIMANTE, *avec ſentiment.*

Hélas ! vous avez bien raiſon,
Je ſais de lui des traits... C'eſt le plus honnête homme !
Lui-même on l'a trompé; mais quand vous ſaurez comme !...
Auſſi-tôt qu'il l'a ſu c'eſt lui qui nous l'a dit.

DORVAL.

Qu'a-t-il dit ?

TIMANTE.

Il a dit... c'eſt là le difficile.

Qu'il eſt...

DORVAL.

Achevez donc.

TIMANTE.

Le pere de Lucile.

DORVAL *pere.*

Blaiſe!

TIMANTE.

Lui-même.

DORVAL.

O ciel!

TIMANTE, *affligé, à part.*

Voilà qu'il ſe dédit.

DORVAL.

Et comment ſe peut-il ?

TIMANTE.

Un malheureux échange,
Ma fille mourut; & l'on mit

La ſienne à la place.

DORVAL.

Il permit !...

TIMANTE.

Non, c'eſt à ſon inſçu.

DORVAL.

Quelle avauture étrange !

TIMANTE, *avec inquietude & timidité.*

Hé bien ?

DORVAL.

Vous m'avez interdit.

TIMANTE, *triſtement.*

Faut-il congédier la fête ?

DORVAL, *après un ſilence, vivement.*

Non, mon ami Blaiſe eſt honnête ;
Et ſa probité l'ennoblit.

SCENE XVII.

TIMANTE, DORVAL *pere*, DORVAL *fils*, LUCILE, BLAISE, JULIE.

TIMANTE.

Venez, mes enfans, la nobleſſe
Avec nous veut bien s'oublier.

DORVAL *pere.*

Ce n'eſt-point ſe méſalier,
Que d'admettre chez ſoi l'honneur & la ſageſſe.

DOR-

DORVAL *fils.*

Mon pere !

DORVAL *pere.*

Sois heureux.

LUCILE.

Monſieur !

TIMANTE.

Je te défends
De jamais m'appeller autrement que ton pere.

DORVAL *fils.*

Hé oui, par vos bienfaits, nous ſommes vos enfans.

TIMANTE.

Mes bienfaits ſont payés. Et vous, Blaiſe, j'eſpere
Qu'avec nous vous allez vivre exempt de travaux.

BLAISE.

Monſieur, nous n'oublierons jamais ce que nous ſommes.

DORVAL *pere.*

Mon ami, trop heureux les hommes
Qui par le cœur ſont vos égaux !

SCENE XVIII.

Les mêmes, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

La jeuneſſe du voiſinage.
Vient à la mariée offrir, ſelon l'uſage,
Et la couronne & le bouquet.

TIMAN-

TIMANTE.

Qu'on ouvre le ſalon, l'office & le buffet,
Qu'on déjeune & qu'on danſe ; & pour tout le village
Que ce jour fortuné ſoit un jour de banquet.

(Des Villageois & Villageoiſes viennent en danſant préſenter à Lucile le bouquet de nóce & le chapeau de fleurs.)

ENTRÉE

ENTRE'E DE PAYSANS.

UNE VILLAGEOISE.

CHantons deux Epoux,
Que ſous ſes loix l'amour aſſemble.
Chantons deux époux,
Qu'il joint de ſes nœuds les plus doux.
Autour d'eux il nous ſemble,
Danſer ſous deux jeunes ormeaux,
Qui s'élevent enſemble
Pour unir leurs rameaux.

Une autre VILLAGEOISE.

Heureux parmi nous,
Protegez-nous ſous votre ombrage;
Heureux parmi nous,
N'ayez ni rivaux ni jaloux.
Si l'amour eſt volage,
C'eſt pour s'enfuir loin des Palais,
Et chercher au Village
L'innocence & la paix.

Deux petites VILLAGEOISES.

On dit qu'à quinze ans
On aime, on ſe marie;
Je n'ai que dix ans,
C'eſt encor bien loin de quinze ans.
Dites-moi, je vous prie.
Comment on abrége le tems:
Car j'aurais bonne envie
De preſſer les inſtans.

CHOEUR.

Les VILLAGEOIS.

De la fête,
Que l'amour aprête,
La franche amitié,
Veut être de moitié.
A la fête,
Que l'amour aprête,
Nous accourons tous,
Auſſi joyeux que vous.

DORVAL. LUCILE, &c.

De la fête,
Que l'amour aprête,
La franche amitié,
Doit être de moitié.
A la fête,
Que l'amour aprête,
Amis, ſoyez tous,
Auſſi joyeux que nous.

Les

Les deux AMANS.

Ah! je reſpire.
L'heure où j'aſpire
Vient, vole, arrive; j'y touche à l'inſtant.
A l'amant
Qui pour { moi / toi. } ſoupire
Je vais, / Tu vas, } Faire un fort charmant.

CHOEUR.

De la fête, &c.

LES DEUX AMANS.

L'amour témoin de nos allarmes,
Ne nous en a vus que plus épris;
Il ſouriait à nos larmes;
Ce ſourire en était le prix.
Que ſa faveur eſt ſenſible
Quand on a craint ſa rigeur!
Qu'il ajoute encor, s'il eſt poſſible,
Au tranſport qu'il cauſe à nos cœurs.

CHOEUR

De la fête, &c.

(Le Ballet reprend, & termine la piece.)

FIN.

LE SERRURIER,

OPERA BOUFFON;

Les paroles ſont de M. QUETANT,

la Muſique de Mr. KOHAULT.

Repréſentée ſur le Théâtre de la Cour, par les Comédiens François ordinaires du Roi, le 1769.

A COPENHAGUE,

Chez CL. PHILIBERT,

Imprimeur-Libraire.

M DCC LXIX.

Avec Permiſſion du Roi.

ACTEURS.

ELOY, *Maître Serrurier*, Mr. Dinezi.
NICOLE, *femme d'Eloy*, Mad. Dartimon.
BASTIENNE, *nièce & pupille d'Eloy*, - - Mad. Mercier.
JULIEN, *amoureux de Baſtienne*, - Mr. De la Tour.
GUILLAUME, *compagnon Serrurier*. - - Mr. Caſimir.
PLUSIEURS VOISINS & VOISINES.

La Scène eſt au village, dans le fond du jardin de la maiſon d'Eloy.

Repréſentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi (à Paris) le 20 Décembre 1764.

Le ſujet de cette bagatelle eſt originairement de M. de la Ribardiere. La Pièce avoit été préſentée aux Italiens qui n'en firent point uſage: l'Auteur l'ayant abandonnée à M. Kohault, Ordinaire de la Muſique de Monſeigneur le Prince de Conti je la refis comme elle eſt actuellement pour l'amuſement de S. A. S.

BIBLIOTHECA REGIA HAFNIENSIS

LE SERRURIER,

OPERA-BOUFFON.

SCENE PREMIERE.

JULIEN, BASTIENNE.

BASTIENNE.

ARIETTE.

Non, non, Julien;
N'exige rien.
Non, Julien,
Je n'en ferai rien.
Je ne puis t'entendre;
Contre un amour ſi tendre,
Je ſçaurai me défendre.

Non, non, Julien; &c.

JULIEN.

Tu rejettes mes vœux.
Sans pitié tu t'amuſes
De tous mes feux.
Lorſque tu me refuſes
Penſes-tu bien
Au doux lien
Que deſire ton cher Julien?

ENSEMBLE.

BASTIENNE.

Non, non, Julien;
N'exige rien.
Non, Julien, je n'en ferai rien.

JULIEN.

Penſes-tu bien
Au doux lien
Que deſire ton cher Julien ?

JULIEN.

Ma chère Baſtienne, pourquoi cette répugnance? Tu ſçais combien je t'aime; ta tante approuve notre union; ton oncle Eloy eſt le ſeul qui s'oppoſe à nous marier à cauſe de ta dot dont il eſt dépoſitaire, & qu'il faudroit payer. Et puis il eſt ſi jaloux de ſa femme, que tous les hommes lui font ombrage & lui paroiſſent des galans. Je n'oſe venir ici qu'en cachette : puiſque ton grand-pere veut bien te recevoir, laiſſeras-tu échapper une circonſtance auſſi favorable?

BASTIENNE,

Mais pourquoi m'habiller en homme?

JULIEN.

Pour tromper la vigilance de ton oncle, & l'empêcher de te reconnoître s'il te voyoit ſortir de la maiſon.

BASTIENNE.

Je conſens volontiers à choiſir un aſile dans la maiſon de mon grand-pere; puiſqu'en m'y retirant, j'obéis au penchant de mon cœur ſans qu'on puiſſe rien en dire à mon déſavantage; mais j'aurai toujours de la répugnance à me traveſtir en homme.

JULIEN.

Tu ſerois donc toute differente des autres.

ARIETTE.

Il n'eſt point de fille,
Bien faite & gentille,
Dont le cœur ne petille
D'abord qu'en homme elle s'habille.
Certains appas
Qu'on ne voyoit pas;
Beaucoup d'attraits,
Qui reſtoient ſecrets;
Jambe fine,
Démarche aſſaſſine,
Frappent bien mieux
Les yeux. (*Fin.*)
Et puis l'Amour,
Sous un habit court,
Met la Beauté
Plus en liberté.
Jambe fine, &c.

Tout en vous n'eſt fait que pour plaire;
Mais cela, ma chere,
Rend piquante,
Raviſſante:
Ne craignez rien,
Non, ma chere:
Au contraire,
Une Belle en homme eſt très-bien,
Oui, très-bien.
Il n'eſt point de fille, &c.

SCENE II.

JULIEN, BASTIENNE, NICOLE.

NICOLE, *accourant.*

AH! mes enfans, pendant que vous êtes tranquilles, il y a bien d'autres nouvelles!

BASTIENNE.

Eh! quoi donc, ma tante?

NICOLE.

Ton oncle... Ah!.. je ſuis toute eſſoufflée. Ton oncle...

JULIEN.

Sçait-il que je ſuis ici?

NICOLE.

Eh! c'n'eſt pas ça, vraiment; ce bâtiment-ci eſt ſéparé de la maiſon par tout not' jardin, & je ſuis bien ſûre qû'il n'y viendra pas. Mais il veut te marier, Baſtienne.

BASTIENNE.

Et à qui donc, ma tante?

NICOLE.

A Blaiſe, ce vieux fermier.

JULIEN.

Eſt-ce que vous ſouffrirez cela?

NICOLE.

Le ſouffrir! ah! jarni, tu ne me connois pas: je ſçais bien ſon deſſein. Baſtienne a mille écus de dot, Blaiſe eſt riche; notre homme aime l'argent. Moyennant ce mariage, il garderoit les mille écus tant qu'il voudroit; mais outre que le bien d'autrui ne fait jamais de profit, ce mariage-là me déplaît. J'ai mis dans ma tête que ça ne ſeroit pas; & tredame! ça ne ſera pas: je ſuis la maitreſſe, & je ne ferois pas la volonté de mon mari, quand il y auroit cent mille francs à gagner.

BASTIENNE.

Ah! ma chere tante, ne nous abandonnez pas.

NICOLE.

Enfin, v'là qu'eſt bien, c'eſt décidé; j'n'en démordrai pas. Aimez-vous, je l'veux; j'vous marierai; c'eſt dit; n'vous inquiettez pas. Viens toujours ici, Julien.

JULIEN.

Je crains à tout moment que Maître Eloy ne me ſurprenne; il eſt ſi jaloux!

NICOLE.

C'eſt bien vrai. Sa mauvaiſe humeur me fait quelque fois venir des démangeaiſons de vengeance. Il eſt bien heureux que je ſois honnête femme; car, mort de ma vie! il n'en ſeroit pas quitte pour la peur.

JULIEN.

Eh! mais, not' tante, vous m'y faites penſer. Nous pourrions tirer parti de ſa folie.

NICOLE.

Eh! comment cela?

JULIEN.

Je n'ai qu'à faire ſemblant d'être votre amoureux; vous d'vot' côté vous f'rez feinte comme ſi vous m'aimiez: votre mari qui nous croira d'intelligence enſemble, me mariera bien vite avec Baſtienne pour ſe débarraſſer de moi.

BASTIENNE.

Sans doute.

NICOLE.

Je ne veux point de ces ſtratagêmes-là.

TRIO.

NICOLE. JULIEN, BASTIENNE.

Je ne puis faire votre affaire. Mais écoutez notre priere.
Si, dans cette affaire, Vous pouvez faire
J'agis pour vous, Notre affaire.
Ce ſera d'une autre maniere. Que craignez-vous de ſa colere?
Quand il croiroit
Que je vous aime, *Julien.* { Quand il croiroit / Que je vous aime,
Il nous marieroit,
Il me donneroit
Rien ne pourroit
Calmer ſa fureur extrême. *Julien.* { Celle
Baſtienne. { Celui que j'aime.

NICOLE.

Laiſſez-moi tranquille; mort de ma vie! vous m'impatientez. Je crains qu'Eloy ne ſe doute qne nous ſommes ici, ne me trouvant pas à la maiſon: ſon garçon Guillaume eſt toujours à nous obſerver. Vas-t-en; non: reſtez-là pendant que j'irai voir ce qui ſe paſſe, afin que Julien ſorte ſans être vû.

(*Nicole ſort.*)

SCENE III.

JULIEN, BASTIENNE.

JULIEN

La bonne tante! Pourquoi faut-il qu'elle ait un mari ſi ridicule?

BASTIENNE.

Ah! Julien, les hommes ſont bien méchans.

JU-

JULIEN.

Oh! pas tous, ma chere Baſtienne, pas tous; il y en a d'un & d'autre.

BASTIENNE.

Reſſembleras-tu à mon oncle, toi? Seras-tu jaloux comme lui?

JULIEN.

Pourquoi le ſerois-je? Perſonne ne t'a contraint à m'aimer; tu m'as dit que je te plaiſois; je t'ai cru de bonne-foi, & je m'en tiens là. Mais auſſi tu me promets de m'aimer toujours?

BASTIENNE.

Oh! toujours: tu n'auras jamais lieu d'en douter.

ARIETTE.

AIR, lent.

Le tendre cœur de ta bergere,
Eſt incapable de changer;
Oui, Julien, tu ſerois léger,
Sans m'engager à m'en venger;
Mais c'eſt m'affliger que d'y ſonger,
Non, non, Julien,
Rien
Du tendre cœur qui te préfere,
Ne pourra faire un cœur léger.

Mineur.

Quelque-fois dans le boccage,
J'entends les petits oiſeaux;
Leurs plaiſirs ſous les rameaux
De nos amours ſont l'image.
Si leur accord raviſſant
Charme toujours ta maitreſſe,
Julien, c'eſt que ma tendreſſe,
Chérit en eux ſon penchant.

Le tendre cœur de ta bergere, &c.

JULIEN.

Tu m'enchantes de plus en plus.

SCENE IV.

NICOLE, JULIEN, BASTIENNE.

NICOLE, *à Baſtienne.*

Je n'ai pas trouvé ton oncle & cependant il n'eſt pas ſorti : il faut qu'il ſoit caché quelque part. A bon compte, va-t'en; Julien, va-t'en vîte, crainte de ſurpriſe. *(Julien ſort avec Baſtienne.)*

SCENE V.

ELOY, NICOLE.

ELOY, *arrivant.*

Ho ! pour le coup, je l'ai vu. Hé bien ! ma douce moitié, dis donc à préſent que ce n'eſt pas lui ; que je réve, & que les galans ne viennent pas ici pour toi.

NICOLE.

Va, tu es un fou.

ELOY.

Oui, oui, j'en ſuis un, de ne pas te moriginer comme je le devrois. Ah ! qu'on avoit bien raiſon de me dire à l'école : *Furens quid fœmina poſſit.*

NICOLE.

Ah ! miſéricorde ! mon mari qui eſt devenu latin.

ELOY.

ELOY.

Et tu es devenue diablement grecque, toi.

ARIETTE.

Tandis que, du matin au ſoir,
Courbé ſur une enclume,
Je bats le fer, je me conſume,
Quel déſeſpoir !
Une diableſſe,
Vient ſans ceſſe
Braver mon courroux,
Me traiter de jaloux,
De bizarre & d'yvrogne :
Et tout le jour,
Faiſant l'amour,
Me taille bien d'autre beſogne.

A Nicole
Ne penſe pas
Me voir toujours traitable :
Car tu verras, car tu ſauras ;
Car tu ſauras, car tu verras
De quoi je ſuis capable.

Tandis que, du matin, &c.

Tu ris donc?

NICOLE.

Eh! pardi oui, le moyen de s'en empêcher ?

ELOY.

Prends garde à toi, ma femme Nicole, prends garde à toi ; je ſuis doux comme un agneau ; mais quand je m'y mets, & qu'on me chiffonne, je ſuis plus dur qu'un marteau de vingt livres. Ton Julien revient toujours ici ; il s'en repentira, ça finira mal ; je t'en avertis, ça finira mal.

NICO-

NICOLE.

Mort de ma vie! finis toi-même; n'eſt-il pas honteux à un Payſan d'être jaloux pour rien, pendant qu'il y a tant de Meſſieux qui ne le ſont pas pour quelque choſe? Vas, marie ta nièce, & les galans ne viendront plus chez toi.

ELOY.

Voilà toujours ton diſcours ordinaire: mais on ne m'en donne pas à garder. Je ſais à quoi m'en tenir. Baſtienne ſera mariée quand je voudrai; mais pas ſi-tôt, j'ai des raiſons pour attendre.

NICOLE.

Oui, ton avarice, qui ne peut ſe réſoudre à lui rendre ſa dot.

ELOY.

Tais-toi, méchante langue.

NICOLE.

Je t'aſſûre que Julien viendra ici juſqu'à ce que Baſtienne ſoit mariée.

ELOY.

Qu'il y vienne, je t'aſſûre que... laiſſe faire... il s'en reſſouviendra.

NICOLE.

Nous verrons.

ELOY.

Voyez ſi cette diable de femme-là n'aura pas toujours le dernier avec moi.

DUO.

DUO.

ELOY.

Morbleu, je vas
Faire fracas.
S'il oſe ici porter ſes pas,
Je l'aſſomme. (*Fin.*)
La belle fineſſe!
Crois-tu que tu me trom-
peras,
Avec cette fineſſe?
Morbleu, &c.

NICOLE.

Ne faites pas
Tant de fracas.
Quel homme!
Il aime votre nièce;
Mariez votre nièce:
Vous ne l'aurez plus ſur les
bras.

Ne faites pas, &c.

Oh! oui, fais la pleureuſe.
Non, je n'ai point ſujet d'être
jaloux.
S'il faut qu'il regarde ma porte,

Morbleu, &c.

Je ſuis bien malheureuſe!
Quel ſujet avez-vous

D'être jaloux?
Me traiter de la ſorte.

Ne faites pas, &c.

SCENE VI.

ELOY, *ſeul.*

Oh! l'orage, la grêle, l'enfer, le diable n'eſt pas pire. Voilà pourtant le mariage! épouſez une laide, elle vous rebute vous-même: coëffez-vous d'une jolie, tous les Galans ſont après, on ne peut plus en jouir. Oh! oui.

ARIETTE.

Femme avec un peu d'appas,
Eſt un fardeau qu'on s'apprête;
Que de ſoins, que d'embarras!
Oh! j'en ai par-deſſus la tête.

J'en gémis à chaque inſtant,
Je me plains, & mon tourment
Ne paroît triſte à perſonne;
Le repos me fuit, m'abandonne,
Et je vais toujours diſant:

Femme avec un peu d'appas, &c.

Vous qu'un doux minois engage,
Redoutez le mariage;
La Beauté met, tôt ou tard,
Le trouble dans le ménage,
Et le plaiſir à à l'écart:
Car,

Femme avec un peu d'appas, &c.

Si ce coquin de Julien me tombe ſous la patte, oh! parbleu, je la lui garde bonne, & je m'y prendrai de façon que ma ruſée n'aura pas moyen de s'en dédire, j'en réponds. C'eſt ici le lieu de leur rendez-vous. Il faut que j'acheve le piége où je veux les prendre. (*Il appelle.*) Ho! Guillaume! Ils ne s'attendent pas à ce que je leur prépare, Guillaume!

SCENE VII.

ELOY, GUILLAUME, *avec une tranche de pain qu'il mange.*

GUILLAUME.

Qu'eſt-ce que c'eſt, not' Maître?

ELOY.

Quitte ton pain, & donne-moi ce reſſort que nous faiſions hier matin.

GUIL

GUILLAUME, *mangeant.*

Qu'eſt-ce que vous en voulez faire?

ELOY.

Quitte ton pain: morbleu, tu vas le voir: cherche des cloux & ton marteau. Il faut attacher ce reſſort à la petite porte de ce cabinet qui donne ſur le jardin; ſi quelqu'un y vient, il n'en ſortira parbleu pas que je ne l'en tire.

GUILLAUME.

Vous avez donc quelqu'un à prendre là-dedans?

ELOY.

Parle bas. C'eſt Julien & ma femme qui y vont ſouvent. J'ai des ſoupçons; & par ce moyen je verrai ce qu'ils y font. N'eſt-ce pas nue bonne invention?

GUILLAUME.

Ma foi, je ne ſuis qu'une bête, not' Maître. Mais, ſauf votre meilleur avis, je crois qu'à votre place, je ne ſerois pas ſi curieux.

ELOY.

Je veux les y prendre, Guillaume.

GUILLAUME.

Et s'ils n'y vont pas?

ELOY.

Ils iront, je te dis, ils iront.

GUILLAUME.

Et quand ils y ſeront?

ELOY

Je les tiendrai.

GUILLAUME.

Et quand vous les aurez, qu'en ferez-vous?

ELOY.

Je saurai à quoi m'en tenir, & ils verront que je ne suis pas un sot.

GUILLAUME.

C'est ben les attraper, ça.

ELOY.

Tôt, tôt ; allons, es-tu prêt ? Commençons.

GUILLAUME.

Quand vous voudrez.

DUO.

Allons, allons,
Mettons-nous à l'ouvrage;
Frappons, frappons,
Courage;
Avançons
Notre ouvrage;
Plus fort,
Encore plus fort:
Que ce ressort
Serve à mettre en cage
Tous les Galans
Qui viendront céans.

Courage, &c.

ELOY, *seul.*

Ici Nicole paroît sans être vue & les observe.

J'en ris d'avance,
Qu'ils seront surpris,
Quand ils seront pris!
Ils auront le prix
De leur insolence.

Nicole

Nicole ſe retire en ſe mordant le bout du doigt.

Allons, allons,
Frappons, frappons;
Courage;
Achevons
Notre ouvrage.

ELOY.

Voilà qui eſt fini fort à propos; eſſayons à préſent. Bon, cela va comme un charme; tiens bien que j'aille chercher le cordon qui tient à l'autre côté, ponr l'attacher ici *(Il entre dans le cabinet, & dit en ſortant.)* Tout eſt bien arrangé, fermons la porte. Va dans la charmille, Guillaume. Que cherches-tu?

GUILLAUME.

Mon pain.

ELOY.

Tu ne parles que de ton pain; le voilà ſur l'enclume. Oh! çà, écoute-moi; va dans la charmille, & ne te montre pas: tu viendras ſeulement quand je t'appellerai. Je vais me mettre au guet aux environs. *(Guillaume ſort.)* J'entends quelqu'un, retirons-nous. C'eſt le Galant. Tout cela vient à point nommé. *(Eloy ſort.)*

SCENE VIII.

JULIEN, NICOLE.

JULIEN.

ARIETTE.

Pour les Amans,
Que l'attente eſt cruelle!

Par elle,
Un cœur fidèle
Languit dans les tourmens.
Pour les Amans, &c.

Trop de délicateſſe
Retient-elle en ces lieux
Ma charmante Maitreſſe ?
Met-elle encor quelque obſtacle à mes vœux ?
Sans un peu de foibleſſe,
Que devient la tendreſſe ?
Peut-on jamais ſe flatter d'être heureux ?
Pour les Amans, &c.

NICOLE.

Comment ! c'eſt toi, Julien ? va-t'en, Eloy te guette.

JULIEN.

Ma chere Madame Nicole, il faut...

NICOLE.

Il faut que tu t'en ailles.

JULIEN.

C'eſt que..

NICOLE.

Eh bien ! quoi ! c'eſt que ?..

JULIEN.

Je n'oſe pas vous le dire, Madame Nicole.

NICOLE.

C'eſt quelque ſottiſe apparemment ; mais je veux le ſavoir tout à l'heure ; ou ne remets jamais les pieds ici.

NICO-

JULIEN.

Eh bien! je vais vous le dire. C'eſt que j'ai engagé Baſtienne à venir chez ſon grand-pere, qui veut bien, par rapport à vous, s'intéreſſer à notre mariage, & je lui apporte ces habits pour qu'elle ſorte d'ici ſans être reconnue.

NICOLE.

Et elle a conſenti à cela ſans m'en rien dire?

JULIEN.

Elle avoit peur que vous n'y conſentiez pas.

NICOLE.

Vraiment elle avoit grand'raiſon: voilà une jolie équipée que tu lui conſeillois-là?

JULIEN.

Puiſque le tems nous preſſe & que nous n'avons pas d'autre reſſource.

NICOLE.

Elle reſtera ici.

JULIEN.

Mais ſongez que le bon-homme nous attend, que vous l'avez promiſe à mon amour; que le tems ſe paſſe; que je la perds ſi nous différons, & que...

NICOLE.

Tu es un étourdi.

JULIEN.

Ma bonne tante, Madame Nicole, ma chere tante.

NICOLE.

Je ne veux pas.

ELOY, *à la fenêtre.*

Voila mon drôle avec elle, écoutons.

JULIEN.

Vous m'aviez tant promis de faire tout pour moi.

ELOY, *à la fenêtre.*

Faire tout pour lui? la chienne?

NICOLE.

Laiſſe-moi tranquille, je te dis, c'eſt inutile.

ELOY.

Elle ſe défend.

JULIEN.

Vous me rebutez en vain, je ne m'en irai point que vous ne m'ayez fait cette grace, je vous ſuivrai plutôt tonte la journée.

ELOY, *de la fenêtre, avec violence.*

Oh! le coquin! (*Il ſe retire.*)

JULIEN.

J'ai entendu quelqu'un.

NICOLE.

C'eſt mon mari; j'ai reconnu ſa voix.

JULIEN.

Entrons dans ce cabinet.

NICOLE.

Non, viens du côté de la maiſon, cela ne ſera pas ſuſpect;

ſuſpect ; d'ailleurs, il me vient une idée : tes habits me ſerviront.

JULIEN.

Pour Baſtienne.

NICOLE.

Oui, pour elle ; mais j'en ferai mon profit : mon extravaguant de mari m'épie depuis le matin autour de ce cabinet. Il a ſûrement quelque deſſein ; ſi c'eſt ce que je ſoupçonne, je veux qu'il ait, au moins une fois en ſa vie, un bon pied de nez qui lui faſſe voir ſon bec-jaune.

JULIEN.

Mais cela ne retardera-t-il pas notre mariage ?

NICOLE.

Ne t'inquiette pas : tu ſeras content, & moi auſſi. Je crois que qnelqu'un approche : viens vîte à la maiſon.

SCENE IX.

ELOY, *ſeul, regardant autour de lui.*

Je ne vois plus perſonne ; ſeroient-ils déjà pris ? Je ne le crois pas, la clochette n'a pas ſonné. Voyons pourtant par le trou de ce volet. (*Il regarde.*) Ils m'ont échappé. Mais ils reviendront ; le Galant tenoit quelque choſe qu'ils ont ſûrement porté à la maiſon ; ſi j'y vais, ils s'eſquiveront comme à l'ordinaire : ſi je ne dis mot, ils reviendront au jardin, & peut-être bien au cabinet : mettons quelqu'un pour me ſeconder de l'autre côté, pendant que je ſuis ici. Ho ! Guillaume !

SCENE X.

ELOY, GUILLAUME.

GUILLAUME, *avec ſon pain.*

Qu'eſt-ce qu'il y a, not' Maître?

ELOY.

Que fais-tu encore avec ce pain?

GUILLAUME, *mangeant.*

Pardi, vous l'voyez bien, je mange.

ELOY.

Finis de manger; morbleu, ils ſont pris!

GUILLAUME, *toujours mangeant avec activité, & parlant de ſang froid.*

Oui.

ELOY.

Je les tiens, Guillaume.

GUILLAUME, *mangeant.*

Qui?

ELOY.

Eux.

GUILLAUME, *mangeant, d'un ton étonné.*

Eux!

ELOY.

Oui eux; ma femme & ſon Galant.

GUILLAUME, *mangeant.*

Peſte!

ELOY.

ELOY.

Vois ſi mon projet n'étoit pas bon?

GUILLAUME, *toujours mangeant.*

Bauh!

ELOY.

Eh! tu manges toujours; ce n'eſt pas le plus preſſé.

GUILLAUME.

Si fait ben, morgué, car je créve d'appétit.

ELOY.

Cours vite au bout du jardin.

GUILLAUME, *partant.*

Allons, not' Maître.

ELOY.

Où vas-tu?

GUILLAUME.

Où vous dites.

ELOY.

Pourquoi faire?

GUILLAUME.

Je n'en ſais rien.

ELOY.

Ecoute-moi, tu le ſauras.

GUILLAUME.

Dites..

ELOY.

Cours d'abord au bout du jardin; quand tu verras ma femme ſortir avec un homme qui lui parle

tout bas, va de leur côté, pour qu'ils te fuient : fais en ſorte qu'ils prennent par ici, entends-tu ?

GUILLAUME.

Oh ! que oui ; ça veut dire que je battrai la plaine pendaut que vous gardez le bois, n'eſt-ce pas, not' Maître ?

ELOY.

Songe à me rabattre le gibier, & ne perds pas de tems.

GUILLAUME.

J'y cours.

ELOY.

Ils ne m'échapperont parbleu pas ; ma chaſſe me réuſſira..

ARIETTE.

Quand le Chaſſeur habile
Suit, d'un pas agile,
La bête
Qui le fuit ;
Il l'obſerve, il la guette,
Il la pourſuit ;
Et bien-tôt il la réduit.
Et c'eſt en vain qu'elle veut ſans ceſſe
L'éviter par mille détours ;
Il rit de ſes tours,
Et fait ſi bien, par ſon adreſſe,
Par ſa fineſſe,
Qu'enfin elle ſe rend
Sous le coup qui l'attend.

Quand le Chaſſeur habile
Suit, d'un pas agile,
La bête
Qui le fuit,

Il l'obſerve, il la guette,
Il la pourſuit ;
Et bien-tôt il la réduit.

Je les vois; ils s'approchent; les voilà qui détournent; c'eſt au cabinet qu'ils vont. Oh! pour le coup je les aurai. Guillaume a fait ſon rôle à merveille, ils ne doivent pas être loin du cabinet... J'entends remuer... Les voilà pris; la clochette a ſonné: Guillaume! quel plaiſir! Guillaume!

SCENE XI.

ELOY, GUILLAUME.

GUILLAUME.

Vous voilà bien joyeux. Qu'avez-vous donc vû?

ELOY.

Tu m'as ſervi comme je voulois.

GUILLAUME.

Vous êtes donc content?

ELOY.

Oui, je te promets pour boire.

GUILLAUME.

J'aime autant que vous me le donniez, car je brûle de ſoif.

ELOY.

Tu n'y perdras rien; mais va auparavant me chercher tous mes voiſins.

GUILLAUME.

Pour boire avec nous ?

ELOY.

Non, non ; c'eſt pour les rendre témoins de mon triomphe. Amène-moi le Berger, le Pêcheur, Lucas le Vigneron, Simon le Jardinier, toute la Juſtice, le Magiſter, le Bailli, le Bedeau ; avertis tout le Village. Je t'attends ici.

GUILLAUME.

J'y cours. *(Il part.)*

ELOY.

ARIETTE.

Victoire, victoire !
Tous deux ſont pris dans mes filets.
Le fait eſt bien notoire ;
Ils ne pourront plus deſormais
M'en faire accroire.
Tout le village
Va par moi-même en être inſtruit ;
Et tout mon voiſinage,
Par Guillaume conduit,
Sera témoin de leur dépit.

SCÈNE XII.

ELOY.

Je voudrois déjà voir leur contenance à la vue de tout ce monde qni ſe moquera d'eux. La jalouſie donne pourtant de bonnes idées. Quel plaiſir pour moi de les avoir pris au trébuchet. Ils ne vien-

viennent pas: qu'ils font long-temps! Je grille d'impatience. Ah! les voici.

SCENE XIII. & DERNIERE.

ELOY, GUILLAUME, *plusieurs Voisins.*

ARIETTE.

VEnez tous, mes voisins,
Servez-moi de témoins.
Venez, mes comperes,
Venez, mes commeres;
Jugez par vos yeux de l'affront
Que l'on fait à mon front.

CHOEUR.

Mais, mon compere,
Vous avez tort de faire
Eclater cet affront.

JULIEN *entre, & dit à part.*

Que de monde
Dans la maison
Abonde!
J'en sçais bien la raison.

ELOY.

(*Voyant Julien.*)

Avançons-nous. Mais quel mystere!
Quoi! le drole est dehors!
Il faut qu'il ait le diable au corps.

(*Le Chœur répéte ce vers.*)

ELOY.

J'ai la clef dans ma poche,
Et je suis sûr de mes ressorts;
Que chacun s'approche.

JULI-

JULIEN.

Vous jugerez de ſes tranſports;
C'eſt ſa femme & ſa niece.

(*Pendant ces deux vers, Eloy ouvre la porte.*)

(*Baſtienne en homme, & Nicole ſortent du cabinet.*)

CHOEUR.

C'eſt ſa femme & ſa niece!
Quoi! c'eſt ſa niece!

ELOY.

Quoi! c'eſt ma niece!
Ah! la traitreſſe!

CHOEUR.

Vous êtes fou dans vos tranſports,
Et vous avez le diable au corps.

BASTIENNE, NICOLE.

Voiſins, vous connoiſſez nos torts:
Rendez juſtice à ſes tranſports.

ELOY.

Mais je ſuis ſûr de mes reſſorts.

CHOEUR.

Voiſin, voiſin vous avez tort
De faire éclater ce tranſport.

ELOY.

Mais je ne ſçais ſi je dors ou ſi je veille. Par quelle aventure Baſtienne ſe trouve-t-elle ici habillée en homme?

NICOLE.

Pour ſe moquer de toi, jaloux impertinent.

ELOY.

Ma femme...

NICO-

NICOLE, *l'interrompant.*

Fais-donc agir les reſſorts de ton imagination. Es-tu content à préſent ; as-tu vû mon Galant ?

ELOY.

Mais, ma femme...

NICOLE, *l'interrompant.*

Et vous, voiſins, qu'il a envoyé chercher pour témoins de ſes extravagances, faites-lui compliment de ne pas être ce que mériteroit un ſot comme lui pour tous les chagrins qu'il me donne.

ELOY.

Je ne ſçais où j'en ſuis.

GUILLAUME.

Eh ! bien, qu'eſt-ce que c'eſt, not' Maître ? Vous v'là tout affligé de ce qui f'roit plaiſir à ben d'autres.

ELOY.

Mais, Julien, pour qui venois-tu donc ici ?

NICOLE.

Pour votre niece, vieux jaloux.

ELOY.

Eſt-il vrai, Baſtienne ?

BASTIENNE.

Mon cher oncle, ma chere tante vous dit vrai ; je n'aime que Julien.

JULIEN.

Maître Eloy, conſentez à mon mariage avec Baſtienne.

ELOY.

ELOY.

Je veux bien donner à Nicole ce contentement-là; mais à condition qu'elle ne me reprochera pas ce qui vient d'arriver, & qu'elle ne m'en gardera pas de rancune.

NICOLE.

Tu es bien heureux que je n'aime pas le changement; mais si tu ne te corriges pas de ton humeur, je ne te réponds de rien, vois-tu?

ELOY,.

Tu seras contente: mais que Julien se tienne avec sa femme, & ne vienne ici que quand j'y serai.

JULIEN.

Je vous obéirai, notre oncle.

GUILLAUME.

Vous n'êtes donc plus fâché d'avoir été trompé!

NICOLE.

Que sçait-on?

ELOY.

Va, ma ménagère ne m'en veut pas. Trompe-moi toujours de même! oublions tout le passé, & réjouissons-nous. Après ce qui m'arrive, je vois bien qu'il faut m'en rapporter à ta bonne foi; puisqu'on ne peut pas croire les choses même quand on les voit.

VAUDEVILLE.

Bannissons le soupçon jaloux,
Qui nuit à la paix du menage:

Je

Je ne veux plus le voir chez nous,
Et ſans m'allarmer davantage,
Dans ma maiſon toujours d'accord,
Toujours d'accord,
J'aime mieux battre,
Forger, reforger faire le diable à quatre,
Que de tenter le Sort ;
Les curieux ont toujours tort.

CHOEUR.

C'eſt un grand tort,
Que de tenter le Sort,
Les curieux ont toujours tort.
Il vaut mieux battre,
Forger, reforger, faire le diable à quatre,
Que de tenter le Sort.
Les curieux, &c.

NICOLE.

Un mari qui ſe rend fâcheux,
Veut qu'on le trompe ou qu'on le blâme?
Le plus fin à ſes propres yeux,
Ne l'eſt jamais tant que ſa femme.
Mon pauvre Eloy, pour vivre heureux,
Il vaut mieux battre, &c.

JULIEN.

Baſtienne, à notre amour parfait
Aucun ſoupçon ne pourra nuire.
Si jamais ce mal me gagnoit,
Tes beaux yeux ſçauroient le détruire.
Tout bas mon cœur répéteroit:
Il vaut mieux battre, &c.

GUILLAUME.

Bon appétit, du vin un peu,
L'humeur vive, & l'ame contente,

Pour moi le travail eſt un jeu ;
Jamais l'Amour ne me tourmente.
S'il venoit trop près de mon feu,
J'aime mieux battre, &c.

BASTIENNE.

Quand je te vis le premier jour,
Je ſentis naître ma tendreſſe ;
Le lendemain, à mon retour,
Je croyois vaincre ma foibleſſe ;
Mais que peut-on contre l'Amour ?
Il ſçait tant battre,
Forger, reforger, faire le diable à quatre,
Qu'il devient le plus fort,
Et la Raiſon a toujours tort.

ELOY.

Nous tâchons par plus d'un métier,
Meſſieurs, d'avoir votre pratique :
Mais ſouvent un pauvre ouvrier
Se voit ſaiſi par la Critique,
Et n'en obtient jamais quartier.
Pour la combattre,
Avec nous battez tous ;
Faites le diable à quatre :
Quand nous frappons d'accord,
Les envieux ont toujours tort.

FIN.

ESSAI

SUR L'OPERA-COMIQUE.

Je ne prétend point donner ici des règles d'un Art dans lequel je me regarde encore comme un apprentif, malgré le ſuccès dont le Public a bien voulu récompenſer mon travail dans ces bagatelles. J'ai cru qu'il recevroit comme un témoignage de mon zèle, des recherches ſur les moyens de l'amuſer dans un Spectacle qui lui plaît, & où des Ouvrages applaudis ont donné pluſieurs fois occaſion de tirer des conſéquences qui tendent à perfectionner ce genre de Drames.

L'Opera-Comique n'eſt proprement qu'un eſquiſſe de Pièce. Il eſt compoſé d'autant & des mêmes parties que la Comédie ; mais il faut les rétreſſir toutes à-peu-près comme fait un Peintre, lorſqu'il réduit un grand tableau dans une miniature. Il eſt cependant eſſentiel de remarquer que le Peintre dans ſa miniature, ne diminue que l'étendue, ſans rien changer au coloris & aux autres ornemens du modèle qu'il copie ; au lieu que dans l'Opera-Comique, le Poëte eſt abſolument obligé de tout ébaucher.

Son Sujet doit être ſimple comme celui de la Comédie, mais l'ordonnance plus legere & plus vague ; il y faut plus de caractere que de mœurs, c'eſt-à-dire que les Perſonnages doivent s'y faire connoître par leurs actions plus que par leurs diſcours ; l'intrigue doit s'expliquer dès la premiere Scene

ou la ſeconde tout au plus, quand la Piece eſt longue. Le titre doit indiquer en grande partie le ſujet de la Piece.

Les meilleures intrigues ſont celles qui ſe paſſent entre des Perſonnages gais; c'eſt pour cela que les Villagois font plus de plaiſir dans ce genre que les gens de la Ville, & que parmi ces derniers, les Artiſans réuſſiſſent mieux que la Bourgeoiſie. Il ſeroit mal-adroit de prendre un Prince fameux ou un Conquérant illuſtre pour Sujet d'un Opera-Comique, à moins que ces Perſonnages n'y ſoient repréſentés dans des ſituations ſingulieres, plaiſantes, & oppoſées, juſqu'à un certain point à leur dignité.

Le Dialogue doit être concis, plaiſant, naturel & ſans affectation ni pointes. Les quolibets placés avec jugement & ménagés avec adreſſe y font un bon effet. Depuis l'établiſſement de la Muſique, on n'a plus la reſſource du Comique que fourniſſoient les Vaudevilles. Les Ariettes en ont pris la place, & ce n'eſt pas choſe aiſée que de leur donner de l'agrément & de la vivacité: il ſeroit auſſi difficile d'établir des Regles ſûres pour la maniere de les employer & de les faire; le goût eſt le meilleur maître qu'on puiſſe conſulter. On peut cependant obſerver généralement que les Ariettes ne doivent ſe placer que dans les endroits où la Scène eſt tranquille, ou dans les Monologues; car il eſt ridicule qu'un Perſonnage qui doit avoir des intérêts à démêler ou des ſentimens à exprimer, s'arrête uniquement pour écouter de la Muſique, & je ne conçois pas comment on a trouvé des Auteurs aſſez hardis pour riſquer de pareilles bévues, & des Spectateurs aſſez

assez patiens pour les supporter & s'y accoutumer.

Comme on a peu de ressource du côté du discours, il faut jetter un intérêt assez animé dans cet ouvrage pour donner lieu à des sentimens tendres, & à des situations plaisantes ou pathétiques ; cela dépend de la constitution du sujet.

On conseille dans la Comédie de bien filer les Scenes. C'est tout le contraire dans l'Opera-Comique. Les Scenes ne doivent être qu'indiquées, naître rapidement les unes des autres, & marcher précipitamment ; un peu de désordre même & de négligence les rend souvent plus piquantes & plus agréables. Il faut varier les Scenes autant qu'il est possible, & les mélanger, de sorte qu'une Scene gaye succede à un entretien tendre, un détail ridicule, à quelque situation gracieuse & ainsi du reste.

Les passions agissent plus dans l'Opera-Comique que dans la Comédie; mais elles y doivent être beaucoup moins détaillées. Il faut les exprimer par les traits les plus communs & les plus vifs, éviter les periphrases & les circonlocutions poëtiques. Il vaut mieux qu'un homme irrité dise tout simplement : *Ah ! que je suis en colere,* que de s'écrier : *la rage enflamme mon ame.* Plus on est concis, & moins on est ennuyeux : d'ailleurs la musique veut de la force, de la clarté & de la précision, & c'est le chant ordinairement qui doit peindre les affections de l'ame dans l'Opera-Comique du nouveau genre.

L'idée d'un Opera-Comique doit être venue en un moment ; sur un mot plaisant, sur une historiette.

L'ar-

L'arrangement du ſujet demande du travail & de la connoiſſance du Théâtre. Il s'agit pour l'exécuter, d'avoir le caractere plaiſant, d'être de bonne humeur, & de ſe faire un jeu de ſon travail. Dans ces ſortes d'ouvrages une longue application dégoûte ou rend trop ſérieux; c'eſt dans ce genre principalement que l'art conſiſte à ne point en laiſſer paroître.

FIN.

LE HURON,

COMÉDIE,

EN DEUX ACTES ET EN VERS;

MÊLÉE D'ARIETTES.

Par Mr. ***.

La Musique par Mr. ANDRÉ GRETRIE,
de L'Académie des Philarmoniques de Bologne.

Représentée sur le Théâtre de la Cour, par les Comédiens François ordinaires du Roi, le 1769.

A COPENHAGUE,

Chez CL. PHILIBERT,
Imprimeur-Libraire.

MDCCLXIX.
Avec Permission du Roi.

ACTEURS.

LE HURON,	Mr. De la Tour.
Mlle. DE St. YVES,	Mad. Dinezi.
Mr. DE St. YVES, *ſon pere*,	Mr. Deschamps.
Mlle. DE KERKABON,	Mlle. Dartimon.
Mr. DE KERKABON, *ſon frere*,	Mr. Dinezi.
LE BAILLI,	Mr. Monbrun.
GILOTIN, *ſon fils*,	Mr. Caſimir.
UN OFFICIER,	Mr. Du Tillet.

UN CAPORAL.

TROUPE DE SOLDATS.

TROUPE DE GENS DU BAILLI.

Le lieu de la Scene eſt une Place de Village.

Repréſentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi (à Paris) le 20 Août, 1768.

BIBLIOTHECA REGIA HAFNIENSIS

LE HURON.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente un Village.

SCENE PREMIERE.

Mlle. DE KERKABON, Mlle DE SAINT YVES.

Mlle. DE St. YVES.

Quoi! déja le Huron eſt parti pour la chaſſe?

Mlle. DE KERKABON.

Bon! dès le point du jour il étoit dans les champs.
Ho! les Hurons ſont diligens;
Ils ne tiennent jamais en place.
Je les connois, j'avois un frere en Canada.
Il mourut dans ce pays-là,
Auſſi bien que ſa femme, à la fleur de ſon âge.
Mais parlons de notre Sauvage:
Comment le trouvez-vous?

Mlle. DE St. YVES.

Bon enfant tout à fait.

Mlle. DE KERKABON.

Bon enfant! l'éloge eſt modeſte.
Il eſt charmant! commme il eſt fait!
Comme il eſt gai! comme il eſt leſte!
Il cherche à plaire; il eſt galant à ſa façon.
Mon frere l'aime avec tendreſſe;
En l'inſtruiſant il le careſſe.
Moi, je lui fais auſſi quelquefois la leçon.
Il rit de ſi bon cœur! il a dans ſon langage
Tant de candeur & d'ingénuité!

Mlle. DE St. YVES.

Oui, c'eſt la ſimple vérité.

Mlle. DE KERKABON.

Si jamais il aime, je gage
Qu'il aimera mieux qu'un François.
(*Modeſtement.*)
Moi, je ne m'y connois pas; mais...
Je crois que pour aimer, rien n'eſt tel qu'un Sauvage.
Et par exemple, quel dommage
Que le fils du Bailli ne lui reſſemble pas!
Vous ſeriez bien moins difficile.

Mlle. DE St. YVES.

Ah! je l'ai vû, cet imbécile.

Mlle. DE KERKABON.

Vos peres hier au ſoir ſe ſont parlé tout bas;
Et je crois l'affaire conclue.

Mlle. DE St. YVES.

Non, à le refuſer je ſuis bien réſolue.

AIR.

AIR.

Si jamais je prends un époux,
Je veux que l'amour me le donne;
Qu'à la fête il vienne avec nous;
Et que ſa main nous y couronne.

Un choix contraire à nos deſirs
Devient une ſource de larmes.
La liberté ſeule a des charmes;
Elle eſt la ſource des plaiſirs.

Si jamais, &c.

N'eſt-ce pas au cœur à choiſir
L'objet qu'il doit aimer ſans ceſſe?
On voit bientôt l'amour s'enfuir,
S'il ſent que ſa chaîne le bleſſe.

Si jamais, &c.

SCENE II.

Mlle. DE St. YVES, Mlle. DE KERKABON, GILOTIN.

Mlle. DE KERKABON.

Vous voilà, Monſieur Gilotin?
D'où venez-vous donc ſi matin?

GILOTIN.

Vraiment, je viens de voir chaſſer l'homme Sauvage.
Il met en l'air tout le village.

Mlle. DE KERKABON.

Chaſſe-t-il de bon cœur?

GILOTIN.

Ah! c'eſt un vrai lutin.

AIR.

Comme il y va!
Comme il détale!
Quel chaſſeur que ce Huron là!
Il faut le voir dans ces valons:
Il a des aîles aux talons.
Il tire à bale.
Pan, pan, pan, il tue à tous coups.
Les pauvres liévres en ſont tous
Comme des fous.
Feinte ni ruſe,
Rien ne l'abuſe:
Il fait leurs tours
Et leurs détours.
Ah quel coureur!
Il vous les laſſe.
Ah quel tireur!
Il les terraſſe.
Pan, pan, pan, il tue à tous coups.
Tout d'une haleine
Il court la plaine,
Sans être jamais las.
Si celui là n'eſt pas alerte,
Certe,
Je ne m'y connois pas.
A la courſe, au vol, à cent pas,
Il tire, & la piece eſt à bas.

Comme il y va, &c.

Il ſera de la nôce, il chaſſera pour noos.

Mlle. DE St. YVES.

De quelle nôce?

GI-

GILOTIN.

De la nôtre.

Mlle. DE St. YVES.

De la nôtre!

GILOTIN.

Oui, c'eſt moi qu'on marie avec vous.

Ils ſont d'accord.

Mlle. DE St. YVES.

Qui donc?

GILOTIN.

Qui? Mon pere & le vôtre.

Mlle. DE KERKABON.

Je m'en doutois.

GILOTIN.

Hé quoi, l'on ne vous l'a pas dit?

Ce ſoir on mande le Notaire.

Mlle. DE St. YVES.

Ce ſoir!

Mlle. DE KERKABON.

Il eſt preſſé!

GILOTIN.

Cela vous étourdit?

Oh! nous allons vite en affaire.

Mlle. DE St. YVES.

Mais comment ſe peût-il?...

GILOTIN.

Comment? La choſe eſt claire.

Un jour que je rêvois, j'étois là comme un ſot.
Mon pere eſt phyſionomiſte ;
Et comme il entendit que je ne diſois mot,
Il devina que j'étois triſte.
Il me regarde entre deux yeux.
Qu'as-tu donc, me fit-il ? Moi ! je n'ai rien, lui fis-je.
Tu mens : quelque choſe t'afflige,
Fit-il. Vous l'avez dit : j'ai de l'amour. Tant mieux !
Voyons, qui t'a donné dans l'aîle ?
Je dis que c'étoit vous. Oui dà, fit-il, c'eſt elle ?
Et tu t'affliges pour cela ?
Va, tu n'es qu'un benêt. (Il eſt badin mon pere.)
Hé bien, fit-il, demandons-la.
Sitôt dit, ſitôt fait. Voilà tout le myſtere.
(*Gaiment.*)
Ma future, allons, touchez-là.

Mlle. DE St. YVES.

O ciel !

GILOTIN.

Vous en êtes bien aiſe,
N'eſt-ce pas ?

Mlle. DE St. YVES.

Point du tout, Monſieur, ne vous déplaiſe.

GILOTIN.

Vous ne m'aimez donc pas ?

Mlle. DE St. YVES.

Non.

GILOTIN.

Non ! vous badinez.

Mlle.

Mlle. DE St. YVES.

Rien n'eſt plus ſérieux.

GILOTIN.

Oui dà ! vous m'étonnez.
Je croyois pourtant bien vous plaire.

Mlle. DE St. YVES.

Il n'en eſt rien.

GILOTIN.

N'importe, allez, laiſſez-moi faire.

DUO

Ne vous rebutez pas,
Voilà que je vous aime.
Cela vient pas à pas,
Cela vient de ſoi-même.
Vous m'aimerez auſſi,
Vous m'aimerez de même.
Cela vient de ſoi-même,
Du ſoir au lendemain.
Pour obtenir le cœur, il faut avoir la main.

Mlle. DE St. YVES.

Non, ne vous flattez pas:
Il n'en eſt pas de même.
Non, cela ne vient pas,
Ne vient pas de ſoi-même,
Je n'aime pas ainſi,
Je n'aime pas de même.
Non, non.

GILOTIN.

Si, ſi

Mlle. DE St. YVES.

Ne croyez pas qu'on aime,
Du ſoir au lendemain.
Il faut avoir le cœur, pour obtenir la main.

SCENE III.

Les Acteurs précédens, LE HURON.

Mlle. DE KERKABON, *vivement.*

Ah ! voici le Huron.

LE HURON.

Bonjour, Meſdemoiſelles.
Voilà ma chaſſe. Elle eſt à vous.

GILOTIN, *bas à Mlle. de St. Yves.*

C'eſt pour la nôce.

Mlle. DE St. YVES, *avec impatience.*

Ah ! laiſſez-nous.

LE HURON.

Les lievres ſont vivans. Comme ils n'avoient point d'ailes,
A la courſe je les ai pris.
Mais j'ai tiré ſur les perdrix,
Ne pouvant pas voler comme elles.

GILOTIN, *approchant d'un lievre.*

Voyons... Il remue !

(*Il recule.*)

LE HURON.

As-tu peur ?

Mlle. DE KERKABON.

Un lievre l'épouvante.

LE HURON.

Approche : allons, courage.

GI-

GILOTIN, *n'oſant approcher.*
Le voir de loin c'eſt le plus ſage.

LE HURON.
Cela s'appelle avoir du cœur.

Mll. DE KERKABON, *d'un air d'amitié.*
Allons, repoſez-vous, vous êtes tout en nage.
Vous chaſſez avec trop d'ardeur.
Moi, je veux que l'on ſe ménage.

LE HURON, *en s'aſſeyant.*
Le repos me fatigue. Agir eſt un beſoin,
Que j'ai ſenti toute ma vie.

GILOTIN
Il a le diable au corps.

Mlle. DE KERKABON.
Comment vous prit l'envie
De venir voyager ſi loin ?

LE HURON.
Je ſuis né curieux ; j'étois libre de ſoin ;
Et l'occaſion nous convie.

Mlle. DE KERKABON.
Avez-vous pu, ſi jeune hélas !
Quitter pere & mere ?

LE HURON.
On n'a guere
De regret à quitter ce qu'on ne connoît pas.

GILOTIN.
Eſt-ce que les Hurons n'ont ni pere ni mere ?

Mlle. DE KERKABON.
Nous vous en ſervirons.

LE HURON.
Je m'en paſſe fort bien.

A mon

A mon âge un Huron ſe ſuffit à lui-même ;
Et, grace à la nature, il ne me manque rien,
(*Regardant Mlle. de St Yves.*)
Qu'un objet, fait pour moi, qui me plaiſe & qui m'aime.
(*D'un air careſſant.*)
Aſſeyez-vous là

Mlle. DE St. YVES, *avec douceur.*

J'aime à me tenir debout.

LE HURON.

Nous ſerons plus près l'un de l'autre.

GILOTIN.

Oui-dà ?

Mlle. DE St. YVES.

Non.

LE HURON.

Pourquoi, non ?

GILOTIN.

Le drôle eſt de bon goût ?

Mlle. DE St. YVES.

Ce ne ſeroit pas bien.

LE HURON.

Quel pays que le vôtre !
On y croit voir du mal à tout.

Mlle. DE KERKABON.

Chez vous on eſt moins difficile,
N'eſt-ce pas ?

LE HURON.

Difficile ? on ne l'eſt point du tout.

Si vous ſçaviez combien votre ſexe eſt docile,
Et combien par l'amour le notre eſt adouci !
Ah, ſi dans nos forêts, où regne la nature,
J'avois pu rencontrer ce que je trouve ici,
J'y ſerois encor, je vous jure.

Mlle. DE St. YVES.

Vous n'aimez pas ce pays-ci.

LE HURON.

S'il me laiſſoit aimer, je l'aimerois auſſi.

Mlle. DE St. YVES.

Voyagez-vous encor ?

LE HURON.

Non. Je courois le monde,
Pour voir un peu comme il eſt fait.
Mais ce qu'il a de plus parfait,
Je l'ai vu ; j'ai fini ma ronde.

Mlle. DE KERKABON.

On connoît donc l'amour au pays des Hurons ?

LE HURON.

Ah ! comme vous, nous l'adorons.
Où ne connoît-on pas ſa puiſſance infinie ?

Mlle. DE St. YVES.

Je voudrois bien ſçavoir, qu'elle eſt en Huronie
La façon d'exprimer ſon inclitation.

LE HURON, *d'un air noble & tendre.*

C'eſt de faire, en aimant, quelque belle action,
Qui plaiſe à qui vous reſſemble.

Mlle. DE KERKABON.

Cet amour-là vaut bien le notre, ce me ſemble.

Mlle. DE St. YVES, *d'une voix timide.*
Avez-vous aimé?

LE HURON.

Oui, la belle Abucaba.
Elle chaſſoit un lievre, à vingt milles du gîte;
Un Algunquin le prît, & le lui déroba.
J'attrapai l'Algunquin; je l'amenai bien vîte
Tout tremblant à ſes pieds. Elle lui pardonna,
Et devant lui me couronna.

Mlle. DE KERKABON.

Et vous l'aimiez à la folie?

LE HURON.

(Vivement.)
Oui, de toute mon ame. Elle étoit ſi jolie!

AIR.

Les joncs ne ſont pas plus droits;
Elle en avoit la ſoupleſſe,
De la biche la vîteſſe,
De l'hermine la fineſſe
Et la blancheur à la fois.
La colombe eſt moins fidelle:
L'aigle n'eſt pas plus fier qu'elle;
Et les agneaux ſont moins doux.
Auſſi fraîche que la roſe,
Elle eut même quelque choſe,
Oui, quelque choſe de vous.

Mlle. DE St. YVES.

Qu'eſt-elle devenue?

LE HURON.

Un ours me l'a mangée.

GI-

GILOTIN.

C'eſt dommage !

LE HURON.

Je l'ai tué ce vilain ours.
Mais je la plains encore, après l'avoir vengée.

Mlle. DE KERKABON.

Vous ne la plaindrez pas toujours.

LE HURON, *en regardaut Mlle de St. Yves.*

Oh non. Je ſens déja ma douleur ſoulagée.

Mlle. DE KERKABON.

Mais quel bijou frappe mes yeux ?

LE HURON, *avec vivacité & ſentiment.*

Ah ! s'il vous paroît curieux,
Recevez-le des mains de la reconnoiſſance.
Je n'ai rien de plus précieux.

Mlle. DE KERKABON.

Que vois-je ! quelle reſſemblance !
(Vivement.)
Et d'où tenez-vous ces portraits?

LE HURON.

Je les avois dès ma naiſſance.

Mlle. DE KERKABON.

Plus j'en examine les traits...
Oui, c'eſt elle, c'eſt lui. Ciel !

Mlle. DE St. YVES.

Voyons.

Mlle. DE KERKABON., *vivement.*

Je vous quitte ;
Je vais trouver mon frere, & reviens au plus vîte.

SCE-

SCENE IV.

LE HURON, Mlle. DE St. YVES, GILOTIN.

LE HURON.

Quel trouble eſt venu la ſaiſir ?
Si ce bijou lui fait plaiſir,
Elle peut le garder.

Mlle. DE St. YVES.

Qu'eſt-ce ?

LE HURON.

Une double image.
Dès l'enfance on m'a dit qu'en la portant ſur moi,
Je ſerois heureux : je vous voi ;
Vous accompliſſez le préſage.

Mlle. DE St. YVES.

Mais, vous me dites des douceurs.

LE HURON.

Que vous dirois-je hélas ? pour vous de tous les cœurs
Tel ſera toujours le langage.

AIR.

Vous me charmez :
Vous enflàmmez
Juſques-à l'air qûe je reſpire.
Abſent de vous, je ne ſais quoi,
Plus fort que moi,
Vers vous m'attire.

Je

Je jouis dès que je vous voi ;
Mais en jouiſſant je deſire.
Quel eſt ce déſir ?
D'où naît ce plaiſir ?
C'eſt un délire,
Le vrai délire,
L'heureux délire du plaiſir.
Ah ſi votre cœur pouvoit lire,
S'il pouvoit lire dans le mien !..
Ce qu'un ſauvage ne ſait dire,
Croyez, croyez qu'il le ſent bien.

Mlle. DE St. YVES, *un peu émue.*

Mais... Voyez donc ma bonne amie,
Qui me laiſſe avec vous... Je ne ſçais pas pourquoi.

GILOTIN, *d'un ton grave.*

J'y ſuis. N'ayez pas peur.

LE HURON, *voulant la retenir.*

Un moment.

Mlle. DE St. YVES.

Laiſſez-moi.
Je vais la retrouver. Elle eſt bien étourdie !

SCENE V.

LE HURON, GILOTIN.

GILOTIN.

J'Eſpere au moins que ce n'eſt pas
De l'amour, que tu ſens pour elle.

LE HURON.

De l'amour! pourquoi non? Je ſuis jeune; elle eſt belle;
Ah! peut-on ſans amour avoir vu tant d'appas?

GILOTIN.

Oh! ce n'eſt pas ici comme dans l'Huronie.
C'eſt à moi, s'il vous plaît, qu'elle doit être unie;
C'eſt à moi de l'aimer.

LE HURON.

Que dis-tu?

GILOTIN.

Que demain
Son pere me donne ſa main.

LE HURON.

Elle y conſent!

GILOTIN.

Pour elle, elle en a peu d'envie;
Mais les peres chez nous diſpoſent des enfans.

LE HURON.

Et moi, vois-tu, je te défends
D'y jamais penſer de ta vie.

GILOTIN.

Eſt-ce de vous que je dépends?

LE HURON.

Non; mais tu dépends d'elle. Il faut ſavoir lui plaire,
Ou lui laiſſer choiſir l'époux qui lui plaira.

GILOTIN.

Et ſi je plais à ſon pere?

LE HURON.

Son pere t'épouſera.

Pour elle, c'eſt une autre affaire :
Quelque choix qu'elle faſſe, il ſera volontaire ;
Et ſon cœur en décidera.

AIR.

Qu'on mette à prix le cœur l'Hortence ;
Je défirai tous mes rivaux.
Il n'eſt ni dangers ni travaux
Qui puiſſent laſſer ma conſtance.
Falut-il repaſſer les mers ;
Franchir les torrens à la nage ;
Braver la rigueur des hivers ;
Affronter les vents & l'orage ;
A ſon amant tout ſera doux
Pour obtenir le nom d'époux.

GILOTIN.

Tout cela m'eſt égal. Je vais trouver mon pere ;
Et nous verrons ſi l'on préfére
Un nouveau venu, comme toi,
Au fils d'un Bailli, comme moi.

SCENE VI.

M. & Mlle. DE KERKABON, Mlle. DE St. YVES, LE HURON.

M. DE KERKABON, *tranſporté.*

VENEZ, embraſſez-moi, mon-neveu ; car vous l'êtes.

LE HURON.

Moi! votre neveu!

M. DE KERKABON.

Ces portraits,
Votre pays, votre âge, & les tems, & les faits,
Tous s'accordent: preuves complettes.

Mlle. DE St. YVES.

Ciel!

M. DE KERKABON.

Vous n'avez jamais vu vos parens?

LE HURON.

Jamais.

M. DE KERKABON.

Juſtement.

LE HURON.

Ils m'avoient délaiſſé. Ma nourrice
Ne me trouva que cet indice.

M. DE KERKABON.

Hélas! il me rappelle un frere que j'aimois.

QUATUOR.

M. DE KERKABON.

Il a les traits de ſon pere.

Mlle. DE KERKABON.

Il a les yeux de ſa mere.

M. & Mlle. DE KERKABON.

Voilà ſes yeux, voilà ſes traits,
Ces traits de caractere.
Il eſt François.

LE HURON.

Je ſuis François.

Mlle. DE St. YVES.

Il eſt François.

M. & Mlle. DE KERKABON.

Voilà ces traits de caractere.

LE HURON.

N'ai-je pas encor quelques traits,
De caractere?

M. & Mlle. DE KERKABON.

Voilà tes yeux, voilà tes traits.

LE HURON.

Ah! quel bonheur! je ſuis François.

M. & Mlle. DE KERKABON, & Mlle. DE St. YVES.

Ah! quel bonheur! il eſt François.

Mlle. DE St. YVES.

Oui, ce ſont les traits
De ces portraits.

LE HURON.

Ah! cela ſemble fait exprès.

M. DE KERKABON.

Oui, ce ſont les traits
De ces portraits.

Mlle. DE KERKABON *avec plus d'attention.*

Cependant, mon cher frere,
Regardez bien ſes yeux.
Il les a beaucoup mieux.
Je voi, je croi,
Je ne ſais quoi.

M. DE KERKABON, *bruſquement.*

Chimere !
Il a les traits
De ces portraits.

Mlle. DE KERKABON, *ſe rétractant.*

Ah ! oui. Ce ſont les yeux de ſa mere.

M. DE KERKABON.

Ce ſont les traits de ſon pere.

TOUS ENSEMBLE.

Ah ! quel bonheur ! il eſt François.

LE HURON.

Ah ! quel bonheur ! je ſuis François.

M. DE KERKABON.

Mon neveu, pour voir nos amis,
Il faut demain être bien mis,
Et t'habiller à la Françoiſe.

LE HURON.

Pourquoi ? Je ſuis fort bien, car je ſuis à mon aiſe.
Mon habit m'eſt commode, & j'y ſuis attaché.

M. DE KERKABON.

Mais que diroit-on ?

LE HURON.

Quoi qu'on diſe,
Comme je vis pour moi, je veux vivre à ma guiſe ;
Et je le mets dans mon marché.
Chacun ſon goût : c'eſt ma deviſe.

M. DE KERKABON.

Mais il n'eſt pas poſſible...

LE HURON.

Ecoutez, parlons clair :
Je ſuis né libre comme l'air,
Et par-tout je veux être en pays de franchiſe.
Me voulez-vous tel que je ſuis ?
Simple, honnête, faiſant tout le bien que je puis ?
Voyez. N'ayez pas peur que jamais je m'aviſe
De vous gêner ſur rien. Pleine aiſance entre nous.

M. DE KERKABON.

Du pays où l'on eſt, il faut ſuivre les goûts.

LE HURON.

Chez les ſinges, fort bien ; mais non pas chez les hommes.
A quoi bon ſe reſſembler tous ?
Nous naiſſons différens ; ſoyons ce que nous ſommes.

M. DE KERKABON.

Je ſuis ton oncle, &...

LE HURON.

Oui, j'y donne mon aveu ;
Et j'aime bien autant que ce ſoit vous qu'un autre.
Mais ſuivons librement, moi mon goût, vous le votre ;
Sans quoi plus d'oncle & de neveu.

M. DE KERKABON.

Parlez, Mademoiſelle, & lui faites entendre.

Mlle. DE St. YVES, *avec modeſtie.*

A le perſuader je n'oſe pas prétendre.
(*Au Huron, avec douceur.*)
Vous êtes obſtiné !

LE HURON.

Non, je ſuis libre.

Mlle. DE St. YVES, *timidement & en baiſſant les yeux.*

Eh quoi !
Vous ne feriez donc pas quelque choſe pour moi ?

LE HURON, *vivement.*

Ah ! parlez, commandez. A vos loix je me livre.
Dites comment je dois agir, penſer & vivre ;
Comment je dois être vêtu,
A la Huronne, à la Françoiſe ;
Tout me devient égal, pourvu que je vous plaiſe.

M. DE KERKABON.

Eh bien, te détermines-tu ?

LE HURON, *plus vivement.*

Tout ce qu'elle voudra, mon oncle ; elle eſt charmante.
(*à part.*)
Mais fera-t-elle à Gilotin ?
Il dit qu'on la lui donne ; & cela me tourmente.

M. DE KERKABON, *à part.*

Je crois qu'on peut lui faire un plus heureux deſtin.
Son pere eſt mon ami ; viens que je te préſente.

SCENE VII.

Mlle. DE KERKABON, Mlle. DE St. YVES.

Mlle. DE KERKABON, *à demi fâchée.*

Mon frere eſt enchanté ; mais, mais, moi ?
Je ſuis bien aiſe auſſi, je ne ſais pas pourquoi.
Le beau plaiſir que d'être taute !

Mlle. DE St. YVES, *avec un joie naïve.*

Quoi ! vous n'en êtes pas dans le raviſſement !

Mlle. DE KERKABON.

Vous en parlez bien à votre aiſe.

Mlle. DE St. YVES.

Tantôt vous le trouviez charmant.

Mlle. DE KERKABON.

Oh ! ce n'eſt pas qu'il me déplaiſe ;
Mais tout a bien changé de face en un moment !

Mlle. DE St. YVES.

AIR.

Ma bonne amie, eſt-il poſſible
D'avoir un plus joli neveu ?
Son air eſt doux, ſon cœur ſenſible;
Il eſt tout ame, il eſt tout feu.
De ſa bonté touchante
J'ai déja vu cent traits.
Ah ! ſi j'étois ſa tante,
Ah ! que je l'aîmerois.

Mlle. DE KERKABON.

Vous l'aimez ſans cela : c'eſt moi qui vous l'aſſure.

Mlle. DE St. YVES.

Moi !

Mlle. DE KERKABON.

N'en rougiſſez pas.

Mlle. DE St. YVES.

C'eſt donc ſans le ſavoir.

Mlle. DE KERKABON.

Vous le ſavez fort bien ; & lui-même, j'augure
Qu'il a pu s'en appercevoir.

AIR.

L'amour naiſſant n'a pas encore
Appris à garder ſon ſecret.
C'eſt au moment qu'il vient d'éclore,
Qu'il ſait le moins être diſcret.
Il part toujours quelque étincelle
D'un feu qui vient de s'allumer.
Tout le trahit, tout le décéle,
Juſqu'au ſoin de le renfermer.
Coup d'œil rapide,
Regard timide,
Soupirs échapés,
Mot entrecoupés :
A quoi ne reconnoît-on pas
Un cœur qui ſoupire tout bas?

Mlle. DE St. YVES, *confuſe.*

On croit voir ce qu'on imagine.

Mlle. DE KERKABON.

Ah ! vous diſſimulez ! hé bien,

Vous

Vous ne ſçaurez donc pas ce que je ſais.

Mlle. DE St. YVES.

Quoi ?

Mlle. DE KERKABON.

Rien.

Mlle. DE St. YVES, *vivement.*

Ah ! de grace, parlez.

Mlle. DE KERKABON.

Non. C'eſt que je badine.

Mlle. DE St. YVES.

Vous m'impatientez.

Mlle. DE KERKABON, *d'un ton ironique.*

Vous ne l'aimez donc pas ?

Mlle. DE St. YVES.

Et ſi je l'aimois ?

Mlle. DE KERKABON.

En ce cas,

Mon frere auroit peut-être envie
De faire à Gilotin préférer ſon neveu ;
Mais cela vous touche ſi peu !

Mlle. DE St. YVES.

Ah ! vous ne doutez pas que je n'en ſois ravie.

Mlle. DE KERKABON.

L'avois-je dit ?

Mlle. DE St. YVES.

Je l'aime, il le faut avouer.

Mlle. DE KERKABON.

Je vous ſervirai. Mais j'enrage
De me voir réduite à jouer
Le rôle de tante à mon âge.

SCE-

SCENE VIII.

LE HURON, *les Acteurs précédens.*

LE HURON, *impatienté.*

Quelles gens ! Je ſuis aux abois.
Je ne ſçais plus auquel entendre.
Tous m'interrogent à la fois.
J'ai beau leur répéter que je n'ai qu'une voix ;
Aucun n'a le bon ſens d'attendre.
(Il les contrefait.)

AIR.

Dans quel canton
Eſt l'Huronie ?
Eſt-ce en Turquie ?
En Arabie ?
Hé non, non, non.
En Laponie ?
Hé non, non, non.
Dans l'Huronie
Comment vit-on ?
S'amuſe-t'on ?
Y parle-t'on
Le Bas-breton ?
Hé non, non, non.
Les époux
Sont-ils jaloux ?
Les jeune filles
Gentilles ?
Et oui, & non : mais c'eſt ſelon.
Dans l'Huronie
Comment vit-on ?
S'amuſe-t'on !
Boit-on du vin ? fait-on l'amour ?

Fait-

Fait-on l'amour dans l'Huronie ?
Quelle manie !
Ah ! je ſuis ſourd.
Meſſieurs ! Meſſieurs ! dans l'Huronie
Chacun parle à ſon tour.

Mlle. DE KERKABON.

Mon neveu, tout cela ne doit point vous fâcher,
Pour vous l'avanture eſt heureuſe.
Il ne vous manque plus ici qu'une amoureuſe ;
Et je vous laiſſe la chercher.

SCENE IX.

LE HURON, Mlle. DE St. YVES.

LE HURON, *vivement.*

Je n'irai pas bien loin, ſi j'en crois mon envie.
Enfin me voilà libre. Hé bien ? je ſuis François;
En êtes-vous bien-aiſe ?

Mlle. DE St. YVES.

Avec ma bonne amie,
Quand vous êtes venu, je m'en réjouiſſois.

LE HURON.

Je vous aime ; & ſi je vous plais,
Je ſuis ſûr à préſent du bonheur de ma vie.

Mlle. DE St. YVES.

Sçavez-vous que votre oncle eſt occupé de nous ?
Qu'il veut nous marier ?

LE

LE HURON.

Oui, mon oncle, ma tante,
Je ſuis ſûr qu'ils le veulent tous.

Mlle. DE St. YVES.

Et croyez-vous auſſi que mon pere y conſente ?

LE HURON.

Il le faut bien. Et puis, qu'avons-nous beſoin d'eux?
Le bonheur eſt en nous, il dépend de nous deux.

(On entend un bruit de guerre.)

SCENE X.

LE HURON, Mlle. DE St. YVES, *un Officier, & des Soldats.*

L'OFFICIER.

AIR.

Vaillans François, courez aux armes :
L'ennemi menace vos Ports.
Si la gloire a pour vous des charmes,
Volez à ſa voix ſur ces bords.
Quand on ſert un Roi que l'on aime,
C'eſt une fête qu'un combat.
Chacun s'enrôle de ſoi-même ;
Et tout ſujet devient ſoldat.

Vaillans François, &c.

(Pendant cet air, le peuple s'aſſemble & prend les armes.)

SCE-

SCENE XI.

UN CAPORAL ET GILOTIN,

Les Acteurs précédens.

LE CAPORAL, *menant Gilotin.*

Allons, marche.

GILOTIN, *tremblant.*

Meſſieurs, je ſuis fils du Bailli.

LE CAPORAL.

Tu trembles, lâche!

GILOTIN.

Oui, j'ai la fiévre.
Pour avoir approché d'un liévre,
Tantôt le cœur m'a défailli.

L'OFFICIER.

Prends cette épée.

GILOTIN.

A moi! juſte ciel! une épée!
Et qu'en ferois-je hélas?

L'OFFICIER.

Nous le verrons dans peu.

GILOTIN

De frayeur j'ai l'ame frappée;
Et ce ſeroit bien pis ſi je voyois le feu.

L'OFFICIER.

Prends.

GI-

GILOTIN.

Quelle contrainte inhumaine !

LE HURON, *fiérement.*

Donnez-la-moi, mon Capitaine.

L'OFFICIER.

A toi ?

LE HURON.

Sans doute, à moi. Renvoyez ce poltron.

L'OFFICIER.

Va-t'en.

GILOTIN, *Enchanté & s'enfuyant bien vîte.*

Ah ! le charmant Huron !

SCENE XII.

Mlle. DE St. YVES, LE HURON, L'OFFICIER, *le Caporal, les Soldats.*

L'OFFICIER

Es-tu François ?

LE HURON.

On dit que j'ai l'honneur de l'être,
Et sur parole je le croi ;
Mais Hortence est Françoise, & ma patrie à moi,
C'est le pays qui l'a vu naître.

L'OFFICIER.

Ton nom ?

LE HURON.

Hercule Kerkabon,

L'OFFICIER.

Ce nom promet beaucoup ſans doute.

LE HURON.

J'eſpere vous tenir ce que promet mon nom.
Une ſeule choſe me coûte;
C'eſt de me ſéparer de cette aimable enfant.

L'OFFICIER.

Bon! ce ſoir tu viendras la revoir triomphant.

LE HURON, *à Mlle de St Yves.*

C'eſt pour ton Roi que je m'engage;
Tu me le permets?

Mlle. DE St. YVES.

J'y conſens.
Tu me fais trembler; mais je ſens
Que je t'en aime d'avantage.

MARCHE GUERRIERE.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Mlle. DE St. YVES, *seule.*

AIR.

Toi, que j'aime plus que ma vie,
Fais ton devoir, ſignale-toi;
Et que tout le monde m'envie
Le cœur qui m'a donné ſa foi.
Je chéris jusqu'aux allarmes
Que me cauſe ce beau jour.
La gloire eſſuira les larmes
Qu'aura fait couler l'amour.

SCENE II.

GILOTIN, Mlle. DE St. YVES.

GILOTIN.

Victoire! Ils ſont partis. Nous en voilà défaits.

Mlle. DE St. YVES.

On s'eſt battu?

GILOTIN.

Pour-être brave,
Ma foi, vive le François!

Mlle.

Mlle. DE St. YVES.

Vous étiez-là ?

GILOTIN, *naïvement.*

Moi ? non, j'étois dans notre cave,
En attendant le succès.
Mais c'eſt le bruit du village,
Que les Anglois attaqués,
Ont déjà plié bagage.
Les uns ſe ſont rembarqués,
D'autres s'en vont à la nage.

Mlle. DE St. YVES.

Et le Huron ? l'a-t'on vu ?

GILOTIN.

Tout au milieu du carnage
Il donnoit à corps perdu ;
Et s'il eſt mort, c'eſt dommage.

Mlle. DE St. YVES, *avec effroi.*

Ah ! je m'applaudiſſois d'un excès de valeur
Qui peut-être a fait ſon malheur.
(*Vivement.*)
Allez, voyez, ſachez s'il revient, s'il reſpire,
S'il eſt bleſſé, s'il eſt... Je tremble de le dire.
Allez, vous dis-je.

GILOTIN.

Un moment.
Ce Huron là vivement
Vous touche & vous intéreſſe
On diroit d'une maîtreſſe
Qui tremble pour ſon amant.

(*Il ſort.*)

SCENE III.

Mlle. DE St. YVES, *ſeule.*

IL eſt trop vrai! l'effroi de plus en plus me preſſe.

RECITATIF OBLIGE'.

Ah! Quel tourment! peut-être il eſt bleſſé.
Parmi les morts peut-être on l'a laiſſé.
Sa foible voix appelle ſon amante;
Sa foible voix m'appelle à ſon ſecours.
Ah! je l'entends, cette voix défaillante.
Oui, cher amant, je t'entends, & j'accours...
Où m'emportent mes allarmes?
Moi! ſeule! au milieu des armes!
M'expoſer aux yeux de tous!...
Il n'eſt point mon époux,
Et je dépends d'un pere...
Devoir, honneur ſévére,
Pourquoi m'enchaînez-vous?
Que dis-je, hélas, cruelle!
Peut-être mon amant
Expire en ce moment.
Je l'entends qui m'appelle:
Viens me fermer les yeux.
Je meurs, je meurs fidéle.
Viens, reçoirs mes adieux...

AIR.

Ah, mon cœur ſe déchire.
C'eſt un trop long martyre.
Je céde à mon effroi.
Je dois à ce que j'aime,
Je dois plus qu'à moi-même;
Et la douleur extrême

Ne

Ne connoît point de loi.
Mon pere lui-même
Aura pitié de moi.

SCENE IV.

LE HURON, Mlle DE St. YVES.

LE HURON, *d'un air triomphant.*

Eh bien ? les avons-nous renvoyés leſtement ?

Mlle. DE St. YVES.

Te voilà ! je ſuccombe à mon raviſſement.
(Elle tombe pâmée dans les bras du Huron.)

LE HURON.

Hortence !.. ô ciel ! eſt-il poſſible
Que tu m'aimes ſi tendrement !
Hélas ! tu n'es que trop ſenſible.
Reſpire, ouvre les yeux, raſſure ton amant.

Mlle. DE St. YVES, *reprenant ſes eſprits.*

Tu m'es rendu ! mon cœur ſe livre
Au plus délicieux tranſport.

LE HURON.

Du péril échappé, je rends grace à mon ſort ;
Car pour toi, mon Hortence, il eſt bien doux de vivre !

DUO.

Ah ! que tu m'attendris !
Quoi ! tu me chéris
Autant que je t'aime !

Mlle. DE St. YVES.

Ah! tes périls paſſés,
Tous mes ſens glacés
Te l'ont fait voir aſſez.

LE HURON.

Bonheur ſuprême!
Nous aimons de même.

Mlle. DE St. YVES.

Crois que je t'aime
Bien plus que moi-même.

LE HURON.

Ton cœur eſt fait pour le mien.
Que d'attraits ce lien
Raſſemble!

Mlle. DE St. YVES.

Je vois nos jours
Couler toujours
Enſemble.
Ah! quel heureux accord!
Nous voir, & d'abord
Tous les deux entendre!

LE HURON.

Oui, j'ai ſenti d'abord
Cet heureux accord.
T'aimer étoit mon ſort.

Mlle. DE St. YVES.

J'aurois dû me défendre.

LE HURON.

Quoi! d'un amour ſi tendre?

Mlle. DE St. YVES.
Me ſeras-tu fidele?

LE HURON.
Ma flamme eſt éternelle.
Oui mon cœur t'eſt connu:
Ce cœur ingénu
N'a jamais ſu feindre.

Mlle. DE St. YVES.
Ah! ton cœur m'eſt connu;
Je ceſſe de craindre.

LE HURON.
Moi! je les briſerois
Ces nœuds pleins d'attraits,
Ces nœuds qu'Amour a faits!

Mlle. DE St. YVES.
Ah! qu'on nous laiſſe en paix,
Jouir de ſes bienfaits.

TOUS DEUX.
Qu'il nous enchaîne pour jamais.

Mlle. DE St. YVES.
On vient; je ne veux plus qu'avec moi l'on te voye.

SCENE V.

M. & Mlle. DE KERKABON, LE HURON.

Mr. DE KERKABON.
Mon neveu!

Mlle. DE KERKABON.

Mon neveu!

Mr. DE KERKABON.

Quel bonheur!

Mlle. DE KERKABON.

Quelle joie

LE HURON.

Oui, me voilà frais & diſpos,
Prêt à recommencer ſi les Anglois reviennent.

Mlle. DE KERKABON., *avec frayeur.*

Ah! que plutôt ils s'en ſouviennent;
Et qu'ils nous laiſſent en repos.

SCENE VI.

Mr. DE St. YVES, *les Acteurs précédens.*

Mr. DE St. YVES.

Monſieur de Kerkabou, que je vous félicite.
Vous avez uu neveu dont je ſuis enchanté.

LE HURON.

Quel ſuffrage, Monſieur! & que j'en ſuis flatté!

Mr. DE St. YVES.

Je le dois à votre mérite.

Mr.

Mr. DE KERKABON.

Allons, raconte-nous tout ce qui s'eſt paſſé.

Mlle. DE KERKABON.

Mais il doit être las.

LE HURON.

Non, je ſuis délaſſé.
Vous voyez d'ici le rivage ?
L'ennemi s'étoit rangé là.
Il nous attend, & nous voilà.
Nous marchons ; le combat s'engage.

RECITATIF OBLIGE'.

Sur nos étendards flottans
De ſes vaiſſeaux l'airain gronde.
Cent tonnerres éclatans
S'élancent du ſein de l'onde.
L'ardeur s'anime ; & j'entends :
Feu ! feu ! feu ! qu'on leur réponde.
Des deux côtés c'eſt le même fracas.
Et puis, *ſilence* :
Doublez le pas.
Ne tirez pas !
Doublez le pas.
Avance, avance.
C'eſt-là, quand le fer peut agir,
C'eſt-là, c'eſt-là le carnage.
Le feu n'eſt qu'un badinage ;
C'eſt quand le fer peut agir,
C'eſt-là, c'eſt-là le carnage.
On voit les ſables rougir,
Et dans le ſang la mort nage.
Nous avançons ;
Nous enfonçons ;

Les ennemis balancent ;
Les uns ſont renverſés,
Les autres diſperſés ;
Dans les eaux ils s'élancent.
Et nous, le verre en main,
Sur le champ de la gloire,
Nous chantons la victoire,
Et nous buvons leur vin.

Mr. DE KERKABON.

Mon neveu, rendez grace à Mr. de St. Yves.
Vous nous avez cauſé des allarmes bien vives ;
Il les partageoit avec nous.

Mr. DE St. YVES.

Je ne le cache point, j'ai tremblé pour ſa vie.

LE HURON.

Ah ! Monſieur ! il dépend de vous
De la rendre digne d'envie.

Mr. DE St. YVES, *à part à Mr. de Kerkabon.*

Je le ſouhaite. Allons, me voilà décidé :
Venez.

SCENE VII.

Mlle. DE KERKABON, LE HURON.

Mlle. DE KERKABON.

REjouis-toi.

LE HURON.

Comment ?

Mlle. DE KERKABON.

Il a cédé.

Il t'accorde sa fille.

LE HURON.

Oui ?

Mlle. DE KERKABON.

Je viens de l'entendre.

LE HURON.

Vous me comblez de joie. Ah! l'amant le plus tendre
Est donc le plus heureux!

Mlle. DE KERKABON.

Il hésitoit d'abord ;
Mais, ma foi, ta valeur vient de lui gagner l'ame.

LE HURON.

Ainsi tout le monde est d'accord ?
Allons.

Mlle. DE KERKABON.

Où vas-tu ?

LE HURON.

Voir ma femme.

SCENE VIII.

Mlle. DE KERKABON, GILOTIN.

GILOTIN.

AIR.

Me prend-on pour un ſot ?
Et ſuis-je fait pour l'être ?
Croit-on m'envoyer paître,
Sans que je ſoufle un mot ?
Je ſuis fils d'un Bailli,
Oui.
Je ne ſuis pas Huron,
Non.
On connaîtra mon pere.
Quand il eſt en colere
Il eſt pis qu'un démon.
Nous ſommes gens de plume;
Nous ſavons la coutume.
Et la forme & le fonds.
S'il faut plaider, plaidons.

Mlle. DE KERKABON.

Mais l'on ne t'aime point.

GILOTIN.

Ah ! j'en ſais bien la cauſe :
C'eſt qu'on trouve l'autre mieux fait,
Plus beau que moi ; voilà le fait.
Mais à tout cela je m'oppoſe.
Oui, vous n'avez qu'à dire à votre beau neveu,

Que

Que ce n'eſt pas pour lui que ſe fera la fête ;
Qu'un Bailli n'eſt pas une bête ;
Et que nous allons voir beau jeu.

SCENE IX.

Mlle. DE KERKABON, LE HURON.

LE HURON.

AIR.

Qu'ai-je donc fait qui les offenſe ?
N'eſt-elle pas à moi ?
N'a-t-elle pas ma foi ?
Pourquoi cette défenſe ?
Moi ! ne plus la revoir ?
Ne plus revoir Hortence !
Ma belle Hortence !
Ma chere Hortence !
Je ſuis au déſeſpoir.
On eſt d'accord ;
Elle eſt ma femme ;
Je lui porte un cœur tout de flamme ;
Et l'on blâme
Ce tranſport !

Qu'ai-je dont fait ? &c.
Tremblante aux genoux de ſon pere,
Elle pleuroit,
Et l'imploroit ;
Mais rien n'a fléchi ſa colère.
Sans pitié, comme ſans raiſon,
Il m'a chaſſé de la maiſon.

Qu'ai-je donc fait ? &c.

SCE-

SCENE X.

M. & Mlle. DE St. YVES, LE HURON, Mlle. DE KERKABON.

Mr. DE St. YVES, *irrité.*

Quoi! je te vois encore! Ote toi de mes yeux.

LE HURON.

Je n'oſe l'aborder; je tremble.
Ah! je redoutois moins tous ces Marins enſemble.

SCENE XI.

M. & Mlle. DE St. YVES, Mlle. DE KERKABON.

Mr. DE St. YVES.

A-t-on jamais rien vu de plus audacieux?
Chez moi-même, à mes gens venir parler en maître!
Sans moi, ſans mon aveu, demander à vous voir!
S'annoncer votre époux! (il eſt bien loin de l'être.)
Et parce que mes gens, qui ſavent leur devoir,

Re-

Refuſent de le recevoir,
Oſer les menacer d'entrer par la fenêtre!

Mlle. DE St. YVES, *tremblante & ſuppliante.*

Mon pere!

Mr. DE St. YVES.

On l'a flatté d'un inutile eſpoir;
J'ai trop appris à le connoître.

Mlle. DE St. YVES.

Mon pere!

Mr. DE St. YVES.

Quel emportement!
Et moi j'allois imprudemment!..
Je ſuis trop foible & trop facile;
Mais cela peut ſe réparer.
Ma fille, il faut nous ſéparer,
Et pour toi le Couvent eſt le plus ſûr aſyle.

Mlle. DE St. YVES.

Le Couvent!

Mr. DE St. YVES.

Obéis. Tu le dois. Je le veux.

Mlle. DE St. YVES, *à Mlle. de Kerkabon.*

Ah! conſolez ce malheureux.

SCENE

SCENE XII.

LE HURON, Mlle. DE KERKABON.

LE HURON, *vivement.*

Est-il appaisé ?

Mlle. DE KERKABON.

Non. Et dans le moment même
Il l'envoye au Couvent.

LE HURON.

Le Couvent ! qu'est cela ?

Mlle. DE KERKABON.

Un séjour où l'on est invisible.

LE HURON.

Et c'est-là
Qu'on veut enfermer ce que j'aime !

Mlle. DE KERKABON.

Je vais trouver ton oncle ; il peut tout appaiser.
Mais toi, ne vas pas t'aviser
De faire encore ici quelque tour de sauvage.
Si tu veux être heureux, sois sage.

SCENE XIII.

LE HURON, *seul.*

AIR.

Que ne ſuis-je encor dans nos bois,
Loin de ces funeſtes rivages?
C'eſt vous, cruels vous & vos loix,
C'eſt vous qu'on doit nommer ſauvages.
Que ne ſuis-je encor dans nos bois,
Loin de ces funeſtes rivages!...

Recitatif obligé.

Que dis-je! chere amante, hélas!
Pardonne à ma douleur, pardonne.
Moi! que j'amais je t'abandonne!
Moi, vouloir être où tu n'es pas!...
Mais on l'enleve! on m'en ſépare!
Non, non, pere injuſte & barbare,
Non, non, je ſuis par tout ſes pas...
Ah! mon malheur eſt à ſon terme.
Amis, accourez à ma voix:
Forçons les murs, brûlons les toîts
De la priſon qui la renferme...
Mais ſi je brûle ta priſon,
Toi-même au milieu de la flamme...
Hélas j'ai perdu la raiſon;
Un trouble affreux regne en mon ame.

Que ne ſuis-je encor dans nos bois, &c.

(*Il ſort.*)

SCENE XIV.

Mlle. DE KERKABON, Mr. DE KERKABON, Mr. DE St. YVES (*).

Mlle. DE KERKABON.

Vous voyez ſa douleur. Pardonnez ſon offenſe.
Il a commis une imprudence;
Mais il ne connoît point nos uſages, nos mœurs.

Mr. DE St. YVES, *irrité.*

Oui, j'ai tort; je devois choiſir ſans doute ailleurs
Un homme qui connut les égards, la décence,
Qui ſçut reſpecter ma maiſon.

Mr. DE KERKABON.

Vous êtes bien ſévere!

Mr. DE St. YVES.

Et n'ai-je pas raiſon?

M. DE KERKABON.

Ah! Monſieur, croyez-moi, s'il manque de lumieres,
Il a des ſentimens, que j'eſtime encor plus.
On donne aiſément des manieres;
On ne donne point des vertus.
Il eſt vaillant, honnête; il penſe avec nobleſſe;
L'ombre du menſonge le bleſſe;

La

(*) Ils ont vû le Huron ſortir déſeſperé.

La nature l'a fait ſenſible & bienfaiſant ;
L'amour eſt ſa ſeule foibleſſe ;
Et je crains qu'il ne perde en ſe civiliſant.

Mr. DE St. YVES.

Mais il eſt d'une pétulence
Qui va juſqu'à l'extravagance.

Mlle. DE KERKABON.

Hélas ! il eſt bien corrigé
Des imprudences de ſon âge !
Ah ! ſi vous le voyez ! comme il eſt affligé !
Et comme il promet d'être ſage !

SCENE XV.

GILOTIN, *& les Acteurs précédens.*

GILOTIN.

A L'aide ! à l'aide ! au raviſſeur !

Mr. DE St. YVES.

Qu'entens-je ?

GILOTIN.

Du Couvent, comme on ouvroit la porte,
Il arrive, & s'y prend de ſorte
Qu'il l'enlevoit.

Mr. DE St. YVES.

Ma fille ! ô ciel !

GILOTIN.

N'ayez pas peur.
Il eſt pris, & l'on va l'enfermer en douceur.

J'avois d'autres deſſeins, mais nul engagement.
Croyez-moi., laiſſez là votre reſſentiment.
L'ennemi vous dira pourquoi je le préfére.

(Le Bailli & Gilotin ſe retirent.)

Mlle. DE St. YVES.

Ah ! mon pere !

LE HURON, M. & Mlle. DE KERKABON.

Ah ! Monſieur !

M. DE St. YVES.

Ma fille, le danger
Te regarde : tu vois quelle mauvaiſe tête !

Mlle. DE St. YVES.

Mon pere, ſon cœur eſt honnête;
Et tout le reſte peut changer.

DUO & CHOEUR.

Mlle. DE St. YVES, & LE HURON.

Plus de larmes.
Amour, tes charmes,
Du ſein de nos allarmes
Font naître les plaiſirs.
Senſible à nos ſoupirs
Ta main couronne nos deſirs.
Que de plaiſirs !
Non, plus de larmes, &c.

CHOEUR.

CHÔEUR.

Dans l'empire de l'Amour
Il n'eſt plus de Sauvages;
L'air de ce charmant ſéjour
Les rend doux & ſages.

LE HURON, Mlle. DE St. YVES.

D'aimer autant que je vivrai
J'ai l'heureuſe aſſurance.
De plaire autant que j'aimerai
J'ai la douce eſpérance.
Nous plaire & nous aimer toujours,
Pour nous que d'heureux jours!

CHOEUR.

Dans l'empire de l'Amour
Il n'eſt plus de Sauvages;
L'air de ce charmant ſéjour
Les rend doux & ſages.
Tout s'apprivoiſe en un jour,
Sous les loix de l'Amour.

LE HURON ET Mlle. DE St. YVES.

Le ſort nous menace,
Et le danger nous glace;
L'orage fait place
Au ſouffle des Zéphirs.
Senſible à nos ſoupirs,
L'Amour couronne nos deſirs.
Que de plaiſirs!
Non, plus de larmes, &c.

CHOEUR.

CHOEUR.

Plus de larmes.
Amour, tes charmes,
Du sein de leurs allarmes,
Font naître les plaisirs.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, *le Huron, Comédie,* & je crois que l'on peut en permettre l'impression. A Paris, ce 27 Août 1768.

LA FE'E URGELE,

OU

CE QUI PLAIT AUX DAMES,

COMEDIE

EN QUATRE ACTES,

MÊLÉE D'ARIETTES;

Représentée sur le Théâtre de la Cour, par les Comédiens François ordinaires du Roi, le 1770.

A COPENHAGUE,

Chez CL. PHILIBERT,

Imprimeur-Libraire.

M DCC LXX.

Avec Permission du Roi.

Les Paroles ſont de MM. ***.

La Muſique de M. DUNI, Compoſiteur de Muſique & Penſionnaire de feu Son Alteſſe Royal L'INFANT DON PHILIPPE, Duc de Parme, &c. &c.

Repréſentée devant Leurs Majeſtés, par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, à Fontainebleau, le 26 *Octobre* 1765.

Et à Paris le 4 Décembre ſuivant.

BIBLIOTHECA REGIA HAFNIENSIS

EPITRE
AUX DAMES.

Ce qui vous plaît, c'eſt de regner ſur nous;
Vous préferez ce bonheur à tout autre.
J'en connais un bien plus doux que le vôtre;
C'eſt le plaiſir de ſe ſoumettre à vous.

ACTEURS.

LA FE'E URGELE, UNE VIEILLE, MARTON,	Mad. Descablon.
ROBINETTE, THE'RESE,	Mad. Mercier.
LE CHEVALIER ROBERT,	Mr. De la Tour.
LA REINE BERTHE,	Mad. Dinezi.
L'AVOCATE GE'NE'RALE de la Cour d'Amour,	
VIEILLES CONSEILLERES de la Cour d'Amour, L'HUISSIERE,	
LA HIRE, *Ecuyer de Robert*,	Mr. Dinezi.

PHILINTHE, *Berger.*
LICIDAS, *autre Berger.*
LE GRAND VENEUR.
DENISE, *Villageoise.*
LISETTE, *Bergere.*
Seigneurs, Dames & Varlets de la Suite de la Reine Berthe.
Plusieurs Conseilleres de la Cour d'Amour & de Beauté.
Nymphes, Suivantes de la Fée Urgele.
Chevaliers errans, amis de Robert.

LA FE'E URGELE,

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente un Payſage des plus agréables. On voit dans l'éloignement le Palais du Roi Dagobert.

SCENE PREMIERE.

MARTON, ROBINETTE.

MARTON.

Il a pris le ſentier qui conduit en ces lieux ;
Dans un moment, il va s'y rendre.

ROBINETTE.

Il ne peut éviter le charme de vos yeux.
Quel eſt votre deſſein ?

MARTON.

Eh! peux-tu t'y méprendre ?
Robert eſt l'objet de mes vœux.

ARIETTE.

Non, non, je ne puis me défendre
D'aimer ce généreux Guerrier.
Ah! ſi ſon cœur devenait tendre...
A ſon ſort je veux me lier.
Ne détruis pas mon eſpérance,
Je puis triompher en ce jour.
Richeſſe, honneur, grandeur, naiſſance,
Tout diſparaît devant l'Amour.

ROBINETTE.

Quoi! vous penſez à l'épouſer?

MARTON.

J'y penſe.

ROBINETTE.

Mais ſongez-vous à la diſtance?...

MARTON.

L'Amour n'en connaît point: non, l'Amour a ſes droits.

ROBINETTE.

Madame...

MARTON.

Obſerve le ſilence;
Je pardonne ce mot pour la derniere fois...

ROBINETTE.

Mais ſous cet habit villageois...

MARTON.

J'en aurai plus d'honneur, ſi j'ai la préférence.
Ce Chevalier Robert, ſi fier de ſes exploits,
Je veux le ſoumettre à mes loix:
Je prétends plus encor; éprouver ſa conſtance,
Le rendre digne de mon choix.
Employons l'adreſſe, la ruſe:
Qu'il ſoupçonne un rival.

RO-

ROBINETTE.

Ces détours ſont adroits.

MARTON.

Si je fais plus que je ne dois,
L'Amour me ſervira d'excuſe.

ROBERT, *ſans être vu.*

La Hire!

MARTON.

Paix! j'entends ſa voix.

ROBERT.

La Hire!

LA HIRE, *ſans être vu.*

Monſeigneur.

SCENE II.

ROBERT, LA HIRE, MARTON, ROBINETTE.

(*Robert paraît ſur ſon cheval dans le fond du Théâtre; il deſcend, donne ſa lance à la Hire.*)

ROBERT.

La Hire,

Attache mon courſier à l'un de ces ormeaux:
Le charme de ces lieux m'attire,
Et la douceur de l'air qu'on y reſpire.
M'invite à jouir du repos.

MARTON.

Eloignons-nous pour paraître à propos.

SCENE III.

ROBERT *ſeul.*

ARIETTE.

LA noble choſe
Que d'être Chevalier !
On prend la cauſe
De l'Univers entier.
On ne s'arme que pour la gloire,
On répare les torts,
On n'aſpire à la victoire,
Que pour venger les *Faibles* des *Forts*.
La noble choſe, &c.

D'un bras puiſſant,
On ſoutient l'innocent,
On le défend
Contre un tyran,
Un brigand,
Fût-ce même un Géant.
Un cœur
Plein de valeur,
Un cœur,
Qui ſuit l'honneur,
Goûte les fruits
De ſes travaux,
Reçoit le prix
Que mérite un Héros.
La noble choſe, &c.

SCE-

SCENE IV.

ROBERT, LA HIRE, *avec un colletin de Pelerin, & une gourde à ſa ceinture.*

LA HIRE.

SIRE Robert, mon bon, mon très-cher maître,
Vous reprenez haleine en ce ſéjour champêtre;
Il faut que vous ſoyez bien las!
J'en ſuis ravi.

ROBERT.

Pourquoi?

LA HIRE.

C'eſt que je m'aime:
Quand je ſuis fatigué, ſi vous ne l'êtes pas,
Vous avancez toujours d'une viteſſe extrême;
Vous prenez le galop, quand je me traîne au pas.
C'eſt vainement que mon dépit éclate;
Vous partez le matin, vous arrivez fort tard,
Et vous n'avez aucun égard
Pour une ſanté délicate.

ROBERT.

Le pauvre petit fait pitié!

LA HIRE.

Un voyage ſi long m'a fondu de moitié;
Mais cet endroit me plaît, ſon aſpect me délaſſe.
La belle vue! on voit à découvert
Le palais du Roi Dagobert.

ROBERT.

Quel Prince! il faut le mettre dans la claſſe
Des Rois aimés de leurs ſujets:
De mortels comme lui, la nature eſt avare,
En Italie on voit des monumens parfaits;
Mais un Monarque aimé, que la ſageſſe pare,
Eſt un tréſor plus précieux, plus rare:
Son Royaume animé par ſes adorateurs,
Tenant tout ſon bonheur des vertus d'un ſeul homme,
Ne porte point envie aux raretés de Rome;
L'une fixe les yeux, l'autre fixe les cœurs.

LA HIRE.

Grace au ciel, nous voilà revenus de nos courſes.
Il était tems, ayant épuiſé les reſſources:
Votre armure, votre cheval,
Vingt écus dans votre valiſe,
Voilà tout votre capital;
Car dans ces maudits tems de criſe,
L'argent ne va jamais qu'aux mains des gens...

ROBERT.

Tais-toi.

LA HIRE.

Je ſuis las du ſervice, & je voudrais, ma foi...

ROBERT.

Peux-tu, dégoûté de la gloire,
Te détacher du char de la victoire,
Et d'un noble Ecuyer abandonner l'emploi?
Toi, qui peux être un jour Chevalier comme moi.

LA

LA HIRE.

Vous voyez tout en beau; mais ſans en faire accroire,
De ce maudit métier, je vais conter l'hiſtoire.

ARIETTE.

Toujours par monts & par vaux,
Sans un inſtant de repos,
Errant,
Courant
Les aventures,
Du froid, du chaud
Il faut eſſuyer les injures;
Faire des défis,
Expoſer ſa vie:
Voilà les profits
De la Chevalerie.

Trouver un Objet friand,
N'oſer baiſer que ſon gant,
Rien que ſon gant;
Sans pain,
Sans vin,
Vivre de gloire;
Paſſer chaque nuit
Sans lit,
Et tout le jour ſans boire;
Trouver ſon bien pris
Et ſa douce Amie;
Voilà les profits
De la Chevalerie.

ROBERT.

Va, j'en crois mes preſſentimens,
Mon ami la Hire, & j'augure
Qu'avant

Qu'avant qu'il ſoit très-peu de tems,
Il pourra m'arriver quelque heureuſe aventure.
(D'un ton vif, mais myſterieux.)
J'ai déja vû, dans ce canton,
Certaine *Bachelette*....*

LA HIRE.

Bon!

ROBERT.

Avec un regard tant modeſte!
Tant doux! ſon œil eſt ſi fripon!
Sa taille tiendroit là.

LA HIRE.

Son âge?

ROBERT.

Seize ans.

LA HIRE.

Peſte!

Ah! Monſeigneur...

ROBERT.

Sa jambe fine & leſte...

LA HIRE.

Ah! Monſeigneur...

ROBERT.

Un pied mignon...

LA

---

* *Vieux mot pour exprimer une fille en âge d'aimer, & d'environ quinze à ſeize ans. Dans notre ſiécle on commence plutôt, & ce terme eſt à préſent hors d'uſage.*

LA HIRE.

Fort bien.

ROBERT.

Et des graces naiſſantes...
Elle cueillait des fleurs ſur le bord d'un ruiſſeau ;
Ses charmes, ſes attraits ſe répétent dans l'eau...
Ses vêtemens légers... ſes treſſes voltigeantes...

LA HIRE.

Je vois... je ſuis tout ce tableau.

ROBERT.

Je cours pour l'aborder, elle entre en un bocage ;
Mais ſe dérobant à mes yeux,
Elle a laiſſé dans mon cœur ſon image.
Je reſte ici pour la revoir.

LA HIRE.

Tant mieux.
Et vous l'aimez déja ?

ROBERT (*légerement*).

C'eſt une fantaiſie.

LA HIRE.

A-t-elle une compagne ?

ROBERT.

Oui.

LA HIRE.

Jolie ?

ROBERT *indifféremment.*

Oui.

LA HIRE *vivement.*

Jolie !
Ma foi, demeurons en ces lieux.

RO-

ROBERT.
C'eſt mon deſſein ; délace mon armure.

LA HIRE.
Aſſeyez-vous ſur ce banc de verdure.

SCENE V.

MARTON, ROBINETTE.
Les Acteurs précédens.

Tandis que ROBERT *&* LA HIRE *ſe retirent d'un côté dans le fond du Théâtre,* MARTON *&* ROBINETTE, *s'avancent de l'autre.*

MARTON *ayant devant elle une corbeille remplie de fleurs.*

ARIETTE.

Je vends des bouquets,
De jolis bouquets,
Ils ſont tout frais. *(bis.)*
Hâtez-vous d'en faire uſage;
Un ſeul jour les endommage.
Je vends des bouquets, &c.

C'eſt l'image
D'un objet charmant ;
C'eſt l'hommage
D'un tendre Amant.
Hâtez-vous d'en faire uſage ;
Un ſeul jour les endommage.
Je vends des bouquets, &c.

Si-

Si-tôt qu'on voit la fleur nouvelle,
Il faut promptement la cueillir;
Fraîcheur d'amour paſſe comme elle;
Il n'eſt qu'un tems pour le plaiſir;
Hâtez-vous d'en faire uſage.
C'eſt la parure du jeune âge.

Je vends des bouquets, &c.

*Pendant cette Ariette, la Hire délace le Heaume *, & l'armure de ſon Maître.*

Et comme dans cet office, il eſt obligé de tourner le dos à Marton, il empêche Robert de la remarquer d'abord.

LA HIRE *en ſe retournant.*

Ah! les gentilles paſtourelles!

ROBERT *ſe levant.*

La voilà.

LA HIRE.

Les voilà?

ROBERT.

Oui vraiment, ce ſont elles.

ROBINETTE *bas à Marton.*

Il vous a remarquée.

MARTON, *bas à Robinette.*

Oui. (*haut.*) Suis-moi promptement.

RO-

* *Armet ou Caſque.*

ROBINETTE, *haut.*

N'arriveras-tu pas assez-tôt à la Ville?
Tu ne marchas jamais aussi légerement,
Marton.

MARTON.

Je suis une fois plus agile,
Lorsque mon cœur a du contentement.
Tu sçais que j'ai chez nous une affaire pressée;
Ce soir, avec Colin, je serai fiancée.
(*Ici Robert marque de l'inquiétude.*)
Quand j'aurai vendu mes œillets,
Je partirai l'instant d'après
Pour regagner notre demeure;
Je les vendrai moins cher, pour hâter le débit:
Colin m'attend.

ROBERT *d'un ton de jalousie.*

Colin!

MARTON.

Colin... Cela suffit;
Si je puis avancer mon retour d'un quart-d'heure,
N'est-ce pas faire du profit?

ROBERT, *en s'approchant de Marton.*
(*Haut.*)

Je trouve ce Colin un heureux personnage.

LA HIRE.

Et vous voudriez bien rompre son mariage?

ROBERT.

Oui; je donnerais tout mon bien...

MAR-

MARTON.

Comment ! vous écoutez les filles ?

ROBINETTE.

Ah ! Monſieur, cela n'eſt pas bien ;
C'eſt découvrir les ſecrets des familles.

ROBERT.

Je voudrais que Marton pût ſe douter du mien.

LA HIRE.

Sa compagne, Monſieur, n'eſt pas moins merveilleuſe.
Ce petit minois-là n'a pas un ſeul défaut.

ROBINETTE.

N'approchez pas, je ſuis peureuſe.

LA HIRE.

En ce cas-là, je ſuis ce qu'il vous faut.

ROBERT.

Qu'elle a d'attraits !

LA HIRE.

La rencontre eſt heureuſe.

MARTON.

Ah ! Robinette, hélas ! je prévois nos malheurs.
Ces Meſſieurs avec qui nous avons l'honneur d'être,
Pourraient bien être des voleurs.

ROBINETTE.

J'en ai peur.

ROBERT.

C'eſt mal nous connaître.

LA HIRE.

Portez ſur nous des jugemens meilleurs :
Mon maître me reſſemble, & c'eſt un honnête homme.
Nous trouvons tous les deux vos charmes enchanteurs ;
Nous nous y connaiſſons, nous revenons de Rome,
Et nous ſommes deux Amateurs.

ROBINETTE.

Je ne ſçais pas, Monſieur, ce que vous voulez dire.

MARTON.

Retirons-nous.

ROBERT.

Demeurez un moment.

LA HIRE.

Permettez que l'on vous admire.

ROBERT.

Parlons un peu de votre Amant :
C'eſt quelque garçon de village ?
Vous méritez un ſort mille fois plus heureux.

MARTON.

Non, Colin remplit tous mes vœux :
Nous ſommes pauvres ; mais travailler nous ſoulage ;
Le travail eſt notre héritage,
Il nous ſuffit ; nous jouiſſons du jour,
Nous avons l'appétit, le ſommeil & l'Amour.

ROBERT.

L'Amour !

LA HIRE.

L'Amour!

ROBINETTE.

En faut-il d'avantage?

LA HIRE.

Ce mot eſt d'un heureux préſage.
(A Robinette.)
Et vous aimez auſſi?

ROBINETTE.

Non; mais j'aurai mon tour.

MARTON.

ARIETTE.

Ah! que l'Amour
Eſt choſe jolie!
Avec l'Amour,
Toute la vie
Paſſe comme un jour.
Sur l'épine fleurie,
Tous les oiſeaux d'alentour,
Dans leur douce mélodie,
Répétent tour-à-tour:
Ah! que l'Amour
Eſt choſe jolie! &c.

Si je dors, il me réveille: *(bis.)*
Attentif à mon bonheur,
Il vient avec douceur
Me dire à l'oreille:
Ah! que l'Amour, &c.

ROBERT.

Vous me faites penſer de même,
Belle Marton ; il ne faut que vous voir
Et pour ſentir & pour ſçavoir
Qu'on n'eſt heureux que lorſqu'on aime.

LA HIRE *à Robinette.*

Je vous en dis autant.

MARTON *à Robert.*

Ne nous arrêtez plus.
Colin compte le tems quand je le fais attendre ;
Quand je ne le vois point, mes momens ſont perdus.

ROBERT.

Je veux vous épargner la peine du voyage :
Je prends tous les bouquets, & c'eſt votre avantage ;
Je vous en promets vingt écus,
Pourvû que vous donniez un baiſer par-deſſus.

MARTON.

Nenni.

ROBERT.

Souffrez...

MARTON.

Non.

ROBERT.

Que je vous embraſſe.

LA HIRE.

J'imiterai mon maître.

MAR-

MARTON.

Oh ! finiſſez.

ROBINETTE.

(Après avoir reçu le baiſer.)

De grace...

MARTON.

Ah ! vous renverſez mes œillets,
Et vous marchez deſſus.

ROBERT.

Paix, paix !

MARTON.

ARIETTE.

Ces œillets étaient à ma mere,
Et mon panier en était plein ;
Mais hélas ! comment vais-je faire ?
Le baiſer était à Colin.

(Pendant cette ariette la Hire & Robinette ramaſſent les fleurs & les remettent dans le panier.)

ROBERT.

Je réparerai cette perte.
Ah ! Monſeigneur, alerte, alerte ;
Votre cheval s'enfuit par ces guérêts.

ROBERT.

Vîte, vîte courons après.

MARTON.

Mes vingt écus...

ROBERT.

Ma valiſe...

MARTON.

Il me quitte !
C'eſt le plus grand bonheur qui pouvait m'arriver.
Robert ne peut éviter ma pourſuite,
Et je ſaurai bientôt le retrouver.

SCENE VI.

MARTON, ROBINETTE.

(On entend le Chœur ſuivant qui ſe chante d'abord derriere le Théâtre.)

LE CHOEUR.

Ah ! que le tems, que le tems eſt beau !
Quel plaiſir ! quel plaiſir pour la chaſſe à l'oiſeau !

MARTON.

La Reine Berthe en ces lieux vient ſe rendre :
J'ai mon projet ; elle pourra m'entendre.

ROBINETTE.

Ah ! le pauvre Robert ! Vous allez l'accuſer ?

MARTON.

C'eſt un moyen pour l'épouſer.

SCENE VII.

LA REINE BERTHE *paraît en habit de chasse*, l'oisel *sur le poing. Elle est accompagnée de Seigneurs & Dames de sa Cour, de ses* Varlets, *du Grand-Veneur & autres Officiers de sa Fauconnerie.*

CHOEUR.

Ah! que le tems, que le tems est beau!
Quel plaisir! quel plaisir pour la chasse à l'oiseau!

BERTHE.

ARIETTE.

A l'ombre de cet Alisier,
Ecoutez-moi, jeunes Fillettes:
L'Amour est un franc Epervier,
Et vous en êtes
Les Fauvettes.
Par vos chants vous l'attirez,
Vous préparez
Vos défaites:
Il plane, plane dans l'air,
Vous endort avec ses aîles,
Et plus vîte que l'éclair,
Vous prend dans ses serres cruelles.
L'Amour est un franc épervier;
Gardez-vous de l'oublier:
Ecoutez-moi, jeunes Fillettes;
Retenez bien, jeunes Fillettes:
L'Amour est un franc épervier,
Et vous en êtes
Les Fauvettes.

MARTON.

Noble Princeſſe, il eſt trop vrai;
Je viens, pour mon malheur, d'en faire un triſte eſſai.

ARIETTE.

O Reine, ſoyez-moi propice;
J'arroſe vos pieds de mes pleurs.
Juſtice, juſtice, juſtice!
Prenez pitié de mes malheurs.

BERTHE.

Levez-vous, mon enfant. (*à part.*) Tout parle en ſa faveur.
(*Haut.*)
Qui peut cauſer votre douleur?

MARTON.

Joyeuſe, innocente & tranquille,
Je portais des fleurs à la Ville,
Quand un Chevalier *déloyal*,
Subitement eſt venu me ſurprendre,
D'autant plus dangereux qu'il avait un air tendre.
Je reſſens, à ſa vûe, un trouble ſans égal.
D'abord je ſonge à me défendre,
Je veux le fuir, il arrête mes pas;
Il veut baiſer ma main, je ne le permets pas:
Ma reſiſtance augmente ſon audace.
Ses yeux étaient ardens, ſans ceſſer d'être doux;
En vain je marque du courroux;
Et malgré moi...

BERTHE.

Malgré vous?

MARTON.

Il m'embraſſe.
J'ai

J'ai beau me débattre & crier;
Je vois tomber tout ce que j'allais vendre:
Ce dégât doit faire comprendre
Que mon honneur m'était plus cher que mon panier.

BERTHE.

Vous ferez bientôt satisfaite;
On punira cette témérité:
Mais dites-vous, la vérité?

MARTON.

Ah! demandez plutôt à ma sœur Robinette.

ROBINETTE.

J'ai tremblé pour les yeux du pauvre Chevalier.

BERTHE.

En voyant votre sœur en peine,
Vous deviez la défendre.

ROBINETTE.

Hélas! ma bonne Reine,
N'avait-il pas son Ecuyer?

BERTHE.

(A des gens de sa suite.)
Cherchez ce Chevalier, & que l'on me l'amene.

LE GRAND VENEUR.

Nous allons obéir à Votre Majesté.
(A Marton.)
Quel sentier a-t-il pris?

MARTON.

Par-là.

LE GRAND VENEUR.

De ce côté?
(A des gens de ſa ſuite.
Aſſurez-vous de ſa perſonne :
Partez, courez avec ardeur.
S'il ſe défend, montrez de la vigueur.

MARTON.

Sans lui faire aucun mal.

LE GRAND VENEUR.

(A Marton.)
Eh ! vous êtes trop bonne.
(A ſa Suite.)
Je vais voir, de cette hauteur,
Si l'on s'acquitte bien des ordres que je donne.
(Il ſort.)
(On reprend le Chœur précédent.)

Ah ! que le tems, que le tems eſt beau !
Quel plaiſir ! quel plaiſir pour la chaſſe à l'oiſeau.

Fin du premier acte.

ACTE II.

La Décoration eſt la même.

SCENE PREMIERE.

LA HIRE *ſeul.*

ARIETTE.

Le maudit animal!
Qu'il m'a donné de mal!
Cette maligne bête
S'en va, ta, ta, ta, ta:
Je crie holà! holà!
Petit, petit, arrête, arrête;
Il m'attend tout exprès,
Et quand je ſuis tout près,
Ce beau cheval d'Eſpagne
Hennit, part ta, ta, ta, ta, ta,
Holà, holà, holà, la, la.
Les gens de la campagne,
Vieux, jeunes & marmots,
Préſentent leurs chapeaux;
Mais par une ruade,
Mais par une eſcapade,
Il les campe tous là.
Je le ſaiſis, il m'échappe:
Un homme noir le ratrappe,
Monte deſſus, & s'en va,
Ta, ta, ta, ta, ta, ta, ta.

Je

Je le ſuis promptement
Voyant ſon entrepriſe,
Et j'arrive au moment
Que, joyeux de ſa priſe,
Il allait prudemment
Viſiter la valiſe.
Je me ſaiſis du tout heureuſement.

SCENE II.

ROBERT, LA HIRE.

ROBERT.

A cet affreux revers aurais-je dû m'attendre?

LA HIRE.

Il ne s'agit plus de revers.

ROBERT.

Oh! fatale rencontre!

LA HIRE.

Il ne veut pas m'entendre.
Ah! Monſeigneur...

ROBERT.

Quel cœur pervers!

LA HIRE.

Monſeigneur... le cheval...

ROBERT.

L'aventure eſt affreuſe!

LA

LA HIRE.

Votre cheval...

ROBERT.

Je ſuis au déſeſpoir.

LA HIRE.

Il ne tient qu'à vous de revoir
Cette monture glorieuſe.

ROBERT.

Comment pouvais-je le prévoir ?
Inhumaine Marton !

LA HIRE.

Cela vous plaît à dire.
Mais écoutez-moi donc.

ROBERT *appercevant la Hire.*

C'eſt toi, c'eſt toi, la Hire ?
Marton eſt jolie.

LA HIRE.

Oui.

ROBERT.

Mais ſon cœur eſt cruel.

LA HIRE.

Mais cela n'eſt pas naturel.
Une Beauté ne ſemble naître
Que pour rendre le monde heureux ;
Et la Nature, mon cher maître,
Ne pouvait rien imaginer de mieux.

RO-

ROBERT.

Quand tu ſçauras ma funeſte aventure...
Je vais mourir.

LA HIRE.

Je mourrai donc auſſi.
Je ne ſuis attaché qu'à vous dans la Nature,
Si vous ne viviez plus, je m'ennuierais ici.

ROBERT.

Marton cauſe ma mort & ſatisfait ſa haine.
Pour chercher mon courſier, lorſque tu m'as quitté,
Ma malheureuſe étoile & me pouſſe & m'entraîne
A le chercher par un autre côté;
Quand des gardes m'ont arrêté
Et m'ont conduit devant la Reine.

LA HIRE.

Comment! devant ſon Tribunal?

ROBERT.

Il eſt tout compoſé de femmes.

LA HIRE.

Ah! la choſe
Ne tournera donc pas ſi mal.
Vous pouvez gagner votre cauſe;
Le Sexe eſt indulgent.

ROBERT.

Mon crime eſt capital.
Notre valeur ne doit être occupée
Qu'à protéger la Vertu, la Beauté;
C'eſt à l'ombre de notre épée,
Qu'elles trouvent leur ſûreté.

Ici le ſexe eſt reſpecté,
Et lui ravir une faveur légere,
Un rien, contre ſa volonté,
C'eſt une action téméraire,
Que l'on punit avec ſévérité.
Marton m'a plû, mon cœur eſt tendre.
Je l'avouerai; ſes appas m'ont tenté.
L'Amour m'a trop fait entreprendre
Contre un devoir que l'honneur a dicté;
Et devant cette Cour où l'on rend la Juſtice,
Qu'on nomme Cour d'Amour, l'inhumaine Marton,
Qui s'eſt portée accuſatrice,
M'aſſigne en réparation.

LA HIRE.

Quel eſt le châtiment que la ſentence porte?

ROBERT.

La mort.

LA HIRE.

La mort! la réprimande eſt forte!
C'eſt votre faute auſſi.

ROBERT.

Comment?

LA HIRE.

Votre tranſport
Etait rempli d'un reſpect pitoyable;
Avec timidité vous vous rendiez coupable:
Il faut, en certains cas, avoir tout-à-fait tort.

RO-

ROBERT.

ARIETTE.

Pour un baiſer
Faut-il perdre la vie?
Marton eſt ſi jolie
Qu'on devait m'excuſer.
Qu'une Beauté nous plaiſe,
On croit ne s'expoſer
Qu'à mourir d'aiſe
Pour un baiſer.

Pour un baiſer
Faut-il perdre la vie?
Marton eſt ſi jolie
Qu'on devait m'excuſer,
Pour un baiſer.

LA HIRE.

Si l'on vous traite ainſi, que fera-t-on de moi?

ROBERT.

La mort ne m'a jamais cauſé le moindre effroi;
Je l'ai toujours bravée, en Chevalier fidèle
A la gloire, à l'Honneur, aux Dames, à mon Roi.
Par une Sentence cruelle,
Marton pourſuit la perte de mes jours:
Si du moins je mourais en combattant pour elle,
Je ne gémirais point d'en voir finir le cours.
Je ſens que, malgré moi, je l'aimerai toujours.

LA HIRE.

Vous pouvez prendre un parti ſalutaire;
C'eſt de vous évader pour vous tirer d'affaire.

ROBERT *fierement.*

Non, non; je ne ſçais point vivre honteuſement.
Ma promeſſe n'eſt pas frivole:
Des fers m'enchaîneraient moins fort que mon ſerment,
Je ſuis libre ſur ma parole.

LA HIRE.

Oui; mais vous riſquez tout, ſi vous n'y manquez pas.

ROBERT.

Il n'eſt qu'un ſeul moyen qui me ferait abſoudre,
Et me délivrerait de l'Arrêt du trépas:
C'eſt une queſtion qu'on me donne à réſoudre,
Et qui me jette en un grand embarras.

LA HIRE.

Et quelle eſt-elle?

ROBERT.

C'eſt de dire
Ce qui ſéduit les femmes en tout tems.

LA HIRE.

C'eſt une queſtion pour rire,
Qui peut embarraſſer tout au plus des enfans.

ARIETTE.

Ce qui ſéduit les Dames,
Ce qui gagne leurs ames;
C'eſt un gaillard de bon aloi,
C'eſt moi.
Mon air d'allegreſſe
A l'art d'empêcher
La triſteſſe
D'approcher.

Je brille en chantant la tendreſſe;
Je plais, j'amuſe, j'intéreſſe,
Et je fais rire la Sageſſe,
Quand elle eſt prête à ſe fâcher.

Ce qui ſéduit les Dames,
Ce qui gagne leurs ames;
C'eſt un Amant de bonne foi,
C'eſt moi.

ROBERT.

Ta joie inſulte à ma douleur extrême:
Je ſens, dans ma poſition,
Qu'il n'appartient qu'aux femmes mêmes
D'éclaircir cette queſtion.

LA HIRE.

Eh! bien conſultez-les.

ROBERT.

J'en ai conſulté mille,
Sans en être plus avancé.
L'une détruit ce que l'autre a penſé.
Elles ont leur ſecret; c'eſt choſe difficile
Que de ſçavoir...

LA HIRE.

Croyez-en mes Arrêts.
J'ai là-deſſus quelque lnmière;
Je connais leurs goûts à-peu-près,
Depuis un tems je cours cette carrière:
Chargez-moi de vos intérêts.

(*On entend l'annonce de la Ronde du Divertiſſement.*)

En voilà juſtement qui m'ont l'air aſſez drôle:
Pour les interroger, ſaiſiſſons ces inſtans:

Elles

Elles ne comptent pas jouer ici le rôle
D'Avocats conſultans.

(*On entend encore l'annonce de la Ronde.*)

Voyez, Sire Robert ; des mines ſi jolies
Sont les oracles du Deſtin ;
Leur pouvoir vient de nos folies.

ROBERT.

Je vais être plus incertain.

LA HIRE.

Mais avant de parler à ces Nimphes gentilles,
Un moment examinons-les.
On reconnaît toujours l'eſprit des filles
Dans leurs amuſemens ſecrets.

SCENE III.

LA HIRE, ROBERT, DENISE.

Entrée de Villageoiſes galantes qui danſent en rond, ſur un air gai & avec la plus grande légereté.

LA HIRE *à ſon Maître, après que les Villageoiſes ont danſé quelque tems.*

Je vais leur parler ; laiſſez faire.

(*Aux Villageoiſes.*)

Beautés que la douceur accompagne toujours,
Votre pitié nous devient néceſſaire ;
Accordez à mon maître un juſte & prompt ſecours,
Ou bientôt il eſt mort.

ROBERT.

Hélas ! je déſeſpere !

DENISE.

Que demandez-vous ?

LA HIRE.

Excuſez ;
C'eſt un homme perdu ſi vous le refuſez.

DENISE.

Que faut-il faire afin de vous ſauver la vie ?

LA HIRE.

Vous le pouvez ſans contredit,
Ce qu'on vous demande eſt écrit
Sur votre phyſionomie ;
Vous connaiſſez les Dames, leur eſprit,
Leur caractère, leur génie,
Et vous ſçavez quel point les flatte & les ſéduit.

DENISE.

Mais, c'eſt ſelon leur fantaiſie.

LA HIRE.

Oui, mais il en eſt un, (ou l'on nous trompe fort,)
Sur lequel toutes ſont d'accord.

DENISE.

Nous aimer ſans l'oſer dire,
Sans prétendre à des faveurs ;
Chérir juſqu'à nos rigueurs,
Etre heureux de ſon martyre ;
Reſpect, Amour, rien par de-là ;
Voilà ce qui nous plaît.

LA HIRE.

Oui-dà ?

ROBERT.

Qu'en dis-tu, mon ami la Hire?

LA HIRE *en ſecouant la tête.*

Ce n'eſt pas tout à fait cela.
(Aux Villageoiſes.)
Vous pourriez un peu mieux... un peu mieux nous inſtruire.

(*La Danſe recommence, & toutes les Villageoiſes, ſans repondre, paſſent devant la Hire & Robert. La Hire veut arréter une des Villageoiſes qui lui donne un ſoufflet. Les Villageoiſes, en ſe retirant, laiſſent voir à leur place une petite vieille ratatinée qui s'avance vers* ROBERT.)

LA HIRE.

L'affaire ne prend pas une bonne tournure;
Mais je vais ſuivre l'aventure.
(Il ſort.)

SCENE IV.

LA VIEILLE, ROBERT.

LA VIEILLE.

Beau Chevalier, quoi! vous perdez courage!
Faut-il être plaintif & faible à ce point-là?
Cela ne convient pas, vous avez tort, on a....
Bien des reſſources à votre âge.

ROBERT.

Ma bonne mere, hélas! ſi vous ſçaviez....

LA VIEILLE.

Oh ! je ſçais tout ſans que vous le diſiez.
J'aime à ſçavoir chaque myſtère :
Quand on eſt vieille, on n'a rien de meilleur à faire.
A parler des Amans j'occupe mon loiſir,
Non pour les cenſurer, ni leur porter envie ;
Mais pour ſemer des fleurs ſur l'hyver de ma vie,
Et pour le réchauffer aux rayons du plaiſir.

ROBERT.

De mon malheureux ſort, vous êtes donc inſtruite ?

LA VIEILLE.

Je n'y penſe qu'avec effroi :
Cela peut cependant ne point avoir de ſuite ;
Vous le pouvez.

ROBERT.

Comment me ſouſtraire à la loi ?

LA VIEILLE.

Tout dépend de la conduite
Que vous tiendrez avec moi.

ROBERT.

Pouvez-vous ſoupçonner qu'elle ſoit équivoque ?
Diſſipez mes périls, je vous conſacrerai
Tous mes jours que je vous devrai ;
Mon cœur à chaque inſtant en chérira l'époque.

LA VIEILLE.

Hélas ! je n'en répondrais pas ;
Je ne reconnais plus les houmes.
Ah ! mon enfant, dans le ſiècle où nous ſommes
Les jeunes gens ſont bien ingrats !

ARIETTE.

C'eſt une miſere
Que nos jeunes gens !
L'âge dégénere ;
Ah ! le pauvre tems !
Quand j'étais dans ma jeuneſſe,
Que les Amans
Etaient charmans !
Qu'ils avaient de politeſſe !
Ils étaient ardens,
Preſſans.
On n'en voit plus de cette eſpece,
On n'en voit plus de ſi galans.
Ah ! le pauvre tems !
Chacun diſait : ah ! qu'elle eſt belle !
Et me jurait amour fidele.
A préſent, eh ! bien, eh ! bien....
On ne me dit plus rien, rien,
Rien.
Il n'eſt plus d'amour ſincere,
Il n'eſt plus de cœurs conſtans :
L'âge dégénere ;
Ah ! le pauvre tems !
Tout eſt vanité,
Faſte ſans largeſſe,
Plaiſir ſans gaieté,
Amour ſans tendreſſe.
Leur délicateſſe
Eſt dans leur ſanté.
Ah ! ah ! ah ! ah ! ſur mes vieux ans,
Quel pauvre tems !

ROBERT.

Je blâme leur légereté,
Et ſur-tout leur ingratitude.

LA VIEILLE.

Hom ! la reconnaiſſance eſt une qualité
Dont on n'a pas aiſément l'habitude.

ROBERT.

Depuis vingt ans j'en ai fait mon étude ;
Vous en rendre certaine eſt tout ce que je veux.

LA VIEILLE.

Moi, je ne demande pas mieux.
Vous ſemblez né pour attendrir nos ames,
Et j'aurois du regret qu'un Chevalier ſi preux
Mourût de mort forcée, avant que d'être vieux,
Faute de bien ſçavoir ce qui ſéduit les Dames.

ROBERT.

Vous vous en ſouvenez ?

LA VIEILLE.

Oui, ſoyez en repos.
Beau Chevalier, vous pouvez croire
Qu'il eſt certains points capitaux,
Dont les femmes jamais ne perdent la mémoire.

ROBERT.

De grace, & ſans perdre un inſtant,
Découvrez-moi ce ſecret important.

LA VIEILLE.

Je veux mes ſûretés.

ROBERT.

Vous ſerez obéie.

LA VIEILLE.

Engagez-vous par un ſerment ſacré,
A former, à tenter, à finir à mon gré
L'entrepriſe la plus hardie.

ROBERT.

Madame, vous piquez mon intrépidité.
Quelque péril qui m'environne,
Et quelque monſtre qui m'étonne,
Je vaincrai la difficulté.
Prenez mon gant; voilà le gage
Que nous donnons pour nous lier,

(Il donne ſon gant à la vieille.)

Et pour vous aſſurer encore davantage,
J'en jure foi de Chevalier.

(Il tire ſon épée, & la remet dans le fourreau, après avoir fait le ſerment.)

LA VIEILLE.

Je ſuis contente; allons au Tribunal de Berthe.
Fameux guerrier, prenez-moi par la main.
Je me fais un plaiſir d'empêcher votre perte;
Je vous révélerai le ſecret en chemin.

DUO dialogué.

ROBERT.

Que voulez-vous?

LA VIEILLE.

Un prix bien doux.

ROBERT.

Quel eſt ce prix?

LA VIEILLE.

Mon fils, mon fils....

ROBERT.

Ordonnez.

LA VIEILLE.

Devinez.

ROBERT.

Ma reconnaiſſance
Vous répond de tout.

LA VIEILLE.

Et mon aſſiſtance
Vient à bout
De tout.

ROBERT.

Sachons d'avance
La récompenſe
Que vous deſirez.

LA VIEILLE.

Vous le ſçaurez.

ROBERT.

Ordonnez, ordonnez.

LA VIEILLE.

Venez, venez.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

Le Théâtre représente la grande salle où se tient la Cour d'Amour & de Beauté. La Reine Berthe se place sur son Tribunal. Les vieilles Dames du Conseil occupent les premiers rangs, & les jeunes vont s'asseoir sur des bancs inférieurs.

SCENE PREMIERE.

BERTHE, L'AVOCATE GE'NE'RALE, LES CONSEILLERES, L'HUISSIERE.

BERTHE *à l'Avocate Générale.*

Avocate, parlez & rempliſſez l'emploi
Qui vous donne le droit de haranguer pour moi.

L'AVOCATE *aux vieilles.*

O vous qui de tendreſſe avez fait votre cours,
Vous dont l'âge & l'expérience
Vous donnerent la connaiſſance
Des rufes des Amans, & de tous leurs détours,
Secourez-nous de vos lumieres:
Dans cette Cour d'un auguſte appareil,

Que

Que vos places ſoient les premieres ;
Préſidez à notre Conſeil.

(*Elles ſe placent à côté de la Reine.*)

(*Aux jeunes.*)

Et vous que les Graces ont faites
Pour plaire & briller ſans atours,
Jeunes, gentilles *Bachelettes*,
Dans le doux Conſeil des Amours;
A votre Tribunal affable
Que l'indulgence trouve accès :
A la Cour d'Amour, tout procès
Doit ſe juger à l'amiable.

(*Elles ſe placent auſſi.*)

Premiere VIEILLE.

C'eſt en vain qu'un plaideur ruſé,
Près de nous voudrait ſe produire.

Seconde VIEILLE.

Malheur à l'homme aſſez oſé,
Qui tenterait de nous ſéduire.

BERTHE.

Maintenant procédons à rendre nos Arrêts ;
Interprêtons la lettre, apprécions les gloſes,
Et ſans prévention peſons les intérêts.
Que l'Huiſſiere appelle les cauſes.

L'HUISSIERE.

Licidas demandeur,
Philinte défendeur.

SCE-

SCENE II.

LICIDAS, PHILINTE.

LICIDAS.

ARIETTE.

Annette reçoit mes vœux.

PHILINTE.

Annette eſt ma conquête.

LICIDAS.

Ma couronne a paré ſa tête.
Et les fleurs de la ſienne ont tiſſu mes cheveux.
J'ai ſa couronne.

LICIDAS.

Elle porte la nôtre.

ENSEMBLE.

Qui de nous deux eſt plus heureux?

BERTHE.

Tous les deux, & ni l'un ni l'autre.
Quittez Annette,
Elle eſt coquette:
Suivant nos loix ont doit la condamner;
Une Fillette
Sage & diſcrette
Ne doit jamais recevoir ni donner.

L'HUISSIERE.

Liſette complaignante au ſujet de Lucas;
Théreſe contre Blaiſe, & pour le même cas.

SCENE III.

THE'RESE, LISETTE.

THE'RESE.

ARIETTE.

UN loup, le ſoir, dans la prairie,
Prit ma brebis la plus chérie,
Et malgré mes cris l'emporta;
C'eſt que Blaiſe n'était pas là.

LISETTE.

Mon troupeau paiſſait dans la plaine:
Nous étions près d'une fontaine;
Un de mes agneaux y tomba:
Je n'en vis rien; car Lucas était là.

THE'RESE.

Comment me défendre ſeulette?

LISETTE.

Quand je le vois, je ſuis diſtraite.

THE'RESE.

C'eſt ſa faute; il n'était pas là.

LISETTE.

Il a grand tort; il était là.

ENSEMBLE.

THERESE. C'eſt ſa faute; il n'était pas là.
LISETTE. Il a grand tort; il était là.

BERTHE.

Pour que Liſette
Soit moins diſtraite,
Sans différer qu'elle épouſe Lucas.
Pour fixer Blaiſe
Près de Théreſe,
Nous ordonnons qu'il ne l'épouſe pas.

SCENE IV.

ROBERT, L'HUISSIERE, BERTHE, LES CONSEILLERES, Les Acteurs précédens.

L'HUISSIERE.

Robert accuſé par Marton.

BERTHE.

Son ſort me fait pitié.

UNE DES CONSEILLERES.

J'en ai l'ame ſaiſie.

UNE AUTRE CONSEILLERE.

J'aime ſa phyſionomie.

UNE AUTRE CONSEILLERE.

Il mérite ſa grace, étant ſi beau garçon.

BERTHE.

Approchez, Chevalier ; votre air noble & modeſte
Me fait gémir ſur la néceſſité
Qui m'a dicté
Une Sentence ſi funeſte ;
Il n'eſt qu'un ſeul moyen d'éviter votre Arrêt.
Chevalier, pouvez-vous réſoudre
La queſtion qui va vous perdre ou vous abſoudre ?
En un mot avez-vous trouvé ce qui nous plaît ?

RO-

ROBERT.

ARIETTE.

Ce qui plaît à toutes les Dames,
N'eſt pas facile à définir.
Il faudrait pénétrer leurs ames;
Et comment y parvenir?
A chaque inſtant leur goût varie:
Un ſeul point flatte leur envie,
Un point qui doit les réunir;
Je vais le dire: *(bis.)*

Plaire, charmer, ſéduire,
Eſt un bonheur dans leur printems;
Mais gouverner, avoir l'empire,
Eſt leur plaiſir dans tous les tems.

BERTHE *avec le Chœur.*

Il triomphe: qu'il ſoit abſous;
L'Amour le réſerve pour nous.

L'AVOCATE.

Nouvel Oedipe, dans ce jour,
Votre eſprit pénétrant vous a ſauvé la vie.

BERTHE.

Modèle glorieux de la Chevalerie,
Soyez l'ornement de ma Cour.

ROBERT.

Avec ma liberté je reprends mon armure;
J'emploierai l'un & l'autre à ſervir votre Etat.
C'eſt par des actions d'éclat
Que, de mon zèle ardent, je veux vous rendre ſûre.

SCE-

SCENE V.

LA VIEILLE, *Les Acteurs précédens.*

LA VIEILLE *à Robert.*

ARIETTE.

Tout doucement,
Plus lentement :
Mon cher enfant,
Vous êtes triomphant,
J'en ai toute la gloire ;
Et vous devez,
Si vous avez
Bonne mémoire,
Beau Chevalier,
M'en bien payer.
Oyez,
Ayez
Reminiſcence.
Sans vous fâcher,
Je viens chercher
Ma récompenſe.

L'AVOCATE.

Comment donc ! que vient nous conter
Cette figure ſurannée ?

ROBERT *à l'Avocate.*

Gardez-vous de la maltraiter.
(A la Reine.)
Grande Reine, elle ſeule a fait ma deſtinée.

LA VIEILLE.

Oui, par mes ſoins, l'affaire eſt terminée.

L'AVOCATE.

On ne voit point ici Marton ;
On lui doit réparation.

LA VIEILLE.

Oh ! Marton ! Marton eſt contente.
J'ai ſon déſiſtement, ſa procuration ;
Et c'eſt moi qui la repréſente.

L'HUISSIERE.

Paix là ; faites attention.

LA VIEILLE.

Un premier mouvement ſe paſſe.
Marton, en l'accuſant, voulait qu'on lui fît grace.
Qui ne la ferait point à ce preux Chevalier ?
Jeuneſſe eſt une excuſe ; on doit tout oublier.

ROBERT.

Que ne vous dois-je pas, ma bonne & chere amie ?

BERTHE.

Apprenez-moi par quel moyen
Elle a pu, du péril, garantir votre vie ?

LA VIEILLE.

Je vais vous dire tout & ſans ſupercherie ;
J'aime à parler, c'eſt tout mon bien.
Quand j'ai ſçu l'affreuſe diſgrace,
Qui de ce Chevalier cauſait le déſeſpoir,
Je m'en ſuis approchée exprès pour le mieux voir.
C'eſt le profit de ceux dont la vue eſt trop baſſe.

Mon

Mon ame fut toujours facile à s'émouvoir :
Son trouble, ſon air doux, & ſon gentil langage
M'ont fait ſentir que ce ſerait dommage
De laiſſer mourir ſans ſecours
Un beau Chevalier dont les jours
Pour ceux d'autrui feraient un avantage.
Jurant de déférer à ce qu'il me plairait,
(Serment de Chevalier ne peut être frivole :)
Il a tiré de moi notre ſecret,
Et je viens le ſommer ici de ſa parole.

BERTHE.

Qu'avez-vous à répondre à ce beau Plaidoyer ?
Parlez, illuſtre Chevalier.

ROBERT.

La Vieille, en cet inſtant, vient de dire à la lettre
L'exacte & ſimple vérité :
Quand je ſçaurai quelle eſt ſa volonté,
Ma gloire & mon devoir ſeront de m'y ſoumettre.

LA VIEILLE.

Eh bien donc ! réjouiſſez-vous,
Mon doux ami ; vous ſerez mon époux.

ROBERT.

Quelle horreur !

LA VIEILLE.

Cette épithalame
N'eſt pas fade ; mais vous verrez
Qu'avec le tems vous m'aimerez.
Prenez donc par la main votre petite femme.

ROBERT.

Sur cet affreux objet jetter un ſeul regard!
Ah! j'aime mieux ſubir ma premiere Sentence.

BERTHE.

Bonne mere, à vos droits la Cour ayant égard,
Vous adjuge la récréance.

ROBERT, *en ſortant.*

O ciel! à quel malheur me trouvai-je réduit!

LA VIEILLE, *en le ſuivant.*

Tu n'échapperas pas: va, ta Vieille te ſuit.

BERTHE.

C'en eſt aſſez; terminons la Séance,
Et de nos Provençaux que la Fête commence.

DIVERTISSEMENT

DES PROVENCEAUX.

Pendant le Divertiſſement on voit ROBERT *qui traverſe le Théâtre comme un homme troublé. Un groupe de jeunes Filles l'entoure pour le dérober aux yeux de la Vieille qui parait en méme tems. La Vieille interrompt la Féte par la Romance qui ſuit.*

L'avez-vous vu, mon bien Aimé?
Il a ravi mon ame.
Mon tendre cœur s'eſt ranimé,
D'amour je ſens la flamme.

Gentils objets, charmans & doux,
Il eſt peut-être parmi vous.
Rendez-le moi,
Il a ma foi.
C'eſt moi qui ſuis ſa femme:
Rendez-le moi,
Il a ma foi.
Je ſuis ſa noble Dame.
Sans doute vous le charmerez;
Mais, *toutes tant* que vous ſerez,
Vous ne ſaurez,
Vous ne pourrez
L'aimer, l'aimer d'amour extrême,
Et tout ainſi que je l'aime.

L'avez-vous vu, mon bien-Aimé?
Il a ravi mon ame.
Mon tendre cœur s'eſt ranimé,
D'amour je ſens la flamme.
Eſt-il ici,
Mon ſeul ſouci?
Eſt-il ici,
Mon bel Ami?
Si vous l'oyez,
Si le voyez,
Vous en aurez envie.
Hélas! hélas!
Ne m'ôtez pas
Le bonheur de ma vie.
Dans ſes regards eſt la fierté,
Noble franchiſe & loyauté.
Fleur du matin
Eſt ſur ſon tein,
Et dans ſon cœur eſt l'honneur même:
C'eſt auſſi vrai que je l'aime.
L'avez-vous vu, mon bien-Aimé;
Il a ravi mon ame.

Mon tendre cœur s'eſt ranimé,
D'amour je ſens la flamme.

Pourquoi ces ris
Et ces mépris ?
Eh bien ! eh bien !
Ce n'eſt pas bien :
Mais j'ai l'eſpoir
De le revoir,
C'eſt ce qui me conſole ;
Oui, je m'en vais :
Il eſt Français,
Il tiendra ſa parole (*).

A ce mot ROBERT *s'avance vers la Vieille, lui préſente la main & ſe retire avec elle.*

(La Féte continue.)

(*) En ce tems-là les Chevaliers Français tenaient leur parole en amour.

On peut retrancher, ſi l'on veut, cette Romance, qui n'eſt placée ici que pour couper le Divertiſſement.

Fin du troiſiéme acte.

ACTE

ACTE IV.

Le Théâtre repréſente l'intérieur d'une pauvre Chaumiere : on voit, d'un côté, une vieille table à demi rompue ; quelques eſcabeaux délabrés, & dans le fond un grabat (*) entouré d'une mauvaiſe courtine (**).

SCENE PREMIERE.

ROBERT, LA HIRE.

Robert eſt au bout de la table, la téte appuyée ſur ſes deux mains.

LA HIRE.

Cette maiſon n'eſt ni riche ni vaſte,
Et notre Vieille ne doit pas
Redouter le ſoupçon de donner dans le faſte.

ROBERT.

Quelle eſt ma deſtinée ! hélas !

(*) *Châlit, Couchette.*

(**) *Ridcaux.*

LA HIRE.

Je ne vous trouve point à plaindre.
N'êtes-vous pas heureux, ayant eu tout à craindre?
Allons, montrez un eſprit fort:
Beaucoup de jeunes gens envieraient votre ſort.
Pour qui n'a rien, une Chaumiere
Devient la demeure d'un Roi;
Une lampe eſt un luſtre éclatant de lumiere.
Ne trouve pas qui veut des vieilles.

ROBERT.

Eh! pourquoi
Combles-tu mes chagrins en y joignant l'outrage?

LA HIRE *avec attendriſſement.*

Ah! bien loin de vous affliger,
Je voudrais de grand cœur pouvoir vous ſoulager;
Votre épouſe paraît, le devoir vous engage...
Mon cher maître, prenez courage.

SCENE II.

LA VIEILLE, ROBERT, LA HIRE.

LA VIEILLE *portant un panier à ſon bras.*

ARIETTE.

Nous allons ici
Souper tête-à-tête,
Mon doux Ami.
Pour moi quelle fête!
J'apporte à mon bras
Le petit repas.

Ces

Ces mêts
Sans apprêts
Ne ſont pas
Délicats ;
Mais
Un repas frugal
Eſt un régal,
Quand l'Amour l'aſſaiſonne.
Le Plaiſir donne
Du goût
A tout.
Ah ! ah !
Voilà
La petite bouteille
De fine liqueur,
Qui réveille, réveille,
Réveille le cœur.
Après le repas,
Ah ! ah ! (n'eſt-ce pas ?)
La petite bouteille
De fine liqueur,
Réveille, réveille,
Réveille le cœur.

ROBERT.

Madame...

LA VIEILLE.

Quel air froid ! feriez-vous un ingrat ?
Vous, vous qui ſur l'honneur êtes ſi délicat.

LA HIRE.

Ah ! ſi mon maître a peine à rompre le ſilence,
C'eſt qu'il ne trouve point de termes aſſez forts
Pour... & n'en trouvant point alors...
L'excès de ſa reconnaiſſance...
Lui coupe la parole.

LA VIEILLE.

Eh ! je l'en aime mieux ;
Mais je voudrais qu'il eût une autre contenance.
Le jour qu'on ſe marie, on doit être joyeux.
Soyez gai, Chevalier.

(*La Vieille tire de ſon panier les proviſions, & prépare la table.*)

ROBERT.

Je ſuis né ſérieux.

(*A la Hire.*)

Prends mon cheval & mon armure,
La Hire ; je t'en fais préſent.

LA VIEILLE, *continuant d'arranger la table.*

Un plat de buis ſert comme un plat d'argent...

ROBERT.

Annonce à mes pareils ma funeſte aventure,
L'état affreux où je ſuis à préſent.

LA VIEILLE, *toujours occupée aux apprêts du repas.*

Et lorſqu'on eſt heureux, on n'eſt point indigent.

LA HIRE.

Quand on croit tout perdu, la Fortune ſeconde.

ROBERT.

D'un maître qui t'aimait, mon ami, ſouviens-toi.
Il n'eſt plus de Robert au monde.

LA VIEILLE.

Vous ſoupirez, & je ne ſçais pourquoi.

LA HIRE.

Cette aventure enfin n'eſt pas des plus cruelles ;
Oui, ne déſeſperez de rien.
Je ne veux pas troubler votre entretien ;
Je reviendrai bientôt ſçavoir de vos nouvelles.

ARIETTE.

Un Chevalier plein de courage
Doit affronter tous les dangers ;
Les vents, la tempête & l'orage,
Pour lui ſont des maux paſſagers.
Au-deſſus d'une ame commune,
Par ſa mâle intrépidité,
Il doit ramener la Fortune,
Et ſubjuguer l'Adverſité.

Un Chevalier plein de courage, &c.

SCENE III.

ROBERT, LA VIEILLE.

LA VIEILLE.

Mon ami, mettons-nous à table :
Nous allons faire un repas agréable.
çà, placez-vous à mon côté.
Vous vous obſtinez à vous taire ?
Je n'aime point la taciturnité,
Et je prétends, ſans vous déplaire,
Refondre votre caractere :
Vous êtes un enfant gâté.

(Tout en lui parlant, elle lui attache un bouquet.)

RO-

ROBERT.

L'entrepriſe, à mon âge, eſt un peu difficile.

LA VIEILLE.

Eh ! bon ! bon ! votre âge n'eſt rien.
Si je pouvais changer le mien,
Je vous trouverais plus docile.

ROBERT.

Je penſe que vous feriez bien.

LA VIEILLE.

Sachez que notre âge eſt le même,
Et qu'on eſt jeune tant qu'on aime.
Qui dit vieilleſſe, dit inſenſibilité.
Si nous n'avons reçu qu'une ame languiſſante,
Nous tombons, en naiſſant, dans la caducité ;
Mais cette flamme active & pénétrante,
L'Amour, ce vrai préſent de la Divinité,
Dans nos cœurs qu'il échauffe, arrête la jeuneſſe ;
Il conſerve, il nourrit le feu de nos beaux ans,
Et ſçait ſouſtraire la vieilleſſe
A la rapidité du tems.

ROBERT, *à part.*

Ce paradoxe eſt vraiſemblable ;
Elle pourrait perſuader,
Si l'on pouvait ne la pas regarder.

LA VIEILLE.

Si votre eſprit eſt équitable,
Vous êtes de mon ſentiment ;
Qu'avez-vous à répondre à mon raiſonnement ?

RO-

ROBERT, *avec un peu plus de douceur.*

Que vous êtes fort reſpectable.

LA VIEILLE.

Une Vieille pleine d'égards,
A ſon époux adreſſe ſes regards;
Pour lui plaire, ſaiſit la moindre circonſtance.
Sa maiſon ſeule occupe tous ſes ſoins:
Elle épargne, l'époux dépenſe;
Elle n'eſt pas coquette, & comme on lui doit moins,
Elle a plus de reconnaiſſance.

ROBERT.

Oui; mais je crois qu'on l'en diſpenſe.

LA VIEILLE.

Je ne ſuis pas ſi fort à rebuter.

ROBERT, *à part.*

J'ai du plaiſir à l'écouter;
(Haut, avec ſentiment.)
On peut avoir pour vous l'amitié la plus grande.

LA VIEILLE.

Eh! mon enfant, voilà tout ce que je demande.
Dans l'âge de l'amour ſait-on en profiter?
Le Plaiſir à nos yeux brille pour diſparaître;
On diſſipe le tems ſouvent ſans le connaître,
Quand on s'en apperçoit on ne peut l'arrêter:
L'âge de l'amitié, c'eſt l'âge où l'on moiſſonne;
C'eſt l'âge d'un bonheur qui ne peut nous quitter.
Le tems augmente encor les préſens qu'elle donne,
Et ſans ceſſe on jouit au lieu de regretter.

ROBERT.

Oui, mais....

LA VIEILLE.

Votre Marton vous tourne la cervelle;
Vous voudriez lui consacrer vos jours.
Si j'étais jeune & jolie autant qu'elle,
Vous feriez le serment de m'adorer toujours.

ROBERT.

Ah! oui, toujours, toujours.

LA VIEILLE.

Oui; mais si quelque orage
Flétrissait, détruisait la fleur de mon printems;
Si j'essuyais des ans l'infaillible ravage,
Que deviendraient tous vos sermens?

ROBERT.

Alors....

LA VIEILLE.

Brûleriez-vous du feu qui vous possède,
Et scrupuleusement garderiez-vous la foi
A Marton, devenue aussi vieille, aussi laide
Que je le suis? regardez-moi.

ROBERT *la regarde & détourne les yeux aussitôt.*

Cette épreuve serait terrible....
Si Marton devenait.... la chose est impossible.

LA VIEILLE.

Ah! j'entends; pour vos feux, l'écueil serait fatal.
Voilà ce Chevalier généreux & loyal,
Devenu parjure & volage.

RO-

ROBERT.

Eh!....

LA VIEILLE.

Votre gloire en ſouffrirait;
Mais ſi vous me rendiez hommage,
Songez à tout l'honneur que cela vous ferait.

ROBERT.

Il eſt vrai.... mais....

LA VIEILLE.

Toutes les bonnes Dames
Qui de la Reine Berthe embelliſſent la Cour,
Graveraient votre nom dans le fond de leurs ames,
Placeraient votre buſte au Temple de l'Amour.
Votre fidélité célébrée & chérie
Annoncerait en tout pays
Le modèle parfait de la Chevalerie.
Hem! m'entendez-vous, mon cher fils?

ROBERT, *ſe levant.*

Ah! ma Bonne, pourquoi me forcer à vous dire
Que Marton ſur mon cœur conſerve ſon empire?
Pour attaquer mes jours, je ſçais ce qu'elle a fait;
Mais malgré ſa trame cruelle,
Son aſcendant l'emporte & triomphe toujours;
Vous avez conſervé mes jours,
Je ne les chéris que pour elle.

LA VIEILLE.

C'en eſt trop, je ne puis endurer tes mépris:
Je pourrais te citer au Tribunal de Berthe.
De ta déloyauté tu recevrais le prix;
Mais j'aime mieux mourir que de cauſer ta perte.

ROBERT.

Non, vos jours me ſont chers; mais ſongez....

LA

LA VIEILLE.

Laiſſe-moi.

(La Vieille va s'aſſeoir ſur le grabat.)

Ne me ſuis pas; va, je te rends ta foi:
Applaudis-toi de ton ouvrage.
Je céde à mon deſtin affreux;
Je m'affaiblis... la mort vient obſcurcir mes yeux.

ROBERT.

Tous mes ſens ſont émus de cette triſte image.

LA VIEILLE.

Tu ne reverras plus ta bonne Vieille, hélas!
Elle ſouhaite, au lieu de venger ſon trépas,
Qu'une autre t'aime davantage.

ROBERT.

Qu'entends-je?

LA VIEILLE.

Gardez-vous de le punir, grands Dieux!
Il termine mes jours, rendez les ſiens heureux.
Adieu, cruel, adieu: j'expire & je t'adore.
Lorſque tu me perces le cœur.
Dans mes derniers momens, j'ai la faibleſſe encore
De craindre que ma mort ne te porte malheur.

(La Vieille fait tomber la Courtine pour ſe cacher aux yeux de Robert.)

ROBERT.

Vivez, vivez, ma reſpectable Bonne;
La perte de vos jours cauſerait mon trépas.
Diſpoſez de mon ſort... Marton que j'abandonne...
La pitié, le devoir, l'honneur, tout me l'ordonne;
Oui, je jure...

LA VIEILLE.

N'achevez pas.

SCE-

SCENE V.

ROBERT, LA FE'E URGELE *sous les traits de* MARTON, ROBINETTE, NYMPHES *de la Suite* D'URGELE.

(*Le Théâtre change au bruit du Tonnerre, la Chaumiere eſt transformée en un Palais magnifique, & la Fée Urgele paraît ſur un trône brillant, environnée de Nymphes de ſa Suite.*)

ROBERT.

O ciel! quel éclat m'environne!

LA FE'E URGELE.

ARIETTE.

Fidèle Amant, ſoyez heureux.
Mon cœur eſt ſatisfait de votre obéiſſance;
Vous avez rempli tous mes vœux.
Venez, partagez ma puiſſance.

Fidèle Amant, ſoyez heureux, &c.

ROBERT.

Que vois-je! c'eſt Marton! ô Dieux! par quel prodige!...

SCENE VI. & DERNIERE.

LA HIRE ET DES CHEVALIERS *amis de* ROBERT. LA FE'E URGELE *sous le nom de* MARTON, ROBINETTE. Les Acteurs précédens.

LA HIRE *suivi des Chevaliers errans, amis de* ROBERT.

J'Amene ici vos Chevaliers... où suis-je ?

LA FE'E URGELE *à Robert.*

J'ai trop joui de ton erreur.
La Vieille était Marton, & Marton est Urgele,
Des braves Chevaliers, protectrice fidelle.
Depuis long-tems j'admirais ta valeur,
Et je sentis bien-tôt qu'en admirant on aime.
Sous des traits différens, quand j'éprouvais ton cœur,
En te cachant mon rang & ma grandeur,
Je voulais ne devoir mon amour qu'à moi-même.

LA HIRE.

Ce n'est pas jouer de malheur.

ROBERT.

Vous avez commencé par me paraître aimable,
Et mes feux sont plus forts que mon ambition ;
A mes regards surpris la Fée est respectable :
Mais je suis plus content de retrouver Marton.

LA

LA FE'E.

A la Beauté tout rend les armes ;
Mais il eſt des biens plus flatteurs.
Pour fixer, enchaîner les cœurs,
L'eſprit, les ſentimens valent mieux que les charmes;
Les fruits durent plus que les fleurs.

(Robert préſente la main à la Fée pour la conduire à ſon trône, & ſe place à côté d'elle.)

ROBINETTE.

La Hire, je ſuis Robinette.

LA HIRE.

Un peu ſorciere auſſi : qu'importe ? je t'entends.

ROBINETTE.

Reçois ma main.

LA HIRE.

L'aventure eſt complette.

ROBINETTE.

Oui, mais ne ſoyez plus des Chevaliers errans.

DUO.

ROBERT, LA FE'E.

Jouiſſons d'un bonheur ſuprême ;
L'Amour couronne notre ardeur.

CHOEUR.

Jouiſſez d'un bonheur ſuprême;
L'Amour couronne votre ardeur.

LA FE'E.

A tous les biens je préfére ton cœur ;
C'eſt pour toujours, oui, pour toujours que j'aime.

ROBERT.

J'ai tous les biens lorſque j'ai votre cœur;
C'eſt pour toujours, oui, pour toujours que j'aime.

ROBINETTE.

La Hire m'aime, & la Hire a mon cœur.
Je l'aimerai toujours, toujours de même.

LA HIRE.

Vous nous trompiez pour avoir notre cœur:
Attrapez-nous toujours, toujours de même.

LA FE'E. ROBERT. } Jouiſſons d'un bonheur ſuprême,
ROBINETTE. LA HIRE. } L'Amour couronne notre ardeur.

CHOEUR à Robert.

Jouiſſez d'un bonheur ſuprême;
L'Amour couronne votre ardeur.

Vous n'avez point dédaigné la laideur;
Vous méritez que la beauté vous aime.

Jouiſſez d'un bonheur ſuprême;
L'Amour couronne votre ardeur.

(Les Chevaliers Errans danſent avec les Nymphes de la Suite de la FE'E URGELE, *& viennent rendre hommage à* ROBERT *& à la* FE'E; *ce qui forme un Ballet qui termine la Piéce.)*

FIN.